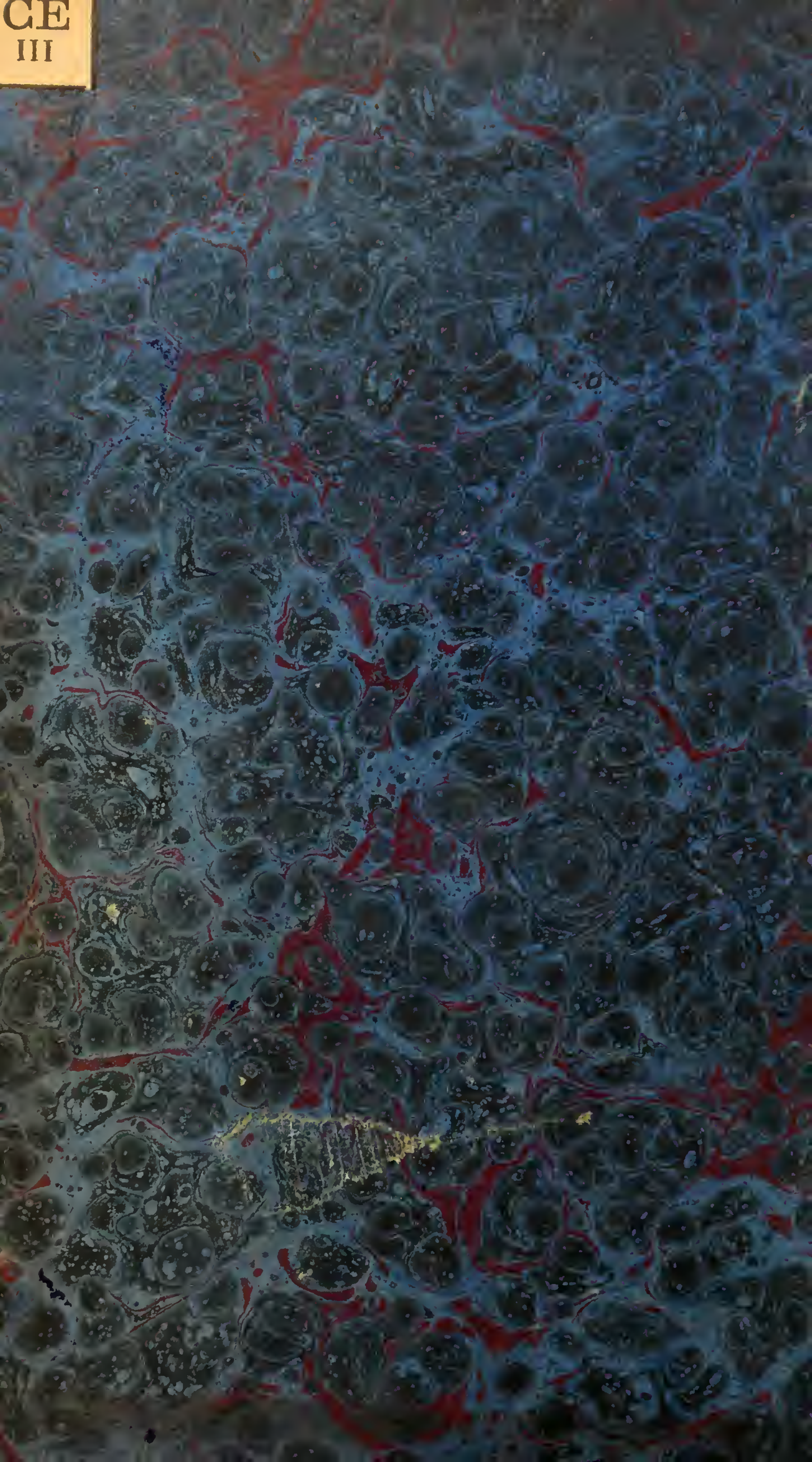
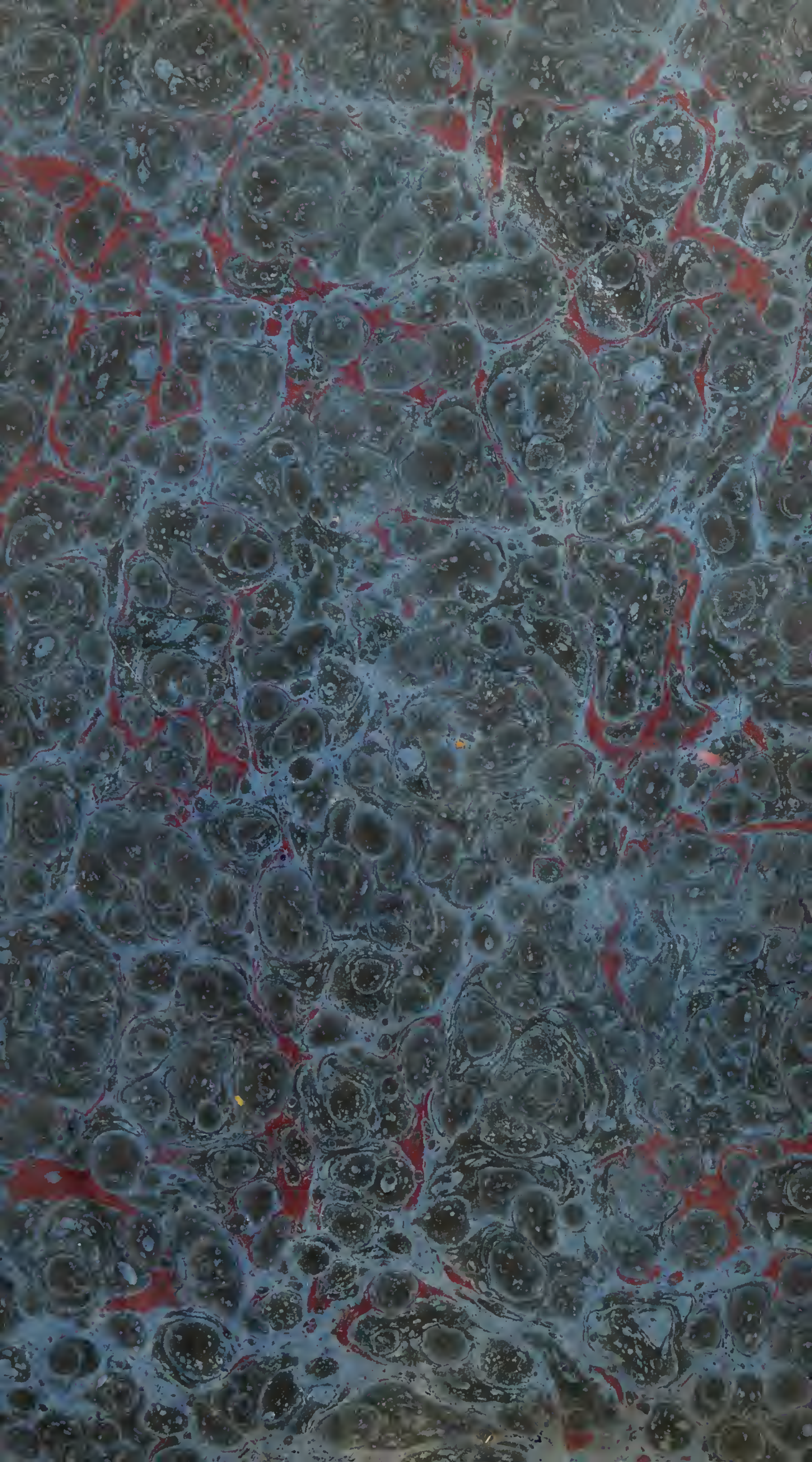



CE
III



ESSAI

SUR

L'ÉTUDE DE L'HOMME.

A. PIHAN DE LA FOREST,
IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION,
rue des Noyers, n° 37.

ESSAI

SUR

L'ÉTUDE DE L'HOMME

CONSIDÉRÉ

SOUS LE DOUBLE POINT DE VUE, DE LA VIE ANIMALE
ET DE LA VIE INTELLECTUELLE.

PAR PH. DUFOUR,

DOCTEUR EN MÉDECINE, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE MACON,
CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE PRATIQUE DE MONTPELLIER
ET DE CELLE DE MÉDECINE DE LYON.

Nosce te ipsum.

TOME SECOND.

PARIS,

ISIDORE PESRON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
13, RUE PAVÉE SAINT-ANDRÉ,

A. JEANTHON,
LIBRAIRE, EX-GÉRANT DU DÉPÔT DE PÉRISSE FRÈRES,
11, PLACE SAINT-ANDRÉ.

1833.

ESSAI

SUR

L'ÉTUDE DE L'HOMME,

De la mémoire intellectuelle.

Pour donner une idée claire de la mémoire intellectuelle, et signaler avec précision les rapports qui lient son exercice aux fonctions cérébrales, je suis forcé de parler encore de celle dont les animaux jouissent, et de revenir à l'opinion que j'ai de la perception ; car elle seule me semble offrir plus de vérité, et rendre plus exactement compte des faits de la mémoire que les explications adoptées par les métaphysiciens.

Quelle que soit la réserve de leur langage, il ne s'ensuit pas moins que, selon eux, la perception est une opération de l'esprit, ou, comme l'exprime Condillac : « Cette impres-

sion occasionée dans l'ame est la première opération de l'entendement. »

Or, rien ne prouve que l'action des sens chez les animaux ne soit pas la même que chez l'homme; tout justifie, au contraire, que l'impression qu'ils reçoivent de la part des objets extérieurs est de même chez eux suivie de perception et de sensation. « Voilà donc aussi pour eux une première opération de l'entendement. » Ce n'est pas tout :

« Puisque la perception, ajoute cet auteur, ne vient qu'à la suite des impressions qui se font sur les sens, il est certain que ce premier degré de connaissance doit avoir plus ou moins d'étendue selon qu'on est organisé pour recevoir plus ou moins de sensations différentes. Prenez des créatures qui soient privées de la vue et de l'ouïe, et ainsi successivement, vous aurez bientôt des créatures qui, étant privées de tous les sens, ne recevront aucune connaissance : supposez, au contraire, s'il est possible, de nouveaux sens dans des animaux plus parfaits que l'homme; que de sensations nouvelles ! par conséquent combien de connaissances à leur portée aux-

quelles nous ne saurions atteindre, et sur lesquelles nous ne saurions même former des conjectures ! »

Sans supposer aux animaux un plus grand nombre de sens, je répondrai : qu'il résulte aussi de cette doctrine que plus leurs sens seront exquis, plus leurs impressions seront vives, plus leurs perceptions seront multipliées et parfaites; que l'ame qu'on leur accorde pourra même recevoir d'un objet des impressions plus variées dont l'homme sera privé en raison de plus de faiblesse de ses sens; que par conséquent plus de connaissances seront à la portée des animaux dont l'œil, par exemple, est organisé pour agir à toutes les lumières comme aux plus grandes distances; qu'il en sera de même pour ceux dont la finesse de l'ouïe, la délicatesse de l'odorat surpassent celle des humains; que dès-lors la mémoire, qu'on ne peut leur refuser, sera pour eux un foyer de connaissances auxquelles l'homme ne saurait atteindre. Comment fixer maintenant les bornes des opérations ultérieures de leur ame; ou plutôt, pourquoi leur entendement est-il borné?

Dira-t-on que leur ame ne peut généraliser ses idées, qu'elle est incapable d'abstraction, de conceptions? mais alors elle diffère essentiellement de l'ame humaine; elle n'est pas une seule et même chose : et lorsque je compare la pulpe nerveuse et la disposition organique de la masse encéphalique chez l'homme et les animaux, je ne puis me former l'idée d'une ame intelligente présente au cerveau de ces derniers et qui n'a pas les facultés de celle que je possède.. Pourquoi donc lui donner le même nom? Puis, d'après cette restriction avouée, à quoi bon cette prodigieuse quantité de connaissances, ou même, si l'on veut, d'idées simples qu'on les suppose, si gratuitement, capables d'acquérir? La plus légère réflexion suffit pour faire pressentir jusqu'où je pourrais pousser les conséquences si je voulais déduire toutes celles qui ressortent de la doctrine à laquelle je me refuse. Mais non, je m'arrête à la persuasion où je suis que la perception n'est point une opération de l'ame, mais bien une faculté vitale du cerveau. Essayons toutefois de fortifier ce jugement.

A ne parler que des quadrupèdes, il est certain que tous ont de la mémoire, et que quelques-uns même en possèdent une excellente. J'ai déja établi que les impressions que leur font éprouver les bons ou les mauvais traitemens, les caresses ou la frayeur donnent lieu à des perceptions profondes de leur cerveau; qu'elles sont suivies de sensations agréables ou pénibles; que l'impulsion de leur instinct les entraîne à fuir la douleur ou à jouir du bien-être qu'ils ressentent, et que long-temps après il n'est besoin que de la présence des mêmes objets, ou de la liaison accidentelle des lieux, des circonstances qui ont accompagné l'impression, pour les voir suivre les mêmes déterminations instinctives. Il est presque inutile d'ajouter que la répétition de ces diverses sensations les rend plus inquiets, plus craintifs, ou plus confians. J'affirme de nouveau que soit qu'on les étudie dans l'état de domesticité ou sauvage, une analyse exacte, mais facile, d'après ce que je viens de dire, rattachera toujours toutes leurs actions à l'activité de leur instinct, à la nécessité de leur conservation, et

justifiera que, pour eux, la mémoire n'est qu'un phénomène vital et involontaire. Choisissons seulement deux exemples :

Un particulier que je connais élevait avec d'autant plus de soin un jeune chien de chasse qu'il lui trouvait beaucoup de dispositions, et que le père et la mère de cet animal étaient cités comme excellens dans ce genre d'exercice. Jouant un jour avec son élève, il lui fit recevoir dans la gueule l'explosion d'une papillotte nommée bonbon-pistolet. Depuis ce temps l'animal ne peut supporter la plus légère détonnation; celle d'un canon, même éloignée, le jette dans un tremblement convulsif. Si son maître prend un fusil, il fuit, se cache, et il n'est aucun genre de caresses ou de menaces qui puisse lui faire quitter sa retraite.

Parmi les chiens qui nous sont connus, le barbet est celui dont le naturel est d'aller à l'eau puisqu'il a été désigné sous le nom de *canis aviarius aquaticus;* et c'est aussi l'animal le plus doux, le plus fidèle comme le plus facile à se conformer aux habitudes qu'on veut lui donner. Cela posé : que dans

le bas âge son maître dans ses premières promenades le jette d'une certaine hauteur subitement dans l'eau, et lui fasse sentir de cette manière l'impression désagréable du froid et l'effet de la frayeur; croit-on que cet animal n'en conservera pas la mémoire? que son instinct n'en sera pas en quelque sorte dénaturé; et qu'il ne fuira pas désormais l'élément dans lequel il a éprouvé un sentiment doublement douloureux? J'ai été témoin ou j'ai pris part à trop d'épreuves de ce genre, pour ne pas me prononcer en faveur de l'affirmative; en effet, j'ai toujours vu qu'à la suite de cet essai imprudent ces êtres se sont opiniâtrément refusés à traverser même un petit ruisseau, malgré toutes les provocations, toutes les caresses, toutes les menaces dont ils étaient l'objet, et certes on ne peut apercevoir ici qu'un mouvement instinctif. Je sais aussi qu'en affamant l'animal, on parvient à le faire triompher de cette antipathie contre nature en lui présentant sur le bord opposé des alimens qu'il ne peut se procurer qu'à cette condition; mais encore sera-ce de sa part un acte d'intelligence, ou une détermi-

nation instinctive en suite d'un besoin dont l'intensité a suspendu l'effet de sa mémoire, ancienne perception de son cerveau? Cette dernière conséquence sera, je n'en doute pas, celle qu'adoptera l'observateur, car il sait que l'instinct se montre et agit sous mille formes variées.

On ne manquera pas de m'objecter qu'on apprend à certains oiseaux différens airs, ou une phrase composée de plusieurs mots, et qu'ici rien ne justifie la nécessité imposée par un besoin de la vie. Quoique ce fait soit exact, la mémoire intellectuelle des animaux n'en sera pas mieux prouvée. Ne savons-nous pas déja que la faculté imitative (qu'il ne faut pas confondre avec ce que nous entendons par imitation,) est hors de la volonté; qu'elle est inhérente à l'organisation, qu'elle fait partie de l'instinct, que c'est par elle que les animaux sont conduits nécessairement à pousser les mêmes cris, à répéter le même chant, à contracter les mêmes habitudes, les mêmes allures de leurs père et mère? Aussi sans parler de mille précautions indispensables, et de l'isolement dans lequel il faut placer un serin

pour l'instruire; qu'on lui joue un air un peu long, ou qu'on veuille lui en apprendre plusieurs quoique très courts, on verra bientôt que la faculté perceptive de son cerveau ne pourra suffire pour la mémoire du premier, et qu'aussi infidèle pour les autres, il confondra une partie de tous les airs dans un même chant. Sans doute, les perroquets, les bouvreuils ont le bec et la langue assez bien conformés pour articuler facilement quelques mots; ils les apprennent plus ou moins promptement, mais peut-on croire qu'ils y attachent des idées? Très certainement non. Par un grand hasard ils en font quelquefois une application juste, mais le plus souvent ils les placent à contre-temps; ils jasent à tout propos; ils ne parlent pas puisqu'ils ne pensent pas, mais ils imitent le matériel de la parole. Je persiste donc à conclure que la mémoire des animaux est seulement une faculté vitale du cerveau.

La condition humaine ne serait pas meilleure si, à la puissance qu'a notre ame de se former des idées de l'existence des corps extérieurs et de leurs qualités, elle ne joignait,

comme je l'ai dit, celle de les rappeler et de se retracer ses opérations passées. Cette mémoire que je nomme intellectuelle est entièrement distincte de celle de la vie animale, car elle appartient à l'activité de l'ame; elle est soumise à sa volonté, et s'accompagne toujours de la croyance que la chose qu'on se rappelle a réellement existé. C'est par elle que, nous appropriant les richesses de l'expérience de nos devanciers, nous assurons notre marche dans la recherche des connaissances nouvelles, et que nous jugeons sainement des choses; c'est par elle qu'une vérité que nous avons reconnue devient le phare qui nous guide pour la découverte d'une autre; et, pour éviter d'être prolixe, c'est par elle enfin que nous nous rendons les contemporains de tous les savans, que nous sommes les hommes de tous les siècles. En disant que cette mémoire est soumise à la volonté, j'ai avancé une chose qui n'a pas besoin d'être prouvée; mais je ne prétends pas affirmer que nos souvenirs s'accomplissent toujours lorsque nous le voulons, et qu'ils ne nous manquent pas souvent dans des instans où

nous en avons le plus grand besoin. Je conviens qu'une perception légère dont l'ame a pris connaissance n'est que l'occasion d'une idée passagère, et que n'étant pas souvent reproduite elle s'efface bientôt presque entièrement : qu'ainsi un grand nombre de sujets d'instruction de notre jeunesse, la mémoire des mots, celle des noms propres, comme de toutes choses auxquelles nous n'avons pas donné d'attention, sur lesquelles nous n'avons pas fait de réflexion; tout cela nous échappe promptement, et disparaît sans retour. Il est donc bien nécessaire d'assurer notre mémoire, et nous ne pouvons y parvenir qu'à l'aide de l'attention et de la réflexion. C'est ce que Bacon a exprimé dans le passage suivant : « *Quæ expectantur et attentionem excitant, meliùs hærent quàm quæ prætervolant : itaque si scriptum aliquod vicies perlegeris, non tam facilè illud memoriter disces, quàm si illud legas decies, tentando interim illud recitare, et ubi deficit memoria, inspiciendo librum.*

La mémoire que nous avons d'une chose à laquelle nous avons prêté un esprit atten-

tif se conserve d'autant mieux qu'elle se lie avec une de nos affections morales un peu vive; de là vient que nous n'oublions jamais les traits, le son de voix, l'écriture d'un ami intime, et qu'on se rappelle toujours, même malgré soi, les circonstances dans lesquelles on a essuyé une injure grave de la part d'un de ses semblables. Mais de quelque importance que soient nos souvenirs pour le développement de nos connaissances, gardons-nous bien de les agrandir sans mesure, en leur sacrifiant nos autres facultés intellectuelles, et de n'aspirer qu'à la gloire éphémère de faire admirer l'étendue prodigieuse de notre mémoire. Sans doute il est possible d'apprendre à parler facilement plusieurs langues sans en étudier les principes; de retenir mots pour mots des discours entiers, de se rappeler toutes les nomenclatures de physique, de botanique, de zoologie et autres; d'être toujours prêt à varier les sujets de la conversation, ou à l'animer par le récit d'anecdotes piquantes, de phénomènes qui alimentent la curiosité : il n'est donné qu'à quelques êtres privilégiés de ressembler à

Pascal dont la mémoire était immense, et qui fut un grand homme dès son enfance. Malheureusement pour la majeure partie des humains, l'ame, embarrassée du désordre des idées qu'elle a réunies sans réflexion, semble perdre sur elle tout son empire; elle ne peut plus abstraire, généraliser, les systématiser dans un ordre convenable; dès-lors plus de raisonnemens justes, plus de jugemens solides; dès-lors oubli facile, et, qui pis est, souvent abnégation honteuse pour tous succès dans les sciences et les lettres.

« Trois qualités, dit Dugald-Stewart, constituent une bonne mémoire : elle doit être d'abord facile pour apprendre, puis tenace, et enfin prompte au rappel. On rencontre souvent la facilité et la promptitude, mais rarement la tenacité. En effet, la facilité et la promptitude dépendent du penchant à associer ses idées par les relations qui s'offrent d'elles-mêmes à l'esprit; tandis que la tenacité de la mémoire appartient à la disposition d'un esprit systématique dont le goût et l'habitude sont d'arranger ses idées philosophiquement. Ainsi le meilleur moyen de

fixer dans sa mémoire les choses individuelles, est de les rapporter à des principes généraux. Des idées qui ne sont unies entr'elles que par des associations fortuites se présentent à l'esprit avec beaucoup de promptitude tant que les habitudes commandées par notre situation nous forcent à en faire chaque jour des applications multipliées; mais lorsque des circonstances nouvelles viennent changer les objets de notre attention, nous sentons bientôt s'échapper, comme par une dégradation insensible, nos idées anciennes, et nous perdons à leur égard la faculté de rappel volontaire. Dès-lors si ces idées se sont entièrement effacées de notre souvenir, il ne nous reste d'autre moyen d'en retrouver l'usage que de reprendre en entier les études ou la pratique par lesquelles nous les avions apprises. Combien il en est autrement de celui dont les idées, fortuites peut-être dans l'origine, ont été ensuite philosophiquement ordonnées et soigneusement rapportées à des principes généraux. Souvent, à la vérité, il aura besoin de temps, de réflexion, lorsqu'il voudra les rappeler; mais aussi ce qu'il a

une fois bien appris forme pour lui une instruction solide et durable; c'est une acquisition pour la vie : et s'il arrivait que par quelque accident il vînt à en perdre quelque chose, il est toujours en état de le retrouver en employant le procédé du raisonnement. »

Tous les auteurs ont encore indiqué divers moyens pour agrandir et fortifier la mémoire, tels que l'époque de l'âge où il faut la faire entrer en exercice, le choix des heures ainsi que des choses qui doivent lui être confiées, le soin d'en faire des résumés ou d'en prendre des notes, la précaution de les classer par ordres, genres et espèces, enfin les procédés de l'art mnémonique; mais, par la crainte de répétitions inutiles, je m'abstiendrai d'en parler, et je me hâte de répondre à une objection à laquelle je m'attends, et qu'il m'importe bien davantage de prévenir.

Vous avancez, me dira-t-on, que la mémoire que vous appelez intellectuelle est une faculté de l'ame, et que l'attention et la réflexion peuvent seules l'affermir. Cependant les vieillards sont très attentifs, réfléchissent sur tout ce qu'ils font comme sur tout ce

qu'ils lisent, et vous ne pouvez nier que presque tous ne se rappellent pas au bout de très peu de temps ce qu'ils ont fait et ce qu'ils ont lu. L'opinion générale, même celle des médecins, est que cette dysmnésie a pour cause un affaiblissement partiel, ou la sécheresse du cerveau. Si donc leur mémoire, dite intellectuelle, est en raison de la disposition physique de cet organe, il faut en conclure qu'elle est une de ses fonctions vitales.

Je conviens que l'objection paraît, au premier coup d'œil, aussi juste qu'embarrassante : j'espère néanmoins la résoudre complètement dans mon système sur la perception et démontrer qu'elle n'est que spécieuse.

Nous avons dit que l'ame présente au cerveau avait la puissance d'agir sur lui, et par son intermédiaire sur les organes des sens, de la parole et du mouvement. Nous avons encore établi que quelle que puisse être l'énergie de l'action de l'ame, elle n'a pas tout son effet si les forces vitales du cerveau sont trop affaiblies, et ne peuvent répondre à l'impulsion qu'elles en reçoivent. Or, il est clair

que, sur ce qu'elle ne trouve plus dans l'instrument dont elle est forcée de se servir toutes les conditions suffisantes, capables d'obéir à son action, il ne serait pas raisonnable de conclure que ce n'est pas elle qui agit; car il est évident, au contraire, que sa puissance d'action n'en reste pas moins la même.

Nous avons encore ajouté que chaque ensemble des traits qui composent les impressions perçues par le cerveau sont les matériaux d'après lesquels l'ame se forme des idées distinctes de chacune des qualités des corps extérieurs; ses idées ont donc pour objets ces corps avec toutes leurs qualités.

Maintenant comme l'expérience prouve que lorsque nous nous rappelons l'idée d'un fruit, par exemple, ce fruit, objet de notre idée, nous est aussitôt présent et distinct comme s'il était réellement devant nos yeux; il faut bien admettre comme conséquence que pour que le phénomène de la mémoire intellectuelle s'achève, il faut que lorsque notre ame veut rappeler une idée, elle réveille en même temps, selon les lois de sa nature, la perception du cerveau correspon-

dante à l'impression qui a été produite par son objet ; car, s'il en était autrement, l'idée serait sans objet : ce qui ne peut être (1). Cette explication me paraît tellement vraie que je ne conçois pas une opération de l'ame sur ses idées à laquelle on puisse l'appliquer. Mais au lieu d'entrer dans des détails qui seraient immenses, bornons-nous à nous en servir pour rendre compte du défaut de mémoire des vieillards.

Il est constant qu'à une époque avancée de l'âge, toutes les forces vitales et en partie celles du cerveau tombent dans l'atonie, et qu'alors elles ne sont plus propres à recevoir de l'ame l'impulsion nécessaire à une attention soutenue ; et c'est en effet ce qui a lieu. Il n'est pas moins certain que cette cause étant réunie à plus de sécheresse de cet or-

---

(1) C'est ce qu'exprima clairement un avocat très célèbre et doué d'une mémoire prodigieuse. Un jour ses amis le complimentant sur un discours brillant qu'il avait improvisé la veille, le prièrent de le leur donner par écrit ; et comme ils lui témoignaient leur étonnement de ce qu'il pouvait dicter mot à mot à son se-

gane, il doit en résulter un affaiblissement réel, considérable même, sinon l'anéantissement de sa faculté perceptive, et c'est ce que la physiologie ne pourrait se refuser d'admettre. Or, que se passe-t-il chez les vieillards? Leurs sens émoussés n'éprouvent plus de la part des impressions les plus vives qu'un léger ébranlement; transmises au cerveau, ces impressions ne le stimulent que faiblement; la perception ne peut donc en être que très légère et peu durable. Leur ame, malgré toute son activité, n'arrive jamais à former sur des matériaux aussi imparfaits, aussi inexacts que des idées confuses et fugaces, et lorsqu'elle veut les rappeler et chercher à les rendre plus précises, plus nettes, elle est dans l'impossibilité de réveiller les perceptions évanouies qui y correspondent. Ces idées manquent donc alors entièrement de leurs objets, elle ne peut donc en exercer la mémoire.

---

crétaire un discours aussi long, il leur répondit : « Je lis dans mon cerveau. »

Cette vérité est surtout applicable aux vieillards qui entreprennent d'étudier une science qui exige une forte contention d'esprit, et dont ils n'ont encore eu aucune connaissance. Cependant ceux d'entr'eux dont toutes les occupations de la vie ont demandé beaucoup d'attention, qui ont beaucoup exercé leur intelligence, offrent plusieurs exemples d'une heureuse exception. Il n'est pas très rare de trouver des personnes âgées qui apprennent avec facilité, et jouissent de prompts souvenirs. Ce fait s'explique très bien par les détails physiologiques que j'ai déja donnés; savoir que la somme des forces vitales dont chaque individu jouit, peut, suivant sa volonté, être concentrée en plus sur un organe que sur tous les autres en raison d'un exercice plus répété dans lequel il l'a maintenu. Ainsi le cerveau de l'homme très studieux échappe plus long-temps à l'altération dont le temps frappe les autres parties de son organisation; ainsi les conditions vitales de cet organe sont plus long-temps favorables à l'exercice de sa mémoire; ainsi nous avons vu parmi nous l'auteur des ins-

titutions newtoniennes être à quatre-vingts ans capable encore de profondes conceptions.

On peut, d'après cela, demander pourquoi les vieillards, malgré l'état sénile de leur cerveau, se rappellent très bien les événemens de leur jeunesse quoiqu'ils y aient certainement apporté peu d'attention et peu de réflexion. Ici la physiologie vient de nouveau à l'appui du raisonnement. De même que le trop de sécheresse ou le trop d'humidité du cerveau sont contraires à la perception des impressions transmises par les sens, de même aussi la solidité moyenne qu'il offre dans l'adolescence, l'énergie vitale dont il jouit favorisent considérablement cette importante fonction. Alors les impressions étant très vives stimulent d'autant plus l'organe encéphalique qu'il est lui-même plus susceptible; alors elles se lient presque toujours à des affections morales bien senties; alors les perceptions sont fortes et profondes; alors donc elles ont, sans l'attention et sans la réflexion, toutes les qualités nécessaires pour leur durée. Si, sous un autre point de vue,

nous étudions l'homme dans les instans de l'âge mûr, nous remarquerons que c'est l'époque où il soumet à un examen plus attentif tout ce qu'il a appris, qu'il procède sans cesse par voie de comparaison, qu'il se pénètre mieux de ce qu'il sait, qu'il combine toutes ses idées entr'elles, les dispose dans un ordre philosophique, et que pour tout cela il est forcé de renouveler mille et mille fois toutes les perceptions de son cerveau. Combien de causes propres à leur donner de la tenacité; pour rendre à l'ame leur réveil plus facile et reproduire ses idées anciennes si bien unies par leurs relations mutuelles.

Il est une autre loi de la nature qui fait qu'aussitôt que l'organisation a acquis le maximum de sa perfection, il faut malheureusement bientôt reconnaître que son dépérissement commence. En effet, les tissus deviennent insensiblement plus compactes, plus raides et l'agilité diminue; le calibre des artères se rétrécit et acquiert de la dureté; les veines perdent de leur tonicité et on voit naître des varices; les vaisseaux capillaires

s'oblitèrent en partie, et la peau décolorée se sillonne de rides sur plus d'un point de sa surface; toutes les fonctions de la nutrition commencent à languir et tous les sens s'engourdissent; enfin, pour abréger une narration aussi triste, la vie ne pouvant plus que difficilement entretenir les relations extérieures, se concentre presque tout entière dans l'individu pour sa conservation.

Il est reconnu que les propriétés vitales du cerveau ne se détériorent pas en proportion de l'altération des autres parties, et je viens d'en fournir la raison. On cite la bonté du jugement des vieillards; mais, désabusé de toutes les illusions, à l'abri des passions tumultueuses, l'homme âgé cherche le repos, et s'éloigne chaque jour de ses semblables; privé des moyens d'apprendre, n'ayant plus rien à espérer, il aime à méditer dans l'isolement : là, il revient sans cesse sur le passé, en fait l'objet unique de ses éloges, et met tout son bonheur à se rappeler toutes les jouissances qu'il a laissées derrière lui. Il est donc peu étonnant que les perceptions qui ont été les plus profondes soient celles que

son ame s'efforce le plus souvent de réveiller, et qu'elle le fasse d'autant plus facilement qu'elles ont coïncidé avec les émotions les plus vives et les plus agréables de sa jeunesse.

N'ayant pas le dessein de multiplier mes observations sur la mémoire, je passe à d'autres réflexions.

En disant que l'ame puise dans la perception des impressions produites par les objets extérieurs les matériaux de ses idées, j'aurais dû ajouter qu'elle en reçoit encore un très grand nombre provenant des organes internes dont les modifications de sensibilité sont souvent perçues par le cerveau, ainsi que je l'ai démontré. Il est certain qu'on ne peut se dispenser de faire entrer dans l'analyse des opérations de l'ame les idées qu'elle se forme ensuite des stimulations intenses qui ont lieu dans le sein des cavités qui renferment nos viscères; mais ces impressions perçues sont parfois suivies de résultats trop étranges, ont trop souvent le privilège de troubler les actes de notre raison pour ne pas mériter une attention spéciale. Je ren-

voie donc pour leur histoire particulière au travail que je leur ai consacré. Toutefois de quelques points sensibles que soient parties les impressions qui arrivent à l'encéphale, lorsque l'ame en a pris connaissance, s'en est une fois créé des idées distinctes, elle met en action, selon sa volonté, la puissance qu'elle a de se les rappeler, de les comparer et de donner ainsi naissance à ses idées de rapport, ou, comme on dit, de relation, puis les unissant entr'elles, les combinant avec une vitesse étonnante et une variété infinie, elle atteint, par la voie du raisonnement, à une étendue et une profondeur de connaissances dont les limites sont pour chacun indéterminées. Quoique toutes ces opérations de l'ame impliquent beaucoup d'autres de ses facultés parmi lesquelles il faut mettre en première ligne celle d'unir des signes à ses idées, celle d'en rassembler plusieurs sous un seul signe, comme, par exemple, en faisant abstraction des qualités qui distinguent un noyer d'un cerisier ou d'un abricotier, elle les désigne sous le nom général d'arbres; celle encore de régler la mé-

thode qu'elle veut suivre dans la recherche sur ses idées, ou sur les vérités qu'elle désire connaître, et de rendre ainsi plus facile et plus prompt le développement de toutes ses connaissances, je m'abstiendrai néanmoins de tout commentaire sur ces diverses questions philosophiques, comme sur une infinité d'actes, parce que je ne pourrais ajouter aux dissertations savantes qui en contiennent la solution que quelques réflexions fort peu importantes pour la défense de mes opinions; mais je m'arrêterai à développer ce que j'entends par les mots imagination et conception, car le sens qu'on y attache ne me paraît pas être encore bien déterminé. Ce n'est pas que les idéologues aient négligé d'analyser ces deux actes de notre intelligence, de chercher à bien saisir les nuances les plus délicates qui les différencient; tous s'en sont occupés avec le plus grand soin, mais reconnaissant tous la perception comme une opération de l'ame, ils n'ont pu affranchir leurs explications de l'ambiguïté si facile et si commune dans l'exposition de la science métaphysique.

Wolff ne rend compte que de la mémoire

intellectuelle lorsqu'il dit « qu'il est au pouvoir de l'ame de reproduire les idées des objets sensibles absens, ou, ce qui revient au même, si l'ame s'aperçoit des objets par le moyen des sens, elle peut en reproduire les perceptions lors même qu'ils sont absens. A tout moment, ajoute-t-il, nous en faisons l'expérience. De retour d'une assemblée, ne nous représentons-nous pas et les personnes et tout ce qui a frappé nos sens; tout comme si nous avions encore ces objets devant nos yeux, quoique rien de tout cela n'agisse actuellement sur eux. Or, la faculté de produire des perceptions des choses sensibles absentes s'appelle l'imagination. »

Rien n'est moins précis, ou plutôt rien n'est plus confus que la théorie du père Malebranche qui raconte « que les organes de nos sens sont composés de petits filets qui, d'un côté, se terminent aux parties extérieures du corps et à la peau, et de l'autre, aboutissent vers le milieu du cerveau. Or, ces petits filets peuvent être remués en deux manières, ou en commençant par les bouts qui se terminent dans le cerveau, ou par ceux qui se

terminent au dehors. L'agitation de ces petits filets ne peut se communiquer au cerveau sans que l'ame aperçoive quelque chose. Si l'agitation commence par l'impression que les objets font sur la surface extérieure des filets de nos nerfs, et qu'elle se communique jusqu'au cerveau, alors l'ame sent et juge par un jugement naturel que ce qu'elle sent est au dehors, c'est-à-dire, qu'elle aperçoit un objet comme présent; mais s'il n'y a que les filets intérieurs qui soient légèrement ébranlés par le cours des esprits animaux, ou de quelqu'autre manière, l'ame imagine et juge que ce qu'elle imagine n'est point au dehors, mais au dedans du cerveau, c'est-à-dire, qu'elle aperçoit un objet comme absent. Il faut remarquer que les fibres du cerveau sont beaucoup plus agitées par l'impression des objets que par le cours des esprits; et que c'est pour cela que l'ame est beaucoup plus touchée par les objets extérieurs qu'elle juge comme présens ou comme capables de lui faire sentir du plaisir ou de la douleur, que par le cours des esprits animaux. Cependant il arrive quelquefois chez les personnes

qui ont les esprits animaux fort agités par des jeûnes, des veilles, une fièvre chaude ou quelque passion violente, que les esprits remuent les fibres intérieures du cerveau avec autant de force que les objets extérieurs; de sorte que ces personnes sentent ce qu'elles ne devraient qu'imaginer, et croient voir devant leurs yeux des objets qui ne sont que dans leur imagination. Cela montre bien qu'à l'égard de ce qui se passe dans le corps, les sens et l'imagination ne diffèrent que du plus ou du moins. L'ame ne peut jamais rien sentir, ni rien imaginer de nouveau qu'il n'y ait du changement dans une partie du cerveau; de sorte que la faculté d'imaginer ou l'imagination ne consiste que dans la puissance qu'a l'ame de se former des images des objets en produisant du changement dans les fibres de cette partie du cerveau que l'on peut appeler partie principale, parce qu'elle répond à toutes les parties de notre corps, et que c'est le lieu où notre ame réside immédiatement, si l'on peut parler ainsi. »

Locke, observe en traitant de la perception « que les idées qui viennent par voie de sen-

sation sont souvent altérées par le jugement dans l'esprit des personnes faites sans qu'elles s'en aperçoivent, et c'est ce qu'il entend par imagination; mieux aurait valu qu'il se fût servi du mot hallucination. »

Selon Thomas Reid, « l'imagination distinguée de la conception n'est qu'une application particulière de cette faculté. On désigne sous ce titre la conception des objets de la vue. Ainsi dans une proposition géométrique j'imagine la figure et je conçois la démonstration; je pourrais dire aussi que je conçois la figure, mais je ne pourrais pas dire que j'imagine la démonstration. » Cette dernière distinction est juste; mais, d'après l'observation, est-il également exact d'avancer que les objets de la vue sont les seuls dont la conception constitue l'imagination? Les aveugles-nés sont-ils privés de cette faculté? J'avoue que je ne le crois pas.

« La distinction entre la conception et l'imagination consiste, dit Dugald-Stewart, en ce que la première de ces facultés nous présente la copie exacte et fidèle de ce que nous avons senti et perçu, tandis que la der-

nière fait un choix de qualités et de circonstances qu'elle détache d'une multitude d'objets, et qu'elle combine et dispose de manière à produire une véritable création. « Quoique l'auteur ait eu soin de prévenir du sens dans lequel il prenait le mot conception, il est bon cependant de remarquer qu'il avoue lui avoir donné une acception arbitraire qu'il n'a pas dans sa langue et encore moins dans la nôtre, ce qui n'est pas toujours très philosophique.

Enfin, d'après Condillac, « le premier effet de l'attention, l'expérience l'apprend, c'est de faire subsister dans l'esprit, en l'absence des objets, les perceptions qu'ils ont occasionées. Elles s'y conservent même ordinairement dans le même ordre qu'elles avaient, quand les objets étaient présens; par là il se forme entr'elles une liaison d'où plusieurs opérations tirent, ainsi que la réminiscence, leur origine. La première est l'imagination. Elle a lieu quand une perception, par la seule force de la liaison que l'attention a mise entr'elle et un objet, se retrace à la vue de cet objet. Quelquefois, par exemple,

c'est assez d'entendre le nom d'une chose pour se la représenter comme si on l'avait sous les yeux. »

Or, laquelle de ces opinions adopterait l'homme qui ne serait pas prévenu que les mots imagination et conception sont synonymes pour les philosophes, car ils leur servent à exprimer ce qu'ils appellent une simple appréhension? et en supposant qu'il en fût instruit, il demanderait encore pourquoi les métaphysiciens leur ont donné, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, une acception différente. Je ne crois pas qu'il serait satisfait si on lui répondait que les mots imaginer, concevoir expriment une simple appréhension lorsqu'ils n'impliquent point un jugement, et qu'alors ils sont suivis du nom qui désigne l'objet conçu; mais qu'employés quelquefois pour signifier un jugement, ils sont suivis d'un verbe : qu'ainsi si l'on conçoit, si l'on imagine un château, ce n'est là qu'une simple appréhension qui ne renferme pas un jugement, et qu'au contraire si on conçoit, si on imagine que le château des Tuileries est le plus beau de l'Europe, c'est alors un jugement.

Il reconnaîtra, sans doute, que dans ces deux cas on donne à ces mots deux significations différentes; mais leur sens n'en sera pas pour lui mieux déterminé, plus certain, et son embarras restera le même s'il persiste à vouloir adopter l'une des citations que nous avons faites.

Je suis, plus qu'aucun autre, convaincu qu'il est presque impossible de fixer l'acception des mots lorsqu'ils sont employés pour être signes de nos idées complexes et surtout des opérations de l'esprit; mais je crois aussi que l'obscurité, l'incertitude des mots imagination et conception ne sont dues qu'à ce que les philosophes admettant, comme je l'ai souvent répété, que la perception est une opération de l'ame, ont supposé que les idées sont une image des objets. Or, cette difficulté disparaît dans le système que j'ai présenté. En effet, j'ai dit que de tous les points visibles d'un objet extérieur partent les traits divers qui viennent faire une impression sur la rétine; que les nerfs optiques la transmettent au cerveau qui en est stimulé et qui la perçoit; que l'ame prenant aussitôt connaissance de cette perception, se forme, d'a-

près les lois de sa nature, des idées distinctes de tous les points visibles de l'objet, et qu'opérant sur ses idées simples, elle se crée des idées complexes et acquiert une notion parfaite de l'extériorité et de toutes les qualités premières de l'objet qui est en vue. Il n'y a rien là qui nécessite la supposition des images dans l'esprit des fantômes, des espèces sensibles, ou des espèces intelligibles; car il suffit à l'ame de rappeler ses notions des objets dans l'ordre qu'elle a mis à les créer, d'en réveiller les perceptions pour les avoir tous présens, quoiqu'ils soient absens; puis comment s'opère cette perception cérébrale? Quelle modification organique ou de sensibilité le cerveau en éprouve-t-il? Comment la conserve-t-il pour la reproduire au besoin? Comment l'ame en prend-elle connaissance? Comment s'en sert-elle pour former ses idées? Comment agit-elle sur la masse encéphalique pour prendre part à l'activité des sens? On sait déja que je n'ai pas de réponse à faire, si ce n'est qu'il m'est permis de l'ignorer, puisque personne ne peut encore l'expliquer.

J'avance seulement que mon système sur l'origine de nos idées n'est point en opposition avec la raison; qu'il est plus applicable que celui qui est reçu à tous les phénomènes physiologiques observés chez l'homme et les animaux, et que ce qui m'autorise à le croire plus vrai, c'est que, sans torturer la pensée, il fournit une explication facile, exacte des rapports entre notre état physique et notre état intellectuel.

Revenons à l'action de l'ame.

Ses idées simples ou complexes deviennent à leur tour les matériaux dont elle se sert pour toutes ses opérations ultérieures; et quelles sont-elles? C'est de s'en ressouvenir, de les distinguer, les comparer, les lier entre elles, les abstraire, les composer, les décomposer, réfléchir, affirmer, nier, juger, raisonner, concevoir, imaginer. Peut-être serait-il mieux de réduire toutes ces facultés à quatre principales qui les comprennent toutes. C'est probablement ce que ferait un professeur et ce qu'il démontrerait; pour moi, j'attribue à l'ame autant de facultés qu'elle a de manières différentes de penser,

réfléchir, combiner ses idées, de vouloir, et je me borne à déclarer que je regarde l'imagination et la conception comme deux opérations de l'esprit qui sont distinctes entre elles, ainsi que de la mémoire (1), quoiqu'elles en soient inséparables. Il n'est personne qui, examinant attentivement ce qui se passe en lui ne puisse reconnaître qu'il peut avoir la mémoire positive de tous les objets nécessaires à la composition d'une mécanique, sans pour cela pouvoir en imaginer une; qu'avec la mémoire de ces objets il peut imaginer une machine, la disposer avec perfection, et cependant ne pas concevoir l'effet certain qu'elle produira. N'est-il pas d'ailleurs une foule d'individus qui, doués d'une mémoire vaste et facile, sont sans imagination? N'en rencontre-t-on pas beaucoup d'autres dont l'imagination est brillante et

---

(1) Je crois que M. de la Romiguière s'est trompé en disant que la mémoire est un produit de l'attention : cette dernière l'assure, facilite son développement, mais ne la produit pas.

qui ne peuvent concevoir que très difficilement une proposition un peu abstruse? Qu'on objecte que cela tient au défaut d'étude, ou au genre de celle à laquelle on s'est livré, on prouvera seulement que ces facultés veulent être exercées, mais on ne justifiera pas que les significations admises suffisent pour fixer le sens dans lequel on doit prendre les mots imagination et conception.

Je conclus, sans plus de détails, qu'elle n'est pas une simple conception de la vue, une simple appréhension, un jugement, ou seulement une plus grande intensité de la mémoire. Cette imagination, cette puissance admirable de l'ame qui, mettant en œuvre les matériaux de la mémoire, les combine à son gré, les enrichit d'une nouvelle expression, les pare des plus riches ornemens, et en compose les plus hautes pensées. Habile à métamorphoser comme il lui plaît tout ce qui l'environne, elle varie les formes, la situation des objets les plus connus; elle sait leur prêter une beauté qu'ils n'auraient pas sans elle; elle nous étonne ici par des prodiges, et là elle ne produit que des monstres :

anoblissant le plus impérieux des besoins de la vie, elle revêt d'un charme céleste la jeune personne qui est aimée. Ah ! combien de fois n'a-t-elle pas fait naître, pour prix de sa conquête, le dévouement le plus généreux, ou l'héroïsme le plus inattendu. Les hommes très attentifs à disposer avec méthode toutes leurs pensées s'empressent souvent à lui demander des succès; c'est à elle que Rubens dut le talent de peindre dans les regards, dans l'attitude de Marie de Médicis la douleur de l'enfantement, la joie d'avoir un fils, et l'affection avec laquelle elle regarde cet enfant. C'est elle qui a fourni les brillantes couleurs dont s'est servi l'historien du dix-huitième siècle pour peindre avec élégance, énergie et vérité les personnages et les événemens contemporains; c'est encore elle qui, chez l'auteur des Méditations poétiques, s'est montrée si féconde en belles images, en métaphores hardies, en pensées nobles et sublimes. Tous les arts d'imitation, d'agrément lui doivent leur origine et leurs progrès; mais il n'a jamais connu le secret de leur perfection celui qui, quoique scrupuleuse-

ment fidèle à observer les règles, n'a pas joui du pouvoir de cette force créatrice. Toutefois, s'il est vrai que la carrière des plus vastes connaissances est ouverte aux hommes d'une imagination vive et forte; s'il n'est donné qu'à eux d'atteindre au plus haut degré de tous les genres de mérite; s'il leur appartient de prétendre légitimement par leurs succès aux faveurs de la fortune, à l'éclat des honneurs comme à l'aliment des grandes ames, je veux parler de la gloire; il faut malheureusement avouer que l'imagination la plus fertile n'est pas toujours une source de triomphe et de bonheur pour celui qui la possède. Souvent impétueuse et volage, elle l'entraîne beaucoup au-delà du but qu'il veut atteindre; elle le conduit au gré de ses caprices d'erreur en erreur, et, devenu sourd alors aux cris de la raison et du bon goût, il ne trouve plus de langage élevé que dans la boursoufflure, ou de style sublime que dans le gigantesque. Triste jouet de toutes les vicissitudes de la vie, elle le rend incapable de s'y montrer supérieur; elle le trompe sur l'évidence de ses dangers, ou lui inspire de

fausses craintes; elle accroît ses plaisirs jusqu'au délire et ses peines jusqu'au désespoir; heureux encore si, au milieu de ce désordre, ne formant plus que des conceptions bizarres, incohérentes, on n'a pas à regretter de le voir subjugué par les passions les plus méprisables, et devenir victime de l'immoralité la plus révoltante ou la plus criminelle.

Si on se rappelle tout ce que j'ai dit précédemment, ces courtes observations me semblent suffire pour établir que sous le nom d'imagination on doit entendre cette opération de l'ame de laquelle résulte une combinaison très rapide de toutes les idées dans un but de composition d'objets d'art, ou de toute autre production de l'esprit. Que si la conception se montre toujours unie à l'imagination, puisqu'on ne saurait imaginer une chose sans la concevoir en quelque manière, il convient cependant de remarquer la différence qui sépare ces deux actes de notre intelligence, et de réserver ce mot pour désigner une combinaison plus complexe des idées, à laquelle l'attention et le jugement

prennent beaucoup de part, et de laquelle naît la connaissance anticipée des effets ou des conséquences des objets conçus. Puis, j'ajouterai que les auteurs qui ont admis deux sortes d'imagination, l'une passive et l'autre active, ont adopté une distinction au moins inutile. Il est vrai que ne pouvant échapper à l'évidence des faits, ils ont été obligés d'expliquer comment les objets qui ont fait impression sur nos sens et qui sont absens se représentent à nous comme présens soit que nous soyons plongés dans le sommeil, soit malgré notre volonté; et la supposition d'une imagination passive était la seule qui présentait quelque vérité. Mais comment allier l'idée de la passiveté avec celle de l'imagination dont l'excessive mobilité est le caractère particulier? Comment oser reconnaître que les objets absens qui ont fait impression sur nos sens se représentent comme présens, et admettre l'état passif de la faculté chargée de reproduire cette représentation? Ici se montre encore le peu de solidité de leur système sur la perception; tandis que par la division naturelle que je propose de la mémoire en celle

qui est une faculté de la vie animale et celle qui est le propre de la vie intellectuelle, on rend facilement compte du phénomène en question, car alors ce n'est plus une imagination passive, mais seulement le réveil spontané de certaines perceptions du cerveau suivies des sensations (1) qui en ont été le résultat.

Plaçons cependant cette assertion sous un plus grand jour en la soumettant à un examen plus rigoureux, et abordons l'histoire des songes.

D'abord l'explication des rêves des animaux se trouve sans obscurité dans la propriété qu'a le cerveau de percevoir les impressions qui lui arrivent de l'extérieur ou des parties internes par la voie des deux appareils nerveux; de développer, suivant les besoins de conservation, les déterminations instinctives qui entraînent ces individus à les satisfaire, comme à exprimer le plaisir ou la

(1) Le mot sensation ne s'entend ici que de la vision et de l'audition.

douleur; et de reproduire ses perceptions soit spontanément, soit à l'occasion de nouvelles impressions semblables ou seulement analogues; ou bien encore en raison de la similitude des circonstances qui les ont accompagnées; ainsi rien n'est moins étonnant, rien n'est moins difficile à concevoir que l'aboiement ou le cri plaintif d'un chien endormi qui pendant la veillée a été fortement excité soit à la chasse, soit par la colère, ou qui a subi un châtiment douloureux. Mais la théorie des songes qui troublent notre sommeil est une question des plus compliquées, qui présente les aperçus les plus difficiles à saisir, et qui se rattache aux spéculations les plus profondes des métaphysiciens. C'est dans l'espoir de la simplifier, et cependant de la traiter avec une précision exacte, que je vais considérer les songes tant sous les rapports de la vie animale que sous le point de vue de la vie intellectuelle.

Personne n'ignore que, d'après une loi primitive, l'existence de tous les êtres vivans se passe dans un état alternatif d'activité ou de repos des organes des sens et de ceux de

la locomotion; que chaque jour l'homme fatigué par un exercice continuel, par une dépense considérable de ses principes sensitifs, cesse pendant un temps donné de correspondre avec les objets qui l'environnent, et que ce moment de calme réparateur est ce que l'on nomme le sommeil; mais tous les philosophes n'ont peut-être pas aussi bien remarqué qu'en même temps que l'action des organes de la vie extérieure est presque entièrement suspendue, ceux de la vie intérieure continuent non-seulement d'agir, mais encore jouissent en général d'une plus grande énergie. C'est cependant une vérité nécessaire à connaître, et que prouvent une chylification plus facile, une plus grande activité des fonctions de la digestion, l'absorption et la nutrition; d'où il faut conclure que les forces sensitives qui président à la vie de nutrition sont bien loin d'être assoupies; car, au contraire, pendant le sommeil, le système nerveux viscéral transmet souvent au cerveau diverses impressions qu'il reçoit de la présence des alimens, de l'état d'excitabilité des viscères, ou

du surcroît de vitalité que paraît avoir alors l'appareil générateur. Il est évident que ces impressions ne doivent pas être les mêmes lorsqu'avant de s'endormir on n'a senti que le besoin naturel de la réparation des forces, ou que le sommeil a été précédé de ces émotions violentes qui intervertissent l'ordre habituel des sensations; lorsqu'on s'est couché l'estomac presque vide, ou quand il était gorgé d'alimens; lorsque ces derniers ont été choisis parmi les substances les plus douces ou les plus excitantes; lorsqu'enfin un équilibre parfait règne entre toutes les fonctions internes, ou qu'il existe soit une altération organique du cœur, soit celle d'un des gros vaisseaux qui en partent, soit encore toute autre lésion des viscères de la poitrine ou du bas-ventre. Sans ajouter à ces considérations le détail immense des sympathies qui lient entr'eux les organes internes; sans parler de l'état du cerveau, et le supposant même dans une santé parfaite, combien de perceptions variées doivent être exécutées par cet organe pendant le sommeil? Il est rare, en effet, que l'ouvrier dont tous les instans sont em-

ployés à des exercices de corps un peu fatiguans ne jouisse pas d'un sommeil complet; mais rien n'est certainement plus commun que d'entendre les personnes nerveuses, intempérantes, d'une santé incertaine, livrées à une contention d'esprit prolongée, ou susceptibles de passions vives, se plaindre de songes pénibles, et d'un sommeil peu salutaire.

Ce premier point de fait reconnu, il en est un autre qui n'est pas de moindre importance, et dont j'emprunterai les détails à la plume élégante de Cabanis. « Soit, dit cet auteur, que le sommeil arrive par le besoin pressant de repos dans les extrémités sentantes ou dans les organes moteurs; soit que la simple action périodique du cerveau le produise, en rappelant spontanément dans son sein le plus grand nombre des causes de mouvement; chez l'homme qui s'endort, le pouls et la respiration se ralentissent; la reproduction de la chaleur animale s'affaiblit; la tension des fibres musculaires diminue; toutes les impressions deviennent plus obscures, tous les mouvemens deviennent plus

languissans et plus incertains; mais les impressions ne s'émoussent point toutes à la fois, ni toutes au même degré; c'est suivant un ordre successif, et dans des limites différentes, relatives à la nature et à l'importance des différens genres de fonctions que les mouvemens tombent dans la langueur, sont suspendus, ou paraissent ne perdre qu'une faible partie de leur force et de leur vivacité; les muscles qui meuvent les bras et les jambes se relâchent, s'affaissent et cessent d'agir avant ceux qui soutiennent la tête; ces derniers avant ceux qui soutiennent l'épine dorsale. Quand la vue, sous l'abri des paupières, ne reçoit déja plus d'impressions, les autres sens conservent encore presque toute leur sensibilité. L'odorat ne s'endort qu'après le goût; l'ouïe, qu'après l'odorat; le tact, qu'après l'ouïe; et même pendant le sommeil il s'exécute encore divers mouvemens provoqués par un tact obscur. Nous obéissons à des impressions tactiles quand nous changeons de position dans notre lit; quand nous en quittons une naturellement pénible, ou devenue telle par la durée de la même atti-

tude, et cela se passe, le plus souvent, sans que le sommeil en soit aucunement troublé.

Si les sens ne s'assoupissent point tous à la fois, leur sommeil n'est pas non plus également profond. Le goût et l'odorat sont ceux qui se réveillent les derniers. La vue paraît se réveiller plus difficilement que l'ouïe : un bruit inattendu tire souvent de leur léthargie des somnambules sur qui la plus vive lumière n'a fait aucune impression, leurs yeux même étant ouverts. Enfin, le sommeil du tact est évidemment plus facile à troubler que celui de l'ouïe. Il est notoire qu'on peut dormir paisiblement au milieu du plus grand bruit, souvent même sans en avoir une longue habitude; et les sensations pénibles du tact n'ont pas besoin d'être très vives pour faire cesser un sommeil profond. C'est ainsi que la même personne qu'on n'a pu réveiller par des bruits soudains très forts, se lève tout à coup en sursaut au plus léger chatouillement de la plante des pieds. »

Enfin, pour être à même de rendre raison des faits que j'ai à rapporter, et faire bien distinguer ce qui, dans eux, appartient à la

vie animale, j'ajouterai que, d'après tous les physiologistes, le sommeil, chez certains individus, est habituellement léger, c'est-à-dire facile à être troublé par la plus faible irritation; que chez d'autres il est profond, ou autrement qu'il résiste à une forte stimulation; qu'il n'est pas constamment au même degré pour chaque sens, et que loin d'être toujours général, plusieurs exemples démontrent, au contraire, que pendant qu'une partie de ces organes repose, l'autre partie peut rester plus ou moins éveillée.

Passant maintenant à l'exercice de la vie intellectuelle, on reconnaîtra sans peine que, puisque l'ame puise les matériaux dont elle forme ses idées dans les impressions venues de l'extérieur ou des parties internes, et qui sont perçues par le cerveau, il s'établit nécessairement une liaison entre les perceptions et les idées, de telle sorte que tout réveil des perceptions fait renaître les mêmes idées, de même que le rappel des idées s'accompagne du retour des perceptions qui en ont été l'occasion : c'est ainsi que le botaniste, à la vue d'une plante qui lui est connue, a

aussitôt les idées des caractères invariables qui lui appartiennent, celle de ses rapports avec d'autres végétaux de semblable apparence, celle encore de sa terre natale, et de la place qu'elle occupe dans l'ordre méthodique de la science, ou bien s'il se rappelle seulement les idées qu'il a conçues de cette plante, elle lui devient aussitôt présente comme s'il l'avait sous les yeux, parce qu'alors les perceptions qui antérieurement sont résultées de la présence réelle de ce végétal renaissent par suite de l'action de l'ame sur le cerveau qui est l'intermédiaire dont elle est condamnée à se servir pour le complément de toutes ses opérations sur les objets extérieurs. Il serait, je crois, impossible de rendre autrement compte d'un fait singulier arrivé au docteur Gall, et qu'il a lui-même avoué à un médecin de sa connaissance. « Ce physiologiste célèbre, dit le docteur Demangeon, m'a raconté que se promenant un jour, absorbé dans ses réflexions, il aperçut devant lui une demoiselle de sa connaissance; mais qu'ayant fait plusieurs pas pour aller l'embrasser, cette image qu'il avait jugée une

réalité incontestable, disparut spontanément, et qu'il ne lui resta que la certitude d'avoir éprouvé une étrange illusion. »

Ce mode d'explication qui me paraît facile à saisir lorsqu'il est question des objets extérieurs dont nous connaissons les qualités premières, ne s'applique pas d'une manière moins exacte au réveil des perceptions qui ont lieu ensuite des impressions faites sur nos sens par les corps dont les qualités secondes nous sont inconnues, mais que nous savons exister et modifier notre sensibilité de telle façon que leurs impressions nous deviennent agréables ou désagréables : par exemple, que je prolonge mon souvenir de l'odeur de rose, je me représenterai promptement les riches couleurs, la forme élégante de cette charmante fleur, et j'aurai bientôt le sentiment d'un certain bien-être, d'une sorte de désir qui ne peut être que le réveil de la perception de l'impression agréable que m'a fait éprouver l'odeur suave de cette reine des jardins. Supposons, au contraire, qu'un individu se rappelle un objet dont la puanteur a soulevé son estomac de dégoût ;

l'expérience a maintes fois prouvé que pour peu qu'il y apporte de l'attention, il ne tardera pas, par la raison que j'ai donnée, de ressentir le même malaise. Ce n'est donc pas arbitrairement que je soutiens que le rappel des idées s'accompagne de celui des perceptions cérébrales *et vice versa;* et lorsque Condillac a rejeté cette opinion avancée par Locke, qui, à la vérité, n'entendait pas par le mot perception ce que j'entends moi-même, il a seulement justifié qu'il n'avait pas pris la peine d'étudier les phénomènes de la vie animale.

Si toutes ces observations se co-ordonnent d'une manière assez naturelle dans la pensée d'une liaison entre les idées et les perceptions pour ne pas regarder cette proposition comme une supposition chimérique, on contestera encore moins l'association des idées entr'elles qui rattache à un seul objet, à un seul mot, une multitude de souvenirs. Nous en avons déja une preuve dans les premiers exemples que je viens de présenter ; mais il est utile à la question de signaler les faits qui d'ailleurs ne sont pas sans inté-

rêt. Que l'on consulte les fastes de la médecine, et l'on trouvera l'histoire d'une foule d'individus auxquels il a suffi d'entendre prononcer le nom du lieu de leur naissance, ou de reconnaître l'accent de leur pays pour être aussitôt subjugués par les souvenirs des idées les plus riantes, des plus doux entretiens, et par le désir le plus ardent comme le plus obstiné de revoir leur patrie. Ici ce sont des Groenlandais qui, transportés en Danemarck, furent pris d'un tel besoin de retourner dans leur pays que, pour le rejoindre, ils bravèrent une mort presque certaine en s'exposant dans de petits canots à traverser les mers immenses qui les en séparaient. Là se trouvent des soldats suisses qui ont été entraînés à la désertion par la seule raison qu'on leur a fait entendre un chant national; tantôt c'est un négociant établi en pays étranger, que la rencontre inopinée d'un de ses compatriotes a plongé spontanément dans une profonde tristesse, et dont la vie active, les succès d'ambition n'ont pas empêché la concentration de toutes ses idées sur un seul projet, celui de rentrer sous le

toit paternel; tantôt encore, c'est un homme d'un âge avancé qu'un beau caractère, une ame élevée, de hautes fonctions, les soins empressés de l'amitié n'ont pu affranchir de la domination des souvenirs domestiques. Qui ne sait pas que le plus souvent une longue série de pensées se développe tout à coup à la vue d'un objet qui appartenait à l'être chéri dont nous avons été séparés? Quel est celui qui, chargé d'annoncer une nouvelle fâcheuse, n'a pas l'attention délicate de faire naître, par un langage mesuré, la pensée qu'il n'ose exprimer sans détour, et qui n'a pas la prudence de distribuer l'éloge avec la même réserve en face de celui qui en est l'objet? Me faut-il fournir encore une réponse plus directe à ceux qui nieraient qu'il s'établit entre nos idées certaines liaisons qui influent sur l'ordre dans lequel elles se succèdent? J'en appellerai au témoignage du célèbre improvisateur Sgricchi : il est évident que c'est dans cette loi d'association des idées qu'il a puisé la facilité extraordinaire de composer en un quart d'heure, sur un sujet qui lui est donné, une tragédie en

plusieurs actes; d'en concevoir le plan avec habilité, d'en enchaîner heureusement les scènes les unes aux autres, de faire parler les personnages conformément aux caractères qu'ils doivent avoir, aux passions qui doivent les animer, et d'attacher, intéresser les auditeurs par le charme d'une imagination brillante, et d'une diction souvent pure et harmonieuse. L'association des idées me paraît donc une chose bien prouvée, et quoique j'en aie déja dit assez pour faire comprendre comment cette suite d'idées brusquement déterminée devient fixe et obsède constamment l'individu, j'y reviendrai bientôt : arrivons à l'examen que je dois faire de ce qui se passe dans les songes.

Les médecins, bien convaincus qu'une étude attentive de tous les phénomènes qui précèdent et qui accompagnent le trouble de nos fonctions était le seul flambeau qui pouvait les éclairer sur le siège, le caractère, la gravité des maladies, et que ce n'était qu'à l'aide des signes qu'ils pouvaient en saisir les complications, en calculer les dangers et pronostiquer le mode de terminaison,

ont principalement envisagé les songes sous leurs rapports avec les différentes altérations de la santé. Cette manière de les considérer les a conduits à désigner sous le nom de rêves morbides ceux qui se lient à une irritation fébrile, ou à une souffrance des organes internes, et rêves non morbides ceux qui dépendent d'une excitation prolongée du cerveau, suite d'une méditation profonde, d'une exaltation d'imagination, et qui se rattachent aux opérations habituelles et dominantes de l'esprit.

On ne peut sans doute qu'applaudir aux motifs qui ont dicté cette classification, car elle est basée sur une foule d'exemples qui prouvent que certaines particularités des rêves morbides se rencontrent avec certains genres bien déterminés de lésions ou de maladies. Ainsi dans les phlegmasies aiguës la somnolence s'accompagne de mouvemens qui signalent la frayeur et même la terreur; ainsi aux approches des fièvres ataxiques, les malades sont tourmentés par les rêves les plus affreux. Mais quoique très judicieuse, cette distinction des rêves en morbides et

non morbides n'en a pas moins le défaut de ne pas préciser le sens que l'on doit attacher aux mots rêve et songe. Certains actes de la vie de relation qu'on appelle rêves n'appartiennent-ils pas uniquement à l'exercice de la vie animale, sans qu'on puisse être autorisé à supposer la coopération du principe de l'intelligence? Et ne doit-on pas consacrer le mot songe à exprimer ces phénomènes qui, chez l'homme endormi, sont ordinairement accompagnés ou précédés de l'activité de l'ame qui maintient alors l'état d'excitation qu'a reçu le cerveau, et s'oppose à un sommeil parfait? Je pense que les auteurs qui ont dit les songes et non les rêves d'Hérode, de Pénélope, d'Athalie, ont bien senti la nuance qui sépare ces deux expressions, et je me crois fondé à rejeter la synonymie qu'assez généralement on accorde à ces deux mots; car pour bien s'entendre sur une matière aussi ardue, il est indispensable d'être d'accord sur l'acception qu'il convient de leur donner.

Si donc on suppose qu'un animal gronde, jappe, crie, gémit en dormant, je dis qu'il

rêve, et que son rêve peut être morbide ou non morbide, parce qu'il suffit chez lui de la perception cérébrale actuelle, d'une impression douloureuse venue de ses organes internes ou du réveil spontané des perceptions qui ont eu lieu pendant la veille, pour lui faire éprouver des émotions agréables ou désagréables, et reproduire ses déterminations instinctives comme les mouvemens qui y correspondent; tandis que j'appelle ces accidens du sommeil chez l'homme songes morbides ou non morbides, parce qu'alors aux perceptions de son cerveau se rattache toujours une suite plus ou moins régulière d'idées acquises, et parfois d'actions musculaires telles que celles de parler ou de gesticuler.

Avant de faire l'application des principes que j'ai établis et que je regarde comme devant être admis, je crois encore nécessaire d'exposer en peu de mots quelle influence le sommeil doit avoir sur les fonctions du cerveau. Nous l'avons dit cent fois, cet état de repos est l'inaction plus ou moins complète, plus ou moins prolongée des sens, organes

de la vie de relation des individus avec les objets extérieurs; il faut donc non-seulement reconnaître que pendant le sommeil il y a imperfection ou suspension de plusieurs fonctions partielles de la part de l'encéphale; il faut de plus admettre que le rappel des perceptions qu'il a exécutées pendant la veille est aussi suspendu. Or, si ces perceptions viennent à se réveiller spontanément, ou ensuite des impressions qui, parties des profondeurs de l'organisme, arrivent au cerveau et le stimulent; si même cet organe en exécute alors de nouvelles, n'est-il pas plus que probable qu'elles ne sont qu'imparfaites et insolites? J'avoue que je ne puis imaginer qu'il en soit autrement, puisque d'une part le sommeil du sens ou des sens mis en jeu n'est point entièrement interrompu, mais seulement troublé, et que de l'autre les impressions que ces derniers reçoivent ne peuvent être qu'irrégulièrement senties, sans même parler de ce que leur nature peut avoir de désordonné. D'après ce raisonnement qui me semble aussi juste que bien fondé, on peut prévoir ce que doit être

le rappel des idées; mais entrons dans quelques détails sur les songes.

Comme l'étude des altérations de la santé qui souvent occasionent le développement de ces phénomènes est essentiellement du ressort de l'art médical, il est inutile que je donne plus d'extension à l'indication générale que j'en ai déja fournie. Ce qui est important pour mon système, c'est de chercher à bien saisir les rapports qui existent, pendant les songes, entre l'état particulier du cerveau et les actes intellectuels.

Pour y arriver, je pose en fait 1° que pendant le sommeil naturel et complet il y a suspension de l'attention, la comparaison, le raisonnement, la mémoire et la volonté, parce qu'alors, d'après les lois de la vie animale, la manière d'être du cerveau le met hors d'état de répondre en tous points à l'activité de l'ame.

2° Je divise les songes en morbides lorsqu'ils naissent sous l'influence d'une irritation cérébrale, causée par le trouble d'une des fonctions internes, ou par l'effet d'une altération organique, ou d'une maladie gé-

nérale; et en non morbides, lorsqu'ils dépendent de la durée de l'excitation que le cerveau a reçue d'une forte préoccupation mentale.

3°. Enfin, je regarde comme certain que celles des opérations de l'esprit (par exemple, l'imagination ou la mémoire intellectuelle) qui ont lieu dans le premier cas doivent participer de toute la défectuosité, de toute la confusion des perceptions qui les ont provoquées; et cela en raison de la liaison des idées avec la nature des perceptions, soit qu'elles soient seulement reproduites, soit qu'elles soient nouvelles; puis je ne doute pas que dans le second cas le développement soutenu des forces vitales du cerveau doit, au contraire, permettre que la trame des songes se compose d'un enchaînement d'idées suivies, et que l'ame, à l'abri de toute distraction, peut les combiner, les associer d'une manière même nouvelle souvent avec plus de facilité que pendant la veille.

Ces bases arrêtées : qu'un homme harassé de fatigue s'endorme avec le malaise d'une digestion laborieuse, il est plus qu'ordinaire

que le trouble dans les fonctions de la vie animale sera cause de celui du sommeil. Comment ne trouverait-on pas tout naturel qu'il s'ensuive un désordre dans les fonctions du cerveau, et par conséquent dans ses perceptions soit renouvelées, soit exécutées actuellement? La chose me semble inévitable; et c'est, en effet, sous ces conditions qu'il éprouvera des songes pénibles pendant lesquels se montreront des images bizarres, des fantômes effrayans, et qu'il aura le rappel d'idées plus ou moins incohérentes. Dubosquet rapporte qu'un officier de marine ayant soupé à table d'hôte avec un voiturier qui, pourvu d'un appétit extrêmement vorace, mangeait tout ce qui restait sur les plats, crut en songe que ce dégoûtant polyphage lui était sauté sur la poitrine, et lui pressait l'estomac comme s'il voulait en arracher les alimens qu'il contenait : cet officier se réveilla en sursaut, et rejeta par le vomissement tout ce qu'il avait mangé la veille. Un homme dont parle Dugald Stewart s'étant fait appliquer un vésicatoire sur la tête, songea qu'il était entre les mains d'une

troupe de sauvages qui lui enlevaient la chevelure et la peau du crâne.

Il est bien reconnu que plusieurs maladies internes donnent au rappel des idées, pendant le sommeil, une tournure plus ou moins analogue à la nature des impressions qu'elles produisent. Il n'est donc pas étonnant que des femmes d'une constitution très sanguine et très nerveuses croient souvent en songe être témoins d'un incendie ou de toute autre scène tragique; que des individus atteints d'une affection organique du cœur se réveillent spontanément dans les angoisses d'une terreur mortelle; ou que le sommeil des hydropiques soit fréquemment agité par des apparitions horribles et la crainte d'être étouffés sans pouvoir résister aux efforts de l'assassin qu'ils cherchent à combattre.

Si, au contraire, l'homme bien portant qui s'endort n'a habituellement qu'un sommeil très léger, si son cerveau n'est pas morbidement excité par une souffrance inattendue, c'est alors qu'il s'établit pendant ses songes un enchaînement d'idées suivies, en

rapport avec la stimulation qu'a reçue cet organe. C'est ainsi que le son harmonieux d'un instrument fera renaître le tableau de toutes les circonstances d'une fête à laquelle on a assisté, et rappellera toutes les pensées qui ont le plus occupé; c'est ainsi qu'un ami de Stewart ayant mis à ses pieds une boule d'eau chaude, songea qu'il marchait sur les cendres brûlantes du mont Etna.

Il faut ici remarquer avec Moreau de la Sarthe qu'une impression pendant le sommeil ne fait pas naître une sensation directe, mais reproduit avec la plus grande facilité les sensations antérieures, les idées acquises, les habitudes de pensées ou de mouvemens contractées selon le genre de vie. « J'ai eu, dit-il, un songe qui avait pour cause efficiente le froid du matin qui m'avait subitement frappé sans me réveiller. Pendant toute sa durée, j'étais fortement convaincu qu'une croisée de ma chambre à coucher était restée ouverte pendant la nuit par la négligence de mon domestique, et je m'expliquai ainsi l'espèce de frisson que j'éprouvais dans mon lit, je fus même réveillé par cette sensation dé-

sagréable ; mais ma conviction était telle que je me levai aussitôt pour aller fermer ma croisée, et je fus tout surpris de voir qu'elle n'était pas ouverte. »

Suivant cet auteur, les impressions qui, sans être suivies de véritables sensations font naître différens songes, sont du reste beaucoup plus vives, beaucoup plus fortes que pendant la veille ; ce qu'il justifie en assurant, avec raison, qu'un bruit léger, un faible sentiment de chaleur ou de froid, une piqûre d'insecte, qui seraient à peine sentis lorsqu'on n'est pas endormi, causent pendant le sommeil des irritations assez intenses pour l'interrompre et le rendre moins profond. Puis il ajoute que cette énergie des impressions rend en partie illusoires et fausses les perceptions qu'elles excitent, et les idées qu'elles rappellent. Il rapporte en preuve qu'une jeune dame à laquelle il donnait des soins pour une indisposition, et qu'il trouva tout émue au moment de sa visite, lui raconta pour expliquer ce trouble qu'ayant eu l'idée qu'un homme s'étant introduit dans son appartement, elle s'était réveillée en

sursaut et s'était précipitée hors de son lit en criant au voleur; que voulant alors découvrir la cause du développement de ce songe, il reconnut qu'il avait eu pour origine l'application que cette dame avait faite elle-même contre son sein de son bras froid et engourdi, ce qu'elle avait pris pour un contact hostile et étranger. Il cite encore une autre personne dont il dirige la santé, et qui songe constamment qu'on lui fait des ligatures douloureuses aux jambes lorsqu'elle se couche après avoir été très fatiguée.

J'ai avancé et l'expérience prouve que l'excitation que le cerveau a reçue pendant la veille d'une attention soutenue, d'une forte contention d'esprit ne permet souvent qu'un sommeil imparfait, et qu'en se prolongeant, elle maintient l'encéphale dans une disposition vitale favorable aux opérations de l'ame. Ce n'est, en effet, que dans cette supposition que nous pouvons concevoir comment, pendant certains songes, l'intelligence conserve en quelque sorte toute son activité. C'est donc ainsi que j'explique ces accidens du sommeil pendant lesquels il se développe une suite

d'idées régulières liées par voie d'association, dont la succession rapide s'exécute sans effort comme sans fatigue, et semble tenir de toute l'exaltation du génie; l'histoire de beaucoup d'hommes studieux, littérateurs ou savans en présente plusieurs exemples. L'un croit visiter et admirer les édifices d'une capitale dont il ne connaît que la description; l'autre s'agite, parle et semble soutenir une discussion qui pendant la veille l'a vivement intéressé; un troisième songe avoir trouvé la solution d'un problême qu'il a long-temps médité; un quatrième fait un discours et s'étonne de la fécondité de son imagination. Condillac a raconté à Cabanis que pendant qu'il composait son Cours d'étude, il avait souvent été forcé de quitter, pour dormir, un travail déja tout préparé, mais incomplet, et qu'à son réveil il l'avait trouvé plus d'une fois terminé dans sa tête. « Enfin, dans un de mes songes, dit Voltaire, j'ai récité le premier chant de la Henriade tout autrement qu'il n'est; et dans un autre je croyais souper chez Touron qui faisait les paroles et la musique des vers qu'il nous chantait.

De même que certain genre d'occupations, certaines habitudes de caractères ou des opérations de l'esprit forment le plus souvent le fond des songes, de même on reconnaît leur analogie avec certains accidens de la vie. Ceci est surtout applicable aux personnes âgées chez lesquelles nous avons vu que le souvenir des choses passées est aussi durable que celui des circonstances présentes est fugitif : il est vrai qu'il est assez rare que leur sommeil soit interrompu par des songes ; mais lorsqu'elles en éprouvent, on apprend presque toujours que quelque événement de leur jeunesse en est le sujet. J'ai connu un homme de soixante-cinq ans, d'un naturel doux, poli et peu ambitieux, qui cependant n'avait pu oublier une friponnerie dont il avait été victime dans un premier règlement de ses intérêts, quoiqu'il eût eu grand soin de n'en jamais parler. Il me raconta un matin qu'il s'était réveillé excessivement fatigué de ce qu'en songe il avait assisté à une séance de cour d'assises, et qu'il avait entendu prononcer la peine de mort contre l'individu dont il avait tant à se plaindre, et qui d'ail-

leurs était enterré depuis plusieurs années.

Toutefois, comme chaque personne doit à son âge sa constitution, son genre de vie, et beaucoup d'autres circonstances une modification particulière dans l'harmonie de toutes les parties qui la composent; comme des causes accidentelles, même légères peuvent à chaque instant influer sur l'intégrité des forces vitales, et conséquemment sur l'exécution régulière des fonctions organiques. On remarque que, pendant les songes, il y a le plus ordinairement confusion dans l'association des idées, rupture de leur liaison par d'autres idées incidentes, et cela doit être ainsi, puisqu'il n'appartient pas à l'ame de changer l'état actuel du sommeil, et encore moins la nature de l'excitation que reçoit le cerveau et des perceptions qu'alors il exécute.

En assurant avec conviction que les songes doivent leur naissance au réveil de certaines perceptions anciennes, comme à celles qui ont lieu dans le moment même et qui déterminent le rappel de différentes associations d'idées qui composent ces accidens du som-

meil, j'ajoute qu'il ne faut pas perdre de vue que le plus ordinairement, pendant leur durée, plusieurs sens restent profondément endormis, plusieurs fonctions cérébrales partielles sont entièrement suspendues. Or, de cet état du cerveau il résulte que l'ame manquant alors du plus grand nombre des moyens qui sont soumis et nécessaires à son activité pendant la veille, sa volonté doit cesser temporairement d'avoir sur eux de l'influence; qu'elle est dans l'impossibilité de réveiller d'autres perceptions dans lesquelles elle a puisé les matériaux de beaucoup d'autres idées antérieures; et qu'il est donc conséquent d'établir qu'elle ne peut, pendant les songes, comparer, raisonner, préciser le temps et les lieux. C'est une vérité qu'a reconnue le docteur Moreau qui pense que les songes pourraient être assimilés à un drame défectueux, rempli d'anachronismes et de disparates de toute espèce, et qu'a fort bien exprimée Buffon qui a dit : « On se représente bien les personnes que l'on n'a pas vues et même celles qui sont mortes depuis plusieurs années; on les voit vivantes et telles

qu'elles étaient; mais on les joint aux choses actuelles et aux personnes présentes, ou à des choses ou des personnes d'un autre temps. Il en est de même de l'idée du lieu; on ne voit pas les choses où elles étaient, et on les voit ailleurs où elles ne pouvaient être. »

Si je suspends ici mes considérations sur les songes, je n'ai pas l'intention de faire entendre que cette question épineuse n'exige pas de plus grands développemens; mais si le mode d'explication que je viens d'indiquer s'accommode aux faits avec exactitude, il sera, ce me semble, facile avec de la réflexion d'en faire l'application à beaucoup d'autres cas particuliers. Voyons toutefois s'il peut servir à rendre compte du somnambulisme.

Parmi les causes accidentelles qui prédisposent aux songes, on trouve celles qui favorisent les accès du somnambulisme, qu'on désigne encore avec plus d'exactitude sous le nom de somno-vigil. Ce phénomène extraordinaire présente, par rapport aux premiers, des différences qui sont notables et qui con-

séquemment méritent de fixer un instant l'attention.

S'il est vrai que chez un individu d'une constitution éminemment nerveuse, d'un tempérament sanguin, bilieux, mélancolique, l'excitation des passions vives, des alimens stimulans pris, surtout le soir, en trop grande quantité peuvent provoquer le somnambulisme, il ne l'est pas moins que la condition essentielle de son existence est une modification morbide du cerveau, ou, comme on l'a dit, une exaltation passagère, mais plus ou moins prononcée de l'activité intérieure de cet organe. Cette névrose, nom que les médecins ont adopté, doit parfois son origine à une disposition organique héréditaire, ainsi que plusieurs d'entr'eux l'ont constaté; mais dans tous les cas il appartient à la jeunesse d'en fournir des exemples plus fréquens qu'aux autres époques de la vie; et l'affaiblissement du système nerveux chez les vieillards, une plus grande consistance de leur cerveau les mettent en quelque sorte tous à l'abri de ces accidens du sommeil. Qu'on ne croie pas que cette dernière expli-

cation est fausse, parce qu'on peut y opposer l'exemple de la première enfance chez laquelle on n'a pas encore remarqué les effets de cet état simultané et bizarre de sommeil et de veille. Il est certes bien reconnu que pendant les premières années de la vie le système nerveux est prépondérant sur tous les autres; que les enfans dont la fibre est excessivement irritable, dont la sensibilité est extrême, la mobilité continuelle, sont passibles des impressions les plus vives; mais il ne faut pas perdre de vue que chez eux l'appareil nerveux de la vie de nutrition est celui qui jouit de la plus grande énergie; leur cerveau beaucoup trop fluide n'est encore capable que de perceptions imparfaites, fugitives; toutes leurs forces vitales sont employées au développement de chacun de leurs organes, à les perfectionner, les rendre propres à l'exercice de la vie de relation. Il est dès-lors évident que leur cerveau ne réunit pas encore les conditions physiques nécessaires au développement du somnambulisme. On sait que les songes ont plus particulièrement lieu aux approches du réveil, et

le somno-vigil se développe, au contraire, peu de temps après que l'individu est endormi. Les premiers sont favorisés par un sommeil devenu plus léger, tandis que le somnambule dort si profondément qu'il est souvent impossible de le réveiller en lui faisant même éprouver des stimulations assez fortes. Loin de se montrer momentanément sous l'influence de quelques causes qui ont sur-excité l'appareil nerveux, le somno-vigil revient par accès qui n'ont cependant pas une marche régulière. Tantôt c'est une scène de toutes les nuits; tantôt elle n'a lieu qu'après un intervalle de deux ou trois jours. Le temps de la durée de cette névrose n'a rien de déterminé, mais le plus ordinairement chaque accès ne dépasse pas quatre à cinq heures. Enfin certaines personnes se rappellent confusément ce qu'elles ont éprouvé, toutefois le plus grand nombre n'en conserve pas le plus léger souvenir.

De toutes ces considérations qui tracent une ligne de démarcation entre les songes et le somno-vigil, la plus essentielle sans doute à la solution de notre question est que l'état

physiologique du cerveau peut éprouver une modification morbifique héréditaire ou accidentelle qui interrompt l'ordre de ses fonctions naturelles et fait qu'en même temps qu'une partie de ce centre commun des sens est dans le repos le plus profond, une autre partie revêt bientôt l'état de veille et devient propre à l'exercice de quelques actes de l'intelligence comme à celle de la volonté sur les mouvemens des membres. Disons donc d'une autre manière que le somnambulisme se constitue du réveil spontané ou quelquefois successif, mais plus ou moins parfait, de certaines perceptions cérébrales, et que ce réveil est accompagné de la part de l'intelligence du rappel d'une suite d'idées dont l'association est d'autant plus régulière que le réveil des perceptions est plus complet, que l'individu obéit à des habitudes plus anciennes, ou qu'il a donné pendant la veille une attention plus forte, plus soutenue à l'objet dont il s'est occupé. Il est ainsi tout naturel que les actes intellectuels ou physiques auxquels il se livre soient alors pour la plupart conformes à ceux qu'il exécutait

pendant la veille. Pour juger de cette doctrine, citons quelques exemples.

Un médecin très instruit m'a raconté qu'on lui avait fait connaître un cocher qui chaque nuit se levait pendant son premier sommeil, étrillait ses chevaux avec soin, les conduisait à la rivière, les ramenait à l'écurie, les rattachait le plus souvent à la mangeoire, et se remettait dans son lit. Ce malheureux qui était fort tourmenté de ce que, disait-il, le diable faisait son ouvrage, fut victime d'un de ses accès. Ignorant que la rivière s'était subitement élevée à une grande hauteur, il s'y rendit une nuit avec ses chevaux et les fit avancer, comme de coutume, jusqu'à une certaine distance; mais ces animaux furent bientôt forcés de nager, et le cocher périt avec l'un d'eux que le courant entraîna, tandis que l'autre parvint à regagner le bord et revint à l'écurie.

Je reconnais facilement dans cette observation le phénomène du réveil spontané, complet et régulier de toutes les perceptions cérébrales résultantes des occupations journalières de l'individu, et celui du rappel de

l'association des idées qui y correspondent. Je suis même convaincu que si ce malheureux eût acquis pendant la veille une première connaissance du changement d'état de la rivière, cette idée aurait probablement fait partie de l'association de celles qui ont été rappelées, et qu'il aurait évité l'abîme dans lequel il a été englouti.

Je me rends compte de la même manière du somnambulisme de ce jeune homme de treize ans, d'une forte constitution, d'une grande susceptibilité nerveuse, qui chaque jour occupé à sonner les cloches d'une église et nourri de contes de revenans, avait souvent des accès de somno-vigil qui duraient trois à quatre heures, et roulaient sur ces historiettes et ses exercices journaliers. Une nuit, se croyant au milieu de ses camarades, il leur proposa de monter au clocher, sortit de sa chambre, puis y rentra et imita les mouvemens d'un sonneur de cloches.

Ce n'est pas que l'ordre du réveil des perceptions cérébrales ne soit pas souvent troublé lorsqu'avant de s'endormir le somnambule a éprouvé une émotion profonde ac-

compagnée de tristesse ou d'effroi. Dans ce cas, l'association de ses idées est inévitablement rompue, et chacune de ses actions participe de l'agitation générale comme du malaise qu'il a ressenti.

Un jeune homme de vingt-quatre ans, d'une constitution très irritable, d'un caractère sérieux, avait eu, suivant le rapport d'un domestique, quelques accès irréguliers de somnambulisme : s'étant un jour longuement entretenu avec ses parens de toutes les persécutions qu'ils avaient essuyées de la part des fauteurs de l'anarchie révolutionnaire, il ne put se défendre d'un sentiment d'indignation mêlé d'une sorte de terreur. Peu après qu'il fut endormi, on l'entendit parler avec véhémence, pousser des cris d'épouvante, se lever et chercher à fuir. Aussitôt, se heurtant contre tout ce qui était sur son passage, et sourd à la voix d'une personne qui allait à son secours, il renversa sa table de nuit, brisa un carreau de sa fenêtre, et, passant à travers, il se précipita dans une cour : heureusement cette chute qui donna lieu aux accidens les plus graves n'a eu d'autre

résultat qu'une guérison prompte et parfaite.

Un ouvrier ébéniste, âgé de dix-neuf ans, irrité des violences de son maître, devint somnambule. Dans ses accès, il était furieux et il fallait quatre personnes vigoureuses pour le tenir. Ses paupières baissées laissaient voir l'œil agité de mouvemens convulsifs d'un angle à l'autre, et le plus souvent il se croyait aux prises avec son maître; mais d'autres fois plus calme, il chantait ou s'occupait d'affaires de commerce avec toute la sagacité d'un homme éveillé. Aucun bruit, pas même celui du tambour, ne paraissait l'affecter, et il ne se rappelait nullement ses accès.

Ce dernier fait me représente assez clairement le réveil alternatif de deux ordres de perceptions cérébrales distinctes comme le rappel des idées qui s'y rattachent; et je conçois sans peine qu'il en devait être ainsi suivant que ce jeune homme avait été gourmandé pendant le jour, ou qu'au contraire il avait pu se livrer librement à la gaîté de son âge comme à ses pensées habituelles

J'espère qu'on ne me supposera pas la pré-

tention d'expliquer jusqu'aux moindres détails des phénomènes les plus compliqués du somnambulisme, tels que ceux observés par M. l'archevêque de Bordeaux chez un séminariste dont l'histoire est consignée dans l'Encyclopédie méthodique. Le système que je me suis créé se prête si naturellement à l'analyse des faits dont j'ai déja parlé et de ceux dont je dois encore entretenir mes lecteurs, qu'il me paraîtrait injuste de le rejeter, comme je ne pourrais me décider à l'abandonner, par la seule raison qu'il ne donnerait pas la solution de toutes les questions auxquelles il semble applicable. Je dirai même que s'il ouvre seulement la voie qui peut y conduire, ce sera déja en obtenir un résultat de haute importance. Trouve-t-on d'ailleurs dans les doctrines philosophiques professées jusqu'à ce jour des théories pleinement satisfaisantes sur les diverses questions dont je me suis occupé, et les a-t-on proscrites parce que souvent elles n'aboutissent à d'autre conséquence qu'à la nécessité de dire : cela est, parce que cela est? On a depuis long-temps reconnu qu'il n'est pas de

principe scientifique si vrai en général qui ne soit sujet à exception dans certains cas particuliers. Puis M. l'archevêque de Bordeaux était-il bien en garde contre les préventions qui dérivent de ce prestige du merveilleux dont on décore les accidens extraordinaires? et n'a-t-il réellement vu que ce qu'il y avait à voir? Il serait possible qu'il en fût autrement; cependant je vais reproduire tout ce qu'on a rapporté d'essentiel sur son observation; ne voulant rien altérer de ce qui est donné comme vrai.

« J'ai vu, a-t-il raconté à l'auteur de l'article, un jeune ecclésiastique se lever dès qu'il était endormi, prendre du papier, composer et écrire des sermons. Lorsqu'il avait fini une page, il la relisait tout haut d'un bout à l'autre, comme s'il voyait; et si quelque chose alors lui déplaisait, il le retranchait, écrivait par-dessus ses corrections avec beaucoup de justesse; et l'une d'elle surtout était surprenante : ayant mis dans un endroit *ce divin enfant*, il crut en lisant devoir substituer le mot *adorable* à *divin*; il effaça ce dernier mot et plaça le premier

exactement par-dessus. Après cela s'apercevant que le *ce* placé devant *divin* ne pouvait aller avec *adorable*, il ajouta fort adroitement un *t* après *ce*, de façon qu'on lisait *cet adorable enfant*. La personne témoin de ces faits, voulant s'assurer si ce somnambule faisait usage de ses yeux, lui déroba la vue du papier qui était sur la table en plaçant un carton sous son menton, mais il continua à écrire sans s'en apercevoir. Voulant ensuite connaître à quoi il jugeait de la présence des objets, elle lui ôta le papier sur lequel il écrivait, en substitua plusieurs autres à différentes reprises; mais il s'en aperçut toujours, parce qu'ils étaient d'une inégale grandeur, car lorsqu'on lui fournissait un papier parfaitement semblable, il le prenait pour le sien et écrivait les corrections aux endroits correspondans à celui qu'on lui avait ôté. C'est par ce stratagême qu'on s'est procuré quelques-uns de ses écrits nocturnes que M. l'archevêque a eu la bonté de me communiquer.

Ce qu'il m'a montré, dit encore le rédacteur, c'est de la musique faite assez exacte-

ment. Une canne servait de règle à notre séminariste. Il traçait avec elle, à distance égale, les cinq lignes nécessaires, mettait à leur place la clef, les bémols, les dièses, ensuite marquait les notes qu'il faisait d'abord toutes blanches, et quand il avait fini, il rendait noires celles qui devaient l'être. Les paroles étaient écrites au-dessous, mais les ayant une fois tracées en trop gros caractères, de façon qu'elles n'étaient plus placées sous leur note correspondante, il s'aperçut de son erreur, effaça ce qu'il venait de faire en passant la main par-dessus, et refit plus bas cette ligne de musique avec toute la précision possible.

Pendant une nuit d'hiver, il s'imagina se promener au bord d'une rivière, et y voir un enfant sur le point de se noyer. Aussitôt, voulant le secourir, il se jeta sur son lit, imita tous les mouvemens d'un homme qui nage, se fatigua quelque temps à cet exercice, puis trouvant au coin de son lit un paquet de la couverture, il s'en saisit d'une main comme si c'était l'enfant, et se servit de l'autre pour revenir en nageant déposer son

paquet sur le bord de la prétendue rivière. Alors frissonnant et claquant des dents comme s'il sortait réellement d'une eau glacée, il dit aux assistans que son sang était gelé et qu'il allait mourir de froid. Il demanda un verre d'eau-de-vie pour se réchauffer ; mais comme on ne lui présenta que de l'eau, il reconnut au goût la tromperie, et demanda avec plus de vivacité de l'eau-de-vie, exposant la grandeur du péril qu'il courait. C'est alors qu'on lui donna un verre de liqueur, il le prit avec plaisir et dit en ressentir beaucoup de soulagement; puis, sans s'éveiller, il se coucha et continua de dormir très tranquillement.

A ces détails singuliers, il faut ajouter une particularité qu'il est important de noter : lorsqu'on voulait lui faire changer de matière, lui faire quitter des sujets tristes, désagréables, on n'avait qu'à lui passer une plume sur les lèvres, et dans l'instant il tombait sur des questions tout-à-fait différentes.

Avant de rendre compte, s'il est possible, avec quelque précision, du mécanisme (qu'on me passe l'expression) d'une partie de ces accès de somnambulisme, je dirai qu'il ne

faut pas oublier les rapports qui unissent le rappel des idées au réveil des perceptions cérébrales, et la puissance que l'ame, en raison de l'état de veille d'une portion du cerveau, a de déterminer différens mouvemens volontaires, puis je ferai observer que plusieurs sens ne participent à cette névrose que d'une manière variée selon les individus. Ainsi il est très rare que le sens de la vue ne soit pas complètement endormi, quoique les yeux soient quelquefois ouverts; car s'il en était autrement, il est très probable que le somno-vigil n'aurait pas lieu. On remarque, le plus souvent, que l'organe de l'ouïe est inactif, et plus ordinairement encore que l'odorat est dans un repos parfait. Le goût se trouve presque toujours dans une entière inertie; cependant il est parfois aussi sûr que pendant la veille, et je crois en donner la raison en disant que c'est lorsque la détermination instinctive que provoque un besoin, la soif, par exemple, s'allie à la nature des perceptions cérébrales réveillées, et à l'association des idées rappelées, puisque, dans le cas contraire, l'observation justifie que la

gustation n'a pas lieu. Mais le toucher est celui des sens dont l'activité est la plus prononcée pendant les accès ; et l'on verra bientôt, dans l'exemple de cécité que je rapporterai qu'il peut avoir un mode de perfection tellement supérieure que les impressions qu'il transmet au cerveau donnent lieu à des perceptions de la plus grande analogie avec celles qui naissent ensuite de l'exercice de l'organe de la vue, et fait que l'aveuglement, survenu accidentellement dans la première enfance, n'empêche pas, plus tard, l'individu de croire dans ses songes qu'il voit les objets qu'il n'a jamais pu que toucher.

Ajoutons que personne n'ignore que les exercices souvent répétés assouplissent et fortifient les organes qui y sont employés ; que la fréquence des mêmes actes donne une si grande aptitude à les renouveler que la facilité, la rapidité, la précision qu'on y apporte semblent tenir du prodige. En effet, qu'on entre dans une imprimerie, on verra les compositeurs faire sans regarder, sans attention et sans se tromper, les mouvemens du bras droit les plus variés dans leur figure

comme dans leur étendue pour aller prendre dans chaque cassetin le caractère dont ils ont besoin ; et ce qui est plus extraordinaire, c'est que lorsqu'ils dégarnissent leurs feuilles et qu'ils veulent distribuer chaque caractère dans son cassetin, ces artistes prennent souvent plusieurs mots entre leurs doigts et font cette distribution avec tant d'aisance et de vitesse qu'ils semblent parsemer au hasard les caractères dans ce qu'ils appellent la casse.

La même chose se trouve chez le jeune homme qui reçoit les premières leçons de violon. D'abord la manière de tenir cet instrument, d'en passer l'archet sur les cordes, de faire mouvoir ses doigts, tout lui est étranger, tout lui est pénible; il est incertain, maladroit, et les plus grands efforts de son attention ne peuvent empêcher la gaucherie de son attitude et de ses mouvemens. Mais a-t-il franchi les difficultés des commencemens d'étude, chaque jour il acquiert par gradations insensibles plus d'aisance, plus de facilité; ses doigts devenus aussi forts que flexibles attaquent les cordes franchement, sûrement, comme au degré de rapidité et de

vigueur nécessaires, et quoique leur mouvement semble machinal, ils n'obéissent cependant qu'à l'impulsion d'une imagination plus ou moins exaltée.

J'ai dit que le toucher pouvait se perfectionner à tel point que les impressions qu'il fournit alors au cerveau ont tant de rapport avec celles qui lui arrivent de la vue qu'un être aveugle dès le bas âge peut se persuader qu'il voit en songe les objets qu'il n'a jamais fait que palper. En voici un exemple irrécusable :

Le nommé Baptiste Guenoud, natif du hameau de Quintaine près Mâcon, perdit la vue à l'âge d'environ cinq ans, par suite d'une blessure accidentelle de l'œil gauche. Son père qui était charpentier lui portait une tendre affection et se plaisait à favoriser le goût particulier de son fils pour sa profession, quoiqu'il lui semblât que son exercice était impossible à un aveugle.

Cependant notre élève acquit peu à peu un tact général si parfait, un toucher si délicat, si sûr, une si grande d'extérité qu'il démontait les assemblages faits par son père,

les formait de nouveau lui-même, les imitait parfaitement, et travailla ainsi très utilement avec l'auteur de ses jours jusqu'à l'âge de vingt-six ans. Alors il prenait part à la combinaison des charpentes, en confectionnait lui-même plusieurs pièces, montait sur les bâtimens, et contribuait à la pose de tous les bois qui font partie de cette branche intéressante de l'art de construire. Il avait même conçu et exécuté le plan d'un genre de moulin auquel il devait appliquer un moteur de son invention; mais ce travail fut abandonné, parce qu'il vint résider à l'hospice de charité de la ville de Mâcon. Depuis cette époque, c'est lui qui, dans cette maison, remplit très souvent les fonctions de menuisier, c'est-à-dire sépare toutes les pièces d'un meuble placé sur un point, et le reconstruit dans le lieu qui lui est indiqué. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'attaché à la filature de coton établie dans cet édifice, c'est toujours lui qui démonte en entier les mécaniques, les nettoie et les remonte avec une facilité et une précision étonnantes. On sait que ce genre de métier contient une foule de vis,

d'écrous de différentes grandeurs; que les pièces en sont aussi variées que nombreuses; les cordages très multipliés : eh bien ! il ne se trompe presque jamais s'il prend lui-même l'objet qu'il doit replacer; et s'il lui est offert par un aide qui fait erreur ou cherche à le mettre en défaut, il s'en aperçoit de suite.

Curieux de connaître toute sa pensée sur son adresse, je lui en ai témoigné à plusieurs reprises mon étonnement; sa réponse a toujours été qu'il n'y avait rien là de singulier; qu'il voyait aussi bien que moi sa mécanique, et que lorsqu'il la démontait, il conservait le souvenir exact du lieu où il avait déposé chaque objet de détail. Croyant qu'il se servait du mot *voir* comme d'une expression plus propre à généraliser sa réponse, je l'ai interrogé sur son sommeil, je lui ai demandé s'il ne lui arrivait pas de s'occuper quelquefois en songe de ses mécaniques; et sur l'affirmative, je me suis efforcé de lui faire reconnaître qu'il pouvait bien songer qu'il les touchait, mais non qu'il les voyait, puisque en effet il n'en avait jamais vu d'aucune espèce. Vous vous trompez, m'a-t-il dit, je rève

que je les vois et non que je les touche; et cela est si vrai, que si je savais écrire, j'en donnerais, abstraction faite de leur couleur, la description la plus complète.

Je n'entrevois pas la possibilité d'une explication intelligible de ce fait positif si la perception est, comme on l'enseigne, une faculté de l'ame; mais si l'on admet que c'est une fonction du cerveau, je conçois que les perceptions réveillées qui étaient l'occasion des songes de notre aveugle, étant aussi complètes que régulières, il en résultait pour son intelligence une sorte de tableau dont les parties étaient distinctes pour elle, de l'ensemble duquel elle prenait de nouveau connaissance et qu'ainsi Guenoud en me disant je vois, exprimait avec justesse ce qui avait réellement lieu.

De même que d'après l'authenticité des faits on se refuserait à la vérité, si l'on niait que nos organes se fortifient par un exercice journalier qui toutefois ne dépasse pas les limites de leurs forces vitales; qu'à cette condition ils deviennent plus propres à remplir les fonctions que l'auteur de la nature leur a

départies; de même il serait d'un jugement faux de contester que les travaux de l'intelligence accroissent l'énergie des forces cérébrales. Il ne faut qu'avoir un peu médité pour être certain que l'activité de l'ame en provoquant fréquemment la répétition des perceptions du cerveau leur imprime plus de régularité, plus de perfection, rend leur retour comme leur réveil plus faciles, plus prompts, et qu'elle peut même les disposer dans un ordre spécial, et les y entretenir. C'est ce qu'exprimait le célébre Newton, lorsque interrogé sur le *comment* il avait pu parvenir à d'aussi savantes découvertes, il répondit : « J'y pensais toujours. » Sans donc asseoir cette dernière assertion sur un plus grand nombre de preuves, je vais faire l'application de tout ce que j'ai dit, à ce qui se passait chez notre jeune séminariste.

Il se levait, a-t-on assuré, prenait du papier, composait, écrivait un sermon qu'il relisait tout haut, et corrigeait parfois avec beaucoup de justesse. Il faut d'abord remarquer que pendant les accès de cet ecclésiastique, les sens de la vue et de l'odorat étaient

les seuls complètement endormis : dès lors il est évident que la plus grande partie de son cerveau était dans l'état de veille. Puis il serait ridicule de supposer qu'il attendait l'époque de son sommeil pour s'occuper de ses discours, tandis qu'on doit croire que ce travail était à coup sûr l'objet de ses méditations du jour. Il ne peut donc paraître étonnant que ses accès de somnambulisme se constituassent du prompt réveil des différentes perceptions cérébrales qui avaient été nombre de fois renouvelées pendant la veille, comme du rappel des idées dont elles avaient fourni les matériaux. Je viens de dire que son cerveau était dans une activité favorable aux opérations de l'ame; ainsi rien ne s'opposait à ce qu'exempte de toute distraction elle co-ordonnât une longue série de pensées, s'enchaînant régulièrement les unes aux autres, et formant un sermon. Je ne vois de différence entre ce phénomène et celui que Condillac a déclaré lui être personnel, que l'absence chez ce dernier des mouvemens volontaires exécutés par notre séminariste. Sur ce point, si on reconnaît que par som-

nambulisme on a voulu désigner cette disposition physiologique du cerveau qui laisse pendant le sommeil la possibilité de ces mouvemens, on doit trouver tout naturel que ceux que M. l'abbé exécutait fussent conformes au caractère de ses pensées, lorsque d'ailleurs ils étaient ceux de ses habitudes journalières. Je crois donc que notre somnambule se levant, prenant du papier et écrivant, faisait des actes à la fois habituels et volontaires, comme le sonneur de cloche imitant les mouvemens de ses fonctions de tous les jours : et je dis, ainsi que Charles Bonnet, que semblable au pilote qui gouverne son vaisseau sur l'inspection d'une carte, l'ame dirigeait les mouvemens du corps d'après l'ordre de ses conceptions, et cela dans les mêmes rapports aux objets extérieurs, dans les mêmes fins, avec la même justesse que lorsque notre ecclésiastique était éveillé. Je ne reconnais encore de sa part dans l'action de relire et corriger son ouvrage, que l'habitude d'un exercice de mémoire comme d'une diction pure. Changeant donc un mot contre un autre dont l'orthographe était dif-

férente, l'empire d'un long usage le déterminait naturellement à changer le pronom démonstratif qui précédait et à opérer ce changement dans le seul lieu où il devait être fait, et cela est si vrai, que lorsqu'on parvenait à substituer un papier blanc à celui sur lequel il écrivait, il plaçait sa correction précisément à l'endroit correspondant à celui qu'on lui avait ôté. La grande finesse du toucher dans le somno-vigil explique facilement pourquoi il rejetait tout papier qu'on mettait sous sa main, mais dont la dimension était autre que celle dont il se servait. Il ne jugeait certainement pas, comme on l'a laissé entrevoir, du tour de supercherie qu'on lui jouait, mais il éprouvait, seulement de l'inégalité du papier, une impression étrangère, désagréable pour lui, et ce n'est qu'instinctivement qu'il repoussait l'objet qui l'avait fait naître.

Une dernière réflexion que je ne dois pas oublier vient à l'appui de mes opinions. Lorsqu'on voulait faire changer de matière à notre somnambule, lui faire quitter des sujets tristes et désagréables, il suffisait de lui pas-

ser une plume sur les lèvres, et aussitôt il tombait sur des questions différentes. Or, je ne connais point de raisons valables à donner de la singularité de cette observation, si ce n'est de dire que le chatouillement des lèvres réveillant des perceptions cérébrales nouvelles, il s'ensuivait nécessairement le rappel d'un ordre d'idées différentes.

Si j'avoue franchement que ce qu'on a rapporté de ses compositions musicales présente des particularités dont je ne puis saisir la trame, puisque je ne connais de la science des accords que leur influence générale sur notre organisme, que je n'ai jamais été dans la position d'observer les hommes qui s'occupent de cette branche des connaissances humaines, et qu'ainsi je ne me permettrai aucune réflexion sur ce point du récit; je déclare sans plus de restriction que la seule crainte d'une prolixité ennuyeuse me fait passer sous silence l'analyse explicative de l'accès pendant lequel notre séminariste semblait s'efforcer de secourir un enfant en danger de se noyer, puis demanda avec instance de l'eau-de-vie, en témoignant la crainte de

mourir du froid intense dont il était saisi. Supposant volontiers que tous les traits de cette histoire sont exacts, j'inviterai seulement, si l'on veut s'en rendre compte, à se remémorer que les impressions pendant le sommeil reproduisent avec facilité le rappel des idées acquises, des pensées habituelles, comme la répétition des mouvemens contractés ; et que les besoins qui se font alors sentir réveillent les déterminations instinctives qui entraînent à les satisfaire; à cette condition, et faisant l'application du système que j'ai adopté, je suis convaincu qu'on peut aborder, sans difficulté, l'explication des détails de ce dernier phénomène.

Parmi les sujets de métaphysique qui fixent l'attention des philosophes, la folie n'est pas celui qui se prête le moins facilement aux controverses entre les spiritualistes qui ne voient dans le cerveau qu'un instrument dont l'ame se sert, et les matérialistes qui le regardent comme l'organe pensant, et prétendent que le moral de l'homme n'est que l'action de son physique considéré sous un

point de vue particulier. Les premiers posent en principe que la folie est due à une altération de l'ame qui se communique aux organes du corps, ou quelquefois à un dérangement de ces derniers qui influe sur les opérations de l'ame. Les seconds soutiennent, au contraire, que cette maladie n'est que le désordre des fonctions spéciales du cerveau, desquelles résultent les phénomènes intellectuels et moraux, et dont la régularité constitue la raison. Le monde savant discute encore en faveur de l'une et l'autre de ces doctrines qui ont été diversement nuancées à l'aide des ressources du langage de l'observation soutenue de toutes les finesses de la dialectique. Combien n'est-il donc pas désirable que, dans une exposition impartiale comme exacte des faits distincts, mais non séparés, on puisse saisir le point de rapport qui les lie et trouver ainsi un moyen de conciliation indispensable à cètte communauté qui doit régner entre toutes les sciences, à cette unité entr'elles qui en est en quelque sorte la vie, et peut seule en favoriser les développemens? C'est dans cet esprit et vers ce

but que toutes mes pensées ont été dirigées, et l'on a déja pu juger si je m'en suis approché.

Avant d'exprimer comment on doit concevoir la simultanéité qui est évidente entre le désordre des actes de l'intelligence et le trouble partiel ou général des fonctions du cerveau, je crois indispensable de jeter un coup-d'œil rapide sur l'histoire de la folie, et, pour m'en acquitter avec plus de précision et de vérité, je la puiserai dans les ouvrages des médecins célèbres qui se sont particulièrement livrés à l'étude de cette effroyable maladie.

« On ne pouvait plus se permettre, dit le professeur Pinel, de donner à l'aliénation mentale le nom général de folie qui peut avoir une latitude indéterminée et s'étendre sur toutes les erreurs et les travers dont l'espèce humaine est susceptible, ce qui, grace à la faiblesse de l'homme et à sa dépravation, n'aurait plus de limites. On serait en effet forcé de comprendre, dans cette dénomination, toutes les idées fausses et inexactes qu'on se forme des objets, et toutes les erreurs sail-

lantes de l'imagination et du jugement; ce serait alors s'ériger en censeur suprême de la vie privée et publique des hommes, et embrasser dans ses vues l'histoire, la morale, la politique, et même les sciences physiques dont le domaine a été si souvent infecté par des subtilités brillantes et des rêveries. Il a donc fallu établir une division solide de l'aliénation en ses diverses espèces par le rapprochement de toutes les histoires particulières, et en les distribuant en collections séparées suivant l'ordre de leurs affinités. C'est ainsi qu'on a désigné sous le nom de manie périodique ou continue un délire général plus ou moins marqué sur presque tous les objets s'alliant à un état d'agitation, d'irascibilité, ou de penchant à la fureur. Si le délire est exclusivement dirigé sur une série particulière d'objets, s'il y a abattement, morosité, plus ou moins de propension au désespoir, si surtout il est porté au point de devenir incompatible avec les devoirs de la société, on le nomme délire mélancolique, monomanie. La démence est cette débilité particulière des opérations de l'intelligence,

et des actes de la volonté qui prend tous les caractères d'une rêvasserie sénile; enfin, on qualifie d'idiotisme cette oblitération de la raison, cette nullité de caractère, qui cependant n'est pas exempte de mouvemens rapides et automatiques d'emportement. »

L'origine de l'aliénation appartient quelquefois à une disposition héréditaire, ou à des lésions organiques, mais le plus souvent à des affections morales très vives et fortement contrariées. Si parmi ces causes générales les unes sont fréquentes, ce n'est que rarement qu'on reconnaît l'influence des autres. Toutefois l'énergie d'une impression physique ou d'une affection morale tient autant à l'intensité de la cause déterminante qu'à la sensibilité individuelle, qui d'ailleurs admet de grandes variétés suivant la disposition originaire, l'âge, le sexe, les climats, la manière de vivre, ou les maladies antérieures. C'est, en effet, à cette sensibilité qui est extrême à certaines époques de la vie des femmes, telles que la puberté, la grossesse, les couches, qu'est due la facilité avec laquelle les moindres émotions leur causent un trou-

ble profond, et déterminent souvent la perte de la raison.

« Presque tous les aliénés confiés à mes soins, dit le docteur Esquirol, avaient offert quelques irrégularités dans leurs fonctions, dans leurs facultés intellectuelles, dans leurs affections avant d'être malades, et souvent dès la première enfance. Les uns avaient été d'un orgueil excessif; les autres très colères; ceux-ci souvent tristes; ceux-là d'une gaîté ridicule; quelques-uns s'étaient montrés d'une instabilité désolante pour leur instruction; quelques autres d'une application opiniâtre à ce qu'ils entreprenaient, mais sans aucune fixité; on reprochait à plusieurs un caractère vétilleux, timide, craintif, irrésolu; presque tous avaient eu une grande activité des facultés intellectuelles et morales qui avaient redoublé d'énergie quelque temps avant l'accès. La plupart s'étaient plaints de maux de nerfs; les femmes avaient éprouvé des convulsions ou des spasmes hystériques; les hommes avaient été sujets à des crampes, des palpitations, des paralysies. Avec ces dispositions primitives ou acquises, on doit peu

s'étonner qu'une affection morale un peu vive puisse suffire pour déterminer l'accablement de la mélancolie, ou l'explosion de la fureur. »

Il serait facile de faire une longue énumération de toutes les causes propres à déterminer l'aliénation mentale en recherchant quelle part peuvent avoir à la subversion de la raison une constitution mélancolique, une éducation mal conçue et mal dirigée, une habitude de tous les genres d'intempérance, ou l'intensité des passions, soit qu'elles déploient l'énergie vitale, soit qu'au contraire elles l'enchaînent. Ce triste tableau pourrait encore s'agrandir de toutes les observations particulières qui prouvent que les climats, les saisons, les âges, les professions, la manière de vivre, ont aussi une grande influence sur le développement de cette maladie; mais ce travail fait essentiellement partie de la science médicale, et serait ici superflu. Ce que je ne puis me dispenser de faire remarquer, c'est que les causes d'aliénation n'ont pas toujours leur action directe sur le cerveau, mais l'exercent le plus sou-

vent sur des organes qui en sont plus ou moins éloignés. Cette vérité est encore regardée par les spiritualistes comme une proposition scandaleuse; cependant il est constant, et on ne peut nier que dans beaucoup de cas le mal avait déja envahi les foyers de sensibilités placés dans les diverses régions de notre organisation intérieure, ou agi sur les extrémités du système nerveux, avant que l'irritation morbide en fût arrivée au cerveau, en ait troublé les fonctions; et il est de même assez commun de voir le trait qui doit jeter le désordre dans les actes de l'intelligence partir d'une affection maladive du foie et de ses dépendances, ou d'une inflammation de l'appareil digestif, ou de l'orgasme du système générateur.

Quoi qu'il en soit, les aliénations mentales ne conservent pas toujours leur caractère distinctif, mais suivent une marche irrégulière, et se montrent sous des formes nouvelles, en se succédant mutuellement. Ainsi, un individu en proie à une manie furieuse peut tomber dans la démence, comme le délire partiel devient quelquefois général, et

arrive au plus haut degré du délire avec fureur. On a de même acquis la certitude que la mélancolie se complique fréquemment avec la manie; la démence avec la mélancolie et la manie; et qu'enfin plusieurs autres maladies peuvent s'allier et marcher simultanément avec les différentes espèces d'aliénation.

Comme toutes les altérations profondes de la santé, l'aliénation s'annonce par des signes précurseurs qui lui sont particuliers. Tantôt elle se développe lentement et par degrés qu'il ne serait pas impossible de saisir en y portant une attention suffisante; tantôt, au contraire, son invasion est aussi brusque qu'inattendue : lorsque sa marche n'est point entravée par quelque accident nouveau, elle parcourt parfois assez régulièrement toutes ses périodes, arrive graduellement à sa terminaison, puis la convalescence lui succède; mais elle peut aussi se prolonger indéfiniment, prendre le caractère chronique, et constituer alors une maladie continue ou périodique. Il est rare, en effet, qu'on n'apprenne pas que long-temps avant qu'un indi-

vidu ait donné des preuves certaines de délire général, il s'était déja fait remarquer par des propos, des goûts, des actions, une manière d'être qui n'avaient jamais été dans ses habitudes; et l'on a fréquemment à regretter qu'une manie aiguë, qui offrait les chances les plus heureuses de guérison, soit devenue incurable par des circonstances qu'on avait voulu vainement prévenir, ou qu'on n'avait pas su prévoir. C'est ainsi qu'un jeune homme, fils d'un négociant, et que je connaissais pour être aussi modeste qu'économe, se montra inopinément d'une prodigalité excessive, et forma le projet de s'allier à une famille de la plus haute distinction. Voulant un jour offrir un déjeûner à quelques amis, il commanda chez plusieurs restaurateurs un repas splendide; et ce premier trait d'égarement fut quelque temps après suivi de plusieurs autres qui eurent pour fin une érotomanie furieuse. Le traitement qu'on lui fit subir promettait, quoique long, d'être couronné de succès; le rétablissement de la raison annonçait une guérison prochaine et parfaite, lorsque la visite préma-

turée d'une de ses parentes suffit pour tout détruire. Ce jeune homme fut à l'instant pris de nouvelles fureurs, et, malgré la prolongation des soins les plus assidus, il est resté incurable.

Plus heureuse, une jeune personne d'une constitution mélancolique, croyant reconnaître que sa sœur était l'unique objet des sentimens affectueux de sa famille, en conçut un chagrin profond qu'elle dissimula longtemps. Toujours sur ses gardes, elle sut maîtriser l'expression de sa jalousie qui, chaque jour, la rendait plus malheureuse, et la vivacité de son langage et de ses actions étaient les seuls signes qui pouvaient faire entrevoir son extrême susceptibilité, comme l'exagération de ses pensées. Cependant, la perte entière de son appétit, une insomnie opiniâtre et quelques autres accidens altérèrent peu à peu ses forces vitales. Tout-à-coup on s'aperçut d'un dérangement dans ses facultés intellectuelles; son délire qui devint bientôt général dévoila la cause qui l'avait fait naître; et s'il céda à un traitement moral comme à d'autres soins sagement combinés qui lui

furent prodigués, sa guérison ne devint réellement parfaite que l'orsqu'on eut éloigné temporairement l'objet de toute sa jalousie. Toutefois, revenue depuis de son erreur, elle répara son injustice envers sa sœur par toutes les attentions d'une amitié tendre et sincère, et ses témoignages constans de reconnaissance envers sa mère donnèrent la certitude qu'on n'avait nullement à redouter une rechute qui, en effet, n'a pas eu lieu.

Je ne me dissimule pas de quel intérêt pourraît être une exposition de tous les faits curieux, de toutes les anecdotes singulières que renferme l'histoire des aliénés. Il y aurait matière à épuiser toutes les forces de l'esprit le plus méditatif; c'est assez de dire que je dois m'en abstenir. M'attachant donc à ce qui est le plus étroitement lié à la clarté des explications dans lesquelles je dois entrer, je passe à l'examen de diverses altérations qu'éprouvent les fonctions physiques, chez les fous en général (1), et desquelles résulte

---

(1) A l'exemple de M. Esquirol, je prends le mot *folie* pour synonyme d'*aliénation*.

la subversion de l'ordre naturel des sensations et des déterminations instinctives, pour arriver de là à celui de la suspension de la volonté, et du désordre des actes de l'intelligence. . . . . . .

La folie ne pouvant exister sans que préalablement le cerveau soit dans un certain état morbide, il est évident que lorsqu'elle a lieu, l'influence de cet organe sur les phénomènes de la vie intérieure fait que le jeu des forces vitales dans chaque système de l'organisation ne peut plus s'exécuter dans l'ordre naturel, qu'il est inévitablement perverti; qu'il doit souvent participer dans quelques appareils de toute l'excitation maladive du foyer commun de la sensibilité, qu'il peut s'y montrer dans une sorte d'inertie, et que les appétits, les propensions organiques comme les sécrétions et les excrétions doivent aussi subir des modifications variées. C'est en effet ce que l'observation a confirmé. Si l'on remarque que beaucoup d'aliénés sont d'autant plus à craindre qu'ils déploient une force musculaire surnaturelle qu'on ne peut vaincre qu'avec peine, on se trouve aussi dans l'im-

possibilité de faire cesser l'inamovibilité de plusieurs autres chez lesquels cependant on n'aperçoit ni congestion cérébrale, ni paralysie. Si les uns, tourmentés par une sorte de combustion interne, vont se précipiter et se plaisent dans l'eau la plus froide, ou ne peuvent souffrir le plus léger vêtement pendant les saisons les plus rigoureuses, il en est d'autres qui sont, au contraire, avides de chaleur et ne s'éloignent qu'avec beaucoup de mécontentement du foyer dont ils se sont emparés. Si l'on compte parmi eux des affamés qui ne peuvent rester quelques heures sans manger et sans boire, on rencontre de ces êtres qui refusent toute nourriture et supportent sans peine la privation des alimens pendant plusieurs jours. Il est certain que plusieurs ont un appétit dépravé, mangent de la terre, du charbon, des vers, des insectes, ou d'autres matières encore plus dégoûtantes, et que l'excessive malpropreté du plus grand nombre est révoltante. Il est donc manifeste, sans plus de détails, que la cause de l'aliénation retentit dans tout le système nerveux du grand sympathique et

porte le désordre dans différentes fonctions auxquelles ce dernier préside.

Ce n'est pas sans intention que je détourne mes regards de ce cortège hideux de vices et de maladies qui viennent combler la mesure de l'infortune des aliénés; que je passe sous silence ces emportemens d'une passion effrénée qui, dans l'un et l'autre sexe, sont souvent un des caractères distinctifs de la folie; on ne peut qu'être affligé de l'idée des chances nombreuses de destruction que l'état maniaque peut favoriser; et il répugne de mettre à découvert tous les genres de dépravations de mœurs dont souvent il s'accompagne. Je me hâte donc de parler de la perversion qu'il introduit dans les fonctions des sens externes comme dans les impulsions de cet instinct qui veille aux rapports de l'être vivant avec les objets extérieurs, et dont les déterminations tendent toujours, dans l'état de santé, à la conservation de l'individu.

Comme tout s'enchaîne dans l'exercice de la vie animale, nous venons déja de voir que les appétits sont dénaturés, viciés en raison des réactions morbides du cerveau sur le

système sensitif intérieur. La même cause ne produit pas moins de désordre dans les phénomènes de la vision, de l'audition et du toucher. C'est ainsi que beaucoup d'aliénés ne peuvent pas lire, parce que les lettres paraissant se chevaucher les unes sur les autres, ils sont dans l'impossibilité de les coordonner pour en former des syllabes et des mots. C'est ainsi qu'ils prennent souvent pour des étrangers ou des ennemis leurs parens et les personnes qui leur sont chères, parce que les traits de la physionomie de ces derniers ne produisant plus que des impressions irrégulièrement senties ou perçues, ils sont hors d'état de les reconnaître, et l'on ne peut expliquer autrement pourquoi il leur arrive de se plaindre d'avoir été transportés dans une maison étrangère, quoiqu'ils n'aient pas quitté leur demeure habituelle, ou de s'y croire encore lors même qu'ils en sont fort éloignés.

Que certain aliéné soit poursuivi, ou qu'il cherche à s'échapper du lieu dans lequel il est enfermé; il ne voit rien du danger auquel il va s'exposer; il n'a pas même l'instinct de

l'animal, et il court sans hésiter à une mort presque assurée, soit en se précipitant d'un lieu fort élevé sur un terrain ferme ou dans un abîme, soit en mettant le feu à son domicile. Un second, au contraire, semble ne plus voir, ne plus entendre, et reste indifférent à tout ce qui l'environne; tandis qu'un troisième que j'ai connu prend une fille domestique pour un officier de gendarmerie, et lui est entièrement soumis alors qu'il oppose à tout autre une résistance furieuse, insurmontable.

L'organe de l'ouïe paraît dans certains cas avoir perdu de sa sensibilité, puisqu'on ne peut la réveiller qu'à l'aide de sons propres à causer la surprise, ou à inspirer la crainte; et dans d'autres circonstances l'individu se montre sensible au moindre bruit, mais semble ne pas distinguer le ton de la menace de celui de la bienveillance. M. Esquirol rapporte qu'un grand nombre de fous entendent des voix qui leur parlent très distinctement, qui les questionnent, avec lesquelles ils ont des conversations très suivies. Ces voix viennent d'en haut, quelquefois de dessous un par-

quet, de dessous le pavé, ou de l'épaisseur des murs. Ces voix les fatiguent, les tourmentent pendant le jour, pendant la nuit, dans la retraite, dans la promenade, dans les voyages. Ces voix auxquelles les fous prêtent le ton et l'accent de leurs parens, de leurs amis, de leurs voisins, de leurs ennemis, leur tiennent des propos gais, érotiques, menaçans, injurieux; elles leur conseillent des actions contraires à leur honneur, à leur intérêt, à leur conservation. J'ai tous les jours sous les yeux un homme dont les accès de folie étaient marqués par cette aberration de l'ouïe. Lorsqu'il se promenait dans la cour de l'hospice, où il est placé, il répondait sans cesse à une voix qu'il disait entendre et l'inviter à se rendre dans l'un des appartemens les plus élevés; à peine y était-il arrivé, qu'il s'approchait de la fenêtre, et s'impatientait de ce qu'on l'appelait de la cour en lui ordonnant de descendre au plus vite. Un jour qu'il échappa à la surveillance, il se précipita d'un second étage, et depuis cet accident qui nécessita l'amputation de la jambe droite, il n'a éprouvé que des accès de mélancolie passagère.

On a dit que chez plusieurs aliénés les impressions tactiles ne sont suivies que de sensations fausses, et qu'il y a chez eux incapacité de juger de la forme, du volume et de la pesanteur des corps, on peut ajouter de leur couleur; l'individu dont je viens de parler en fournissait la preuve. Il prenait pour rouge la couleur orange; il n'assignait jamais le poids même approximatif de l'objet qu'il tenait entre les mains; et la bizarre gaucherie avec laquelle il maniait les outils de son métier prouvait assez qu'il n'avait plus l'idée de leur forme, ni celle de leur usage. Au reste, les diverses énonciations qui précèdent ne sont présentées que d'une manière générale, et il ne faudrait pas en conclure que dans l'aliénation tous les sens sont à la fois altérés. De même qu'il est possible que le cerveau ne soit morbidement irrité que sur quelques points de l'ensemble de ses parties, il se peut aussi que le désordre ne se montre que dans un seul sens; quelquefois dans deux ou trois et même quatre, mais ce qui est positif, c'est que le délire général s'accompagne le plus ordinairement de beaucoup de trouble

dans les fonctions de la vue et de l'ouïe.

On a déja dû penser que sous le nom d'aliénation ou de folie, je n'entends pas parler du délire qui peut survenir pendant une maladie accidentelle et de nature grave, mais seulement de ce désordre des actes de l'intelligence chez un individu qui d'ailleurs paraît jouir de la santé considérée sous le rapport des fonctions de la nutrition. Ce n'est pas que dans l'intérêt de mon système, je sois forcé de faire cette distinction, mais si je la négligeais je serais entraîné à des détails que leur inutilité m'oblige d'éviter. Or, j'ai dit que l'aliénation résulte d'un état anormal du cerveau que je regarde toujours comme l'organe dont l'ame est contrainte de se servir pour exprimer ses volontés, et recueillir les matériaux dont elle forme ses idées. Reste à indiquer quel peut être cet état, et à saisir, autant qu'il nous est donné, quels rapports il peut y avoir, pendant la folie, entre les phénomènes intellectuels lorsqu'ils ont encore lieu, et les phénomènes physiques.

Nous savons que le cerveau, (dénomination dans laquelle je comprends l'appareil

encéphalique) centre commun de tout le système nerveux, fait partie intégrante de notre organisation ; qu'il est soumis aux mêmes lois qui régissent tous nos organes, et qu'il préside à l'exercice de la vie animale, puisque la sensibilité dont il est le foyer en est la condition *sine quâ non*. Sa structure, son intégrité peuvent donc être altérées comme celle de tous les systèmes qui nous composent, et son action peut être de même augmentée, diminuée, troublée par des causes dont l'impression est directe, ou qui ont agi d'abord sur un point éloigné. Quoique ces causes soient aussi nombreuses que variées, il suffit à la question de les ranger sous deux classes : ainsi je dirai qu'elles sont morales (1) ou physiques. Dans la première se trouvent certains genres d'éducation, toutes les contentions d'esprits portées à l'excès, toutes les

---

(1) C'est pour me conformer à l'usage que les médecins ont d'employer ce mot pour désigner une partie des causes de la folie, que je me suis décidé à lui laisser ici l'acception qu'ils lui donnent.

passions exaltées, et pour ne pas énumérer longuement celles de la seconde, je me bornerai à désigner une grande irritabilité de l'organe cérébral; et toute stimulation locale, ou qui partant d'un point de l'organisation interne ou externe se propage jusqu'à lui, l'excite et produit l'exaltation de ses propriétés et de ses facultés. Cela posé, rien de moins paradoxal que l'assertion de l'influence du mode de vitalité des viscères abdominaux sur les fonctions du cerveau, et dès-lors sur le développement de la folie, puis rien de moins contestable que l'excitation qu'il reçoit peut occuper une plus ou moins grande étendue de sa totalité, être portée à divers degrés, déterminer même le maximum du déploiement de ses forces vitales.

Si donc une des causes indiquées vient imprimer au cerveau une stimulation violente, nul doute qu'il peut en résulter non pas une simple accélération dans l'exercice habituel et régulier de ses fonctions, mais une irritation profonde de ses fibres nerveuses, laquelle appelant l'affluence du sang vers le

centre qu'elle occupe provoque leur inflammation qui une fois développée prend bientôt un caractère aigu, et envahit souvent les tissus qui enveloppent cet organe. Toutefois cet accident grave n'est pas toujours une conséquence inévitable d'une irritation même assez vive; on a des preuves que cette dernière s'est souvent prolongée assez long-temps sans se compliquer de phlegmasie; mais dans tous les cas, lorsque le cerveau est en proie à un excès d'irritation, l'ordre naturel de ses fonctions est nécessairement interverti : il est donc de toute conséquence que le désordre se montre dans le réveil de ses perceptions anciennes comme dans le mode de ses perceptions nouvelles ; qu'ainsi les moyens que l'ame emploie pour l'association des idées soient rompus, qu'il y ait incohérence dans celles qu'elle peut encore former, et que comme toute l'économie animale prend indispensablement part aux souffrances cérébrales, il faut bien que, comme je l'ai démontré, les sensations soient altérées, et les facultés d'instinct perverties. Il est une autre vérité qui résulte de cet état anormal de l'en-

céphale, c'est que l'ame, à l'empire de laquelle les affections organiques ne sont pas soumises, reste alors sans puissance sur le cerveau, n'a plus la possibilité d'en régler les fonctions relatives à ses propres actes, se trouve privée des moyens d'exercer sa mémoire, de comparer, de raisonner, d'exprimer ses volontés; et que, dans ce cas, toutes les actions des fous ne peuvent avoir d'autres caractères que celui des passions qui les tourmentent, et qui sont elles-mêmes désordonnées jusque dans les déterminations qu'elles font naître.

En effet, que chez un fou l'irritation vive de son cerveau se complique d'une inflammation aiguë de cet organe : il y aura excès d'exaltation, perversion des sensations; il y aura bouleversement des perceptions anciennes et nouvelles, aberration des déterminations instinctives, et l'individu sera réduit à l'expression tumultueuse de la vie animale. Sa tête sera brûlante, sa physionomie convulsive, son œil étincelant, hagard, son regard farouche, son agitation continuelle, son insomnie permanente, et la vue d'un in-

dividu, même inconnu de lui, suffira pour le mettre en fureur; son langage incohérent ne sera plus qu'un mélange horrible d'imprécations et de menaces; ses inclinations seront de tout détruire, et il se donnera même la mort si l'on néglige de lui en ôter la possibilité.

Si, au contraire, l'excitation morbide du cerveau est portée à un moindre degré d'intensité, l'aliéné se plaindra seulement d'une chaleur pénible de la tête; son visage sera animé, ses yeux vifs et brillans; il ne se mettra pas en fureur sans provocation, mais ce sera pour lui un besoin irrésistible de marcher, courir, gesticuler, parler, chanter ou danser. Au milieu d'une foule de divagations, si certaines parties de son cerveau sont exemptes d'irritation, ou si elle y est moindre, ou bien encore si elle y cesse, certaines perceptions dans lesquelles l'ame aura puisé les matériaux de certaines idées se reproduiront dans l'ordre naturel; alors le rappel de ces idées aura de même lieu régulièrement, et l'individu fera preuve de mémoire et de raison sur certaines choses. Il reconnaîtra, par

exemple, ses parens, ses amis; il parlera de ses intérêts; ou exprimera quelques pensées pleines de sens. Demandant à un aliéné convalescent et qui était l'original du portrait que je viens de tracer, s'il avait le souvenir de son état passé, il me répondit que sa mémoire n'était pas assez sûre pour qu'il pût rapporter ce qu'il avait dit ou fait; mais qu'il n'avait pas oublié qu'avant d'être bien malade, ce qui le fatiguait excessivement, c'était de ne pouvoir se rappeler qu'une partie de plusieurs des choses qu'il désirait faire, et qu'il sentait bien alors que sa tête se perdait s'il persistait à vouloir s'en occuper.

Il serait d'une longueur ennuyeuse de fonder sur un grand nombre d'histoires particulières cette théorie explicative des momens lucides qui se montrent comme des incidens extraordinaires au milieu d'un délire général. Je ne crois pas que l'on trouve dans les ouvrages métaphysiques les plus estimés plus de précision démonstrative; au reste, ce n'est qu'ainsi que je conçois la possibilité de ces phénomènes, et que je me rends compte de l'intermittence dont la folie prend quelque-

ıis le caractère. Voyons si le même raisonnement est applicable à ce que les auteurs ppellent manie non délirante, et dont Pinel pporte entr'autres un exemple que je vais anscrire.

« La manie sans délire a donné lieu à une ène singulière, à une époque de la révolu- on qu'on voudrait pouvoir effacer de notre istoire. Les brigands, lors du massacre des risons, s'introduisirent en forcenés dans hospice des aliénés de Bicêtre, sous prétexte e délivrer certaines victimes que l'ancienne rannie avait, disaient-ils, cherché à con- ondre avec les aliénés. Ils vont en armes de ge en loge; ils interrogent les détenus, et s passent outre si l'aliénation est manifeste. Iais un des reclus retenu dans les chaînes ixe leur attention par des propos pleins de ens et de raison et par les plaintes les plus mères. N'était-il pas odieux qu'on le retînt lans les fers et qu'on le confondît avec les utres aliénés? Il défiait qu'on pût lui reprocher le moindre acte d'extravagance; c'était, joutait-il, l'injustice la plus révoltante. Il conjure ces étrangers de faire cesser une pa-

reille oppression et de devenir ses libérateurs. Dès-lors il s'élève dans cette troupe armée des murmures violens et des cris d'imprécations contre le surveillant de l'hospice; on le force de venir rendre compte de sa conduite, et tous les sabres sont dirigés contre sa poitrine. On l'accuse de se prêter aux vexations les plus criantes, et on lui impose d'abord silence quand il veut se justifier. Il réclama en vain sa propre expérience en citant d'autres exemples semblables d'aliénés nullement délirans, mais très redoutables par une fureur aveugle; on réplique par des invectives, et, sans le courage de son épouse qui le couvre, pour ainsi dire, de son corps, il serait tombé plusieurs fois percé de coups. On ordonne de délivrer l'aliéné et on l'emmène en triomphe aux cris redoublés de vive la république! Le spectacle de tant d'hommes armés, leurs propos bruyans et confus, leurs faces enluminées par les vapeurs du vin raniment la fureur de l'aliéné; il saisit d'un bras vigoureux le sabre d'un voisin, s'escrime à droite et à gauche, fait couler le sang, et si on ne fût parvenu promptement à s'en rendre

naître, il eût cette fois vengé l'humanité outragée. Cette horde barbare le ramène dans a loge, et semble céder en rugissant à la oix de la justice et de l'expérience. »

Quoique l'auteur se soit tu sur la nature u tempérament de ce malheureux, il est rès probable qu'il était un de ces hommes ont la constitution présente pour traits disnctifs une taille grêle et maigre, alliée à une orce de corps peu commune; qui ont le eint brun ou jaunâtre, les cheveux rudes, 'un noir de jais; l'œil plein de feu, mais ombre, et dont l'ensemble de la physionomie porte l'empreinte convulsive d'une irritabilité extrême. Or, l'étude des tempéraıens partiels a confirmé que la prédominence du système hépatique est le propre de es individus, et que chez eux l'excitation ermanente du système nerveux ganglionaire s'irradiant jusqu'au cerveau, stimulant onstamment cet organe, exalte sa sensibité et augmente son action. Il est dès-lors out naturel que les impressions qui dans ce as arrivent à l'encéphale, soient vivement enties; que les perceptions qu'il exécute

soient profondes, durables, et que se reproduisant facilement elles provoquent le prompt rappel des idées dont elles ont été l'occasion. Il y a plus, c'est à cette modification vitale qu'est due la fixité de certaines séries de perceptions, comme la tenacité ou la violence de telle passion, ou tel penchant. Je vois donc chez l'aliéné qui fait le sujet de l'observation qui précède, d'abord une intermittence de sa folie par suite de la suspension de l'excès d'irritation du cerveau, puis, si cet état de vitalité de l'organe permettait à l'ame d'unir la vivacité de l'imagination à l'énergie persuasive du langage, il faut aussi reconnaître qu'il favorisait tout l'effet de la nouvelle cause stimulante, et que la conséquence qui devait en résulter ne pouvait être pour cet individu que le retour spontané d'un de ses accès de délire furieux.

Les bases de cette manière de raisonner pourraient suffire pour analyser les diverses monomanies; mais parmi les genres particuliers de cette nature de délire, il en est un qui exige quelques réflexions dans l'intérêt de la morale publique, je ne me dispen-

·erai donc pas d'émettre celles que l'impor-
.ance du sujet m'a suggérées.

Qu'un homme estimable et souvent très distingué éprouve une lésion des propriétés vitales de l'appareil digestif; qu'il devienne hypocondriaque, on le verra sans cesse agité par l'irritation sourde du système nerveux qui vivifie l'estomac, le foie, et autres viscères du bas-ventre : chaque instant du jour sera pour lui marqué par un malaise résultant des sympathies qui existent entre ces organes, ceux qui les avoisinent et le cerveau : ses sens participeront du trouble général; les impressions morales ou physiques les plus légères lui deviendront pénibles; la vue seule d'un fossé à traverser le frappera d'épouvante, et il montrera même de l'aversion soit pour la société, soit pour tout ce qui pourrait le distraire de ses inquiétudes. Très certainement on a déja compris que des souffrances ainsi continues impriment à leurs perceptions une modification morbide, que les idées dont elles sont l'occasion doivent être, par analogie, tristes, inquiètes, sombres, et d'autant plus mobiles qu'elles embrassent

le cercle entier de tout ce qui peut contribuer au rétablissement de la santé, ou causer tantôt un accroissement, tantôt un nouvel état de maladie. Notre hypocondriaque sera donc constamment à réfléchir sur sa douloureuse situation, à commenter minutieusement le moindre des accidens qui lui surviendra, à consulter les livres de médecine dans lesquels il ne saura puiser que la conviction d'être menacé d'une nouvelle affection peut-être mortelle, à solliciter avec instance l'indication de beaucoup de médicamens, ou à en faire lui-même le choix; enfin il accroîtra le désordre de ses fonctions organiques et l'irritation cérébrale, par la permanence de ses inquiétudes, de ses terreurs : comment ne finirait-il pas par déraisonner sur ce qui est relatif à sa santé ? et si c'est là un fou, il n'est personne qui puisse refuser toute sa bienveillance à un homme souffrant et d'autant plus à plaindre que les secours de l'art ne sont pas toujours pour lui d'une grande efficacité.

Le même intérêt nous attache au jeune cénobite qui, par suite d'une éducation trop sévère ou mal entendue, pousse jusqu'à l'exa-

gération ses devoirs religieux. Embrâsé d'amour divin, la solitude, la continence, les jeûnes, toutes les austérités de la vie monastique ne suffisent plus à ses scrupules; sa foi ardente comme la crainte d'encourir les punitions du Ciel font qu'il se livre nuit et jour aux prières les plus ferventes, à toutes les émotions ascétiques; il s'entoure de tous les objets qui peuvent les lui rappeler; il devient insensible à toutes les impressions qui y sont étrangères; il ne vit plus que dans un seul désir; il n'a plus qu'une seule pensée, celle de la divinité qu'il adore, et à laquelle il ne cesse de demander la grace nécessaire pour mériter un bonheur qu'il ne peut trouver sur la terre. Si parfois l'énergie vitale de son cerveau, augmentée de toute celle que les sens ont perdue, devient pour son intelligence un moyen de s'élever aux plus sublimes pensées comme au plus pompeux langage, souvent aussi cette concentration de la sensibilité se transforme dans cet organe en une irritation vive et profonde; le désordre se montre dans ses fonctions habituelles; l'ame est privée tout-à-coup de l'instrument dont elle se sert; l'exer-

cice régulier de ses fonctions se trouve ainsi suspendu, et l'individu, qui naguères était capable de hautes conceptions, n'est plus qu'un être dans le délire. Quel assemblage inouï de grandeur et de faiblesse!

Si l'on observe que je viens d'esquisser le tableau de deux fous proprement dits, et non celui de deux monomanes, qu'on ne désigne ainsi que parce qu'ils ne délirent que sur un seul sujet, tandis qu'ils sont pleins de sens sur tous les autres, je répondrai que lorsque l'un commencera à s'occuper de sa santé avec une soigneuse inquiétude, et l'autre à prier avec ardeur, ils ne pourront pas encore être considérés comme monomanes, puisqu'ils ne manifesteront qu'une inclination particulière, et que, dans ce monde, chacun a ses goûts, ses penchans, et s'y livre sans courir risque d'être accusé de délire partiel. Lorsque, au contraire, on reconnaîtra qu'ils déraisonnent sur l'objet même de leur affection, il sera bien permis de les appeler monomanes; mais ne pourrait-on pas aussi, sans trop se tromper, les considérer comme deux fous? Ce qui est sûr, c'est qu'il est au moins très rare de rençontrer

des monomanes qui puissent être distraits de leurs pensées habituelles, et conserver, pendant quelques instans, de la rectitude dans leurs idées sur les choses dont on a voulu les occuper. Puis, sans établir que le cerveau est un composé de plusieurs organes dont les fonctions sont spéciales pour chacun d'eux, il est du moins raisonnable d'admettre que les perceptions de toutes les impressions que nous recevons ne s'exécutent pas dans une partie unique de l'encéphale; qu'ainsi il est possible que l'irritation n'existe que sur un point constamment excité; que conséquemment si, malgré un délire partiel, les perceptions qui ont eu lieu dans les parties non excitées de l'organe viennent à se réveiller, ce phénomène devra se montrer dans un ordre régulier, et dès-lors le rappel et l'expression de l'association des idées devra inévitablement être le langage de la raison.

Il est inutile d'ajouter ici la narration de tous les maux physiques qui se développent dans divers organes de la vie animale consécutivement à l'état de maladie du foyer de la sensibilité, comme de parler des obstacles

que ces affections organiques opposent ensuite au retour de l'état normal du cerveau ; c'est bien assez d'avoir à gémir sur ce que la perte de la raison tient à une foule de causes, même à celles qui semblent devoir favoriser notre intelligence, et de savoir que cet état de dégradation nous ravale au-dessous de la brute, car parfois nous ne conservons pas assez d'instinct pour respecter nos jours.

Puisque telle est la condition humaine que certain genre de folie conduit fréquemment au suicide ; qu'il peut même être le résultat d'une passion furieuse qui a produit spontanément un accès d'aliénation passagère, il faut bien, dans ces circonstances, ne juger cet outrage au législateur de la nature que comme une détermination, un acte indépendant de la volonté. Mais doit-on voir du même œil ce qu'on appelle la monomanie homicide, et n'étaient-ils pas coupables ces meurtriers qui ont obtenu comme aliénés toute l'indulgence des tribunaux criminels ? C'est ce dont je doute fort, malgré moi, et en voici les motifs.

Quoique l'état actuel de nos connaissances

ne nous permette pas d'assigner à quelles conditions organiques des instrumens de la vie tient tel ou tel mode de sensibilité répartie à chacun d'eux, d'où résulte notre manière d'être particulière, et d'où naissent nos goûts, nos inclinations, nos propensions natives à certaines passions plutôt qu'à d'autres, comme le degré d'exaltation qu'elles peuvent atteindre, personne ne peut nier que chaque individu a son tempérament particulier, auquel correspondent ses affections et ses passions habituelles, sur la nature desquelles les climats, l'âge, le sexe, l'éducation, les nourritures, les professions, l'état de santé exercent une grande influence en raison des modifications que le système nerveux peut en recevoir. Il est donc certain que personne ne peut traverser le cours orageux de la vie sans émotions plus ou moins fortes, et que si la douceur, l'affabilité, la bienveillance des uns sont inaltérables, d'autres se montrent toujours brusques, inquiets, irascibles, inhumains et même cruels. Mais s'il est vrai, ainsi que je l'ai expliqué, que les êtres chez lesquels le système hépatique est prédo-

minant, ont malheureusement une grande tendance à l'hypocondrie, la mélancolie, à devenir monomanes, et fournissent le plus d'exemples des tourmens de l'ambition, de la jalousie, de la haine, que leurs passions sont tumultueuses, violentes et souvent féroces; qu'à eux appartiennent cette exaltation d'imagination, cette tenacité des idées, ou bien encore ce génie du mal qui conduit aux plus grands crimes, il est aussi bien reconnu que les hommes de cette constitution se font remarquer par l'expression d'une volonté forte, inébranlable; que leurs idées sont vives et profondes, car leur intelligence jouit de tous les moyens nécessaires pour s'élever aux conceptions les plus vastes et les plus justes. Or, tout en admettant que peu d'entre eux travaillent à la culture de leur esprit, s'attachent à bien penser, on m'accordera du moins que, si dès le bas âge ils ne sont pas atteints de folie, ils doivent tous avoir un sentiment exquis de ce qui est socialement reconnu comme bien ou mal, et qu'ils possèdent, avant d'être, par exemple, monomanes, toute la faculté d'exercer la volonté

nécessaire pour choisir entre l'un et l'autre. Ne jugent-ils pas tous les jours avec justesse de la bonne ou mauvaise conduite des autres? N'ont-ils pas les notions de ce qu'on appelle vice ou vertu ? Ne savent-ils pas que le meurtre est un crime exécrable; que la loi défend, punit pour la sûreté de tous? Et les égards qu'ils exigent de la société parce qu'ils savent qu'ils leur sont dûs? Ne leur indiquent-ils pas assez les devoirs qu'à leur tour ils ont à remplir envers leurs semblables ? Or, qu'un de ces individus, excité par la vengeance, ou seulement enclin à la férocité, vienne à éprouver une de ces impressions intérieures dont la perception fera naître un désir sanguinaire, et fournira à son ame les matériaux de l'idée de meurtre : nul doute qu'il sera libre alors de repousser ce desir et cette idée, de toute la force de sa volonté, faculté de l'ame que nous avons vue maîtriser les impulsions causées par les douleurs les plus atroces; nul doute qu'il sera libre encore de réveiller les perceptions auxquelles s'allient l'idée de crime comme toutes celles qui se rapportent à ce qu'il offre d'odieux et de coupable d'après

les lois de la nature et de la société; nul doute enfin que la persistance de sa volonté, par suite de sa réaction sur le cerveau, atténuera de beaucoup ce funeste désir, et parviendra même à associer pour toujours et spontanément à son réveil, l'idée jointe au sentiment de la répugnance. Mais si, au lieu de chercher à dompter son désir, à en repousser l'idée, sa volonté se plaît à partager, à favoriser cette impulsion vicieuse de l'organisme, si elle aime à s'arrêter à toutes les émotions dont elle sera l'occasion, il est bien probable que les perceptions cérébrales s'en renouvelleront fréquemment; qu'elles acquerront chaque jour une nouvelle énergie; qu'elles fourniront les matériaux de toutes les idées relatives au moyen d'y satisfaire; et qu'ainsi le désir fugace du meurtre pourra devenir une sorte de besoin, comme les idées sur cet objet acquérir un caractère de fixité analogue. Sera-t-il permis, dans ce cas, si cet homme commet un assassinat, de le traiter comme innocent, parce qu'on pourra dire qu'il est atteint de monomanie? On sent que la raison se révolte contre un semblable ju-

gement; au reste, pour plus de clarté, supposons des exemples.

Admettons qu'un hypocondriaque, irrité par une injure inattendue ait été entraîné par la fureur, et se soit rendu meurtrier : tout le monde conviendra que pour excuser son crime, on n'accueillerait pas comme moyens valides de défense sa sensibilité extrême, son caractère ombrageux, ses habitudes farouches; et je suis convaincu qu'il serait condamné, parce que rien ne justifierait son état de folie, et qu'il serait suffisamment démontré qu'il a cédé à un emportement, qu'il a été volontairement homicide. Cependant il ne serait pas impossible que l'impression de l'injure qu'il a reçue ait produit une irritation excessive du cerveau, qu'il s'en soit suivi un dérangement momentané de sa raison, et que dès-lors il méritât d'être gracié : pour moi, j'avoue qu'en pareille circonstance, je ne me déciderais qu'avec une grande réserve à embrasser le parti de la sévérité.

Si, au contraire, un autre individu de la même constitution nourrissait sourdement un désir de vengeance contre quelqu'un, ou

seulement de haine contre le genre humain; si, dis-je, cet individu, au lieu d'obéir aux élans de son méchant caractère, déguisait lâchement sous les dehors du goût de l'isolement toute la noirceur de ses inclinations, caressait sans cesse l'idée de tout le plaisir qu'il se promet de la vengeance, ou si, souriant long-temps d'avance aux angoisses, au dernier soupir d'une victime quelconque dont il s'est créé un besoin, il la frappait enfin avec ce sang-froid que peut donner un long calcul du crime, nul doute qu'on se hâterait de présenter ce scélérat comme un malheureux atteint de monomanie homicide; qu'on tirerait même de l'atrocité inouïe du fait l'argument le plus spécieux pour prouver l'existence de son délire partiel; et les exemples ne nous manquent pas pour nous prouver que sur un aussi misérable motif on parviendrait à le faire acquitter sans beaucoup d'hésitation.

Cependant, je le demande, ce dernier n'est-il pas, en vérité, le plus horriblement coupable? Pour moi, j'en suis pleinement convaincu, et je ne balancerais pas à recon-

naître sa criminalité, parce qu'il ne m'est pas bien démontré qu'il est réellement fou cet homme qui hors du sujet de son crime peut raisonner et juger de toutes choses; puis, lors même que j'admettrais la supposition de son état de délire partiel, je ne le considérerais que comme l'exaltation de sa volonté habituelle plus décidée. En effet, il n'aurait pas eu lieu ce délire si, à la naissance de ses sentimens de haine, de ses desirs de vengeance, des premières émotions de ses inclinations féroces, notre assassin leur eût opposé la puissance de sa raison; si, maître de ne pas leur obéir, il n'avait eu la volonté d'en maintenir l'action, de s'en rendre l'esclave; et s'il ne se fût pas mis en état de révolte constante contre les lois et les devoirs que lui imposait la société. D'ailleurs est-il donc si difficile de faire naître une fausse opinion dans l'esprit de la multitude? L'histoire de tous les temps n'offre-t-elle pas un grand nombre d'anecdotes qui justifient que le peuple prend facilement les apparences pour la réalité? C'est un fait malheureusement trop certain qu'on se trouverait heureux de n'avoir à at-

tribuer qu'à la classe ignorante. Or, les hommes les plus célèbres de l'antiquité nous ont appris qu'il n'est pas impossible dans un but de haut intérêt de parvenir à bien simuler la folie; il est donc permis de croire que celui qui projette de devenir meurtrier, qui connaît les chances terribles qu'il va courir, peut avoir multiplié ses efforts pour réussir à imiter habilement l'homme en délire. Eh ! où en serait le corps social si, pour faire pardonner les vices les plus odieux, les actions les plus sanguinaires, je dirai même la volonté prolongée du crime, on ne devait les considérer que comme les tristes conséquences d'un délire spécial? De quelle épouvantable prédilection jouiraient les êtres les plus lâches, les plus profondément pervers, alors que le glaive de la loi frapperait sans miséricorde l'homme honnête qu'un instant de violence a égaré, et que le remords punit aussitôt d'une manière déja si cruelle ? Nous n'avons certes pas à nous plaindre que MM. les jurés soient incrédules, inflexibles, ou trop sévères; et pouvons-nous craindre que les dépositaires de la justice soient

ans indulgence comme sans faiblesse ?
Je suis loin de prétendre ne pas me tromper; mais à mes yeux l'homme qu'on appelle nonomane homicide est un meurtrier voontaire; et lorsqu'il est évident que son déire n'est pas général, je pense qu'il n'est pas plus fou, dans l'acception reçue de ce mot, que ce Tibère dont la cruauté n'épargna ni es parens, ni ses amis, ni ses favoris; ou ce Néron qui préférait être haï plutôt qu'aimé, qui tout suant de crimes poussa le raffinenent de la scélératesse jusqu'à faire mettre le eu aux quatre coins de Rome, et qui, ravi de et horrible spectacle, chanta, comme un conédien, l'embrâsement de Troie. Qu'on ne n'accuse pas d'une sévérité outrée, inconséquente à mes principes; et de déroger à ce ue j'ai avancé pour établir la possibilité de 'existence de la monomanie hypocondriaque u religieuse, tandis que je semble vouloir ier formellement celle de la monomanie omicide. Mon raisonnement n'est nullement ontradictoire. Je pense de même qu'il ne serait jamais atteint de monomanie hypocondriaque celui qui, dès le début de ses mal-

aises, interrogerait, écouterait plutôt sa raison que les sensations désagréables qu'il éprouve; et qu'il trouverait dans la résistance de sa volonté un auxiliaire puissant qui assurerait le succès des moyens hygiéniques ou de médecine qu'il lui serait peut-être nécessaire de mettre en usage. N'en serait-il pas de même pour la monomanie religieuse si on ne s'efforçait de convaincre les hommes pieux, ou s'ils ne se persuadaient d'eux-mêmes que le culte divin leur impose le devoir de faire abnégation entière de leur existence corporelle? Du reste, les suites de ces folies partielles ne sont en rien passibles du blâme de la société; elle n'en souffre que le chagrin qu'inspirent des êtres malheureux; mais la monomanie homicide, où prend-elle son développement, si ce n'est dans cette recherche réfléchie de tout ce qui flatte les sens, les inclinations; dans cet abandon volontaire à tous les genres de vices, dans cet amour personnel qui abjure toute justice, méprise toutes les lois divines et humaines, se joue de tous ses devoirs, et viole sans cesse le contrat sur lequel reposent les relations sociales?

Cet homme dont l'existence est aussi abjecte que redoutable ne peut que faire horreur; et le crime qu'il commet fût-il exécuté dans une sorte de délire, ne doit encore être considéré, selon moi, que comme le résultat d'une longue préméditation.

Sur la diversité d'intelligence entre les individus.

Quoique l'exactitude que je crois avoir mise dans l'analyse de plusieurs faits qui n'avaient pas encore été clairement expliqués confirme déja la vérité de ma proposition sur l'origine de nos idées, nous devons encore y trouver la solution du problême sur la différence de l'aptitude des individus à acquérir des connaissances; comme celle des bornes du savoir qu'un très grand nombre d'entr'eux ne peut franchir.

Les spiritualistes comme les matérialistes reconnaissent que les actes de l'intelligence ne peuvent arriver à leur plus grand développement et se montrer dans toute leur perfection sans une organisation parfaite, et même en quelque sorte spéciale pour plusieurs genres de talens. Cependant la conséquence que les seconds tirent de l'exposition des faits est rejetée par les premiers comme fausse et de toute immoralité. Pourquoi cette contra-

diction? Il faut bien croire que les uns ou les autres se trompent ; il était donc fort important de chercher à découvrir auxquels de ces philosophes l'erreur peut appartenir ; ou si l'opinion qui est la base de leurs systèmes, pour être trop exclusive, ne la leur rend pas commune.

Malgré le désir d'atteindre ce but, je n'ai pas eu le dessein d'offrir le tableau même abrégé des doctrines qu'ont professées tels ou tels écrivains, et encore moins la prétention de préciser comment on doit apprécier leurs ouvrages. Il me paraît suffisant d'ajouter ici quelques fragmens soit de la théorie qui s'appuie sur un principe matérialiste, soit de celle qui, au lieu de ne voir dans l'homme que des sensations et des fonctions organiques, y reconnaît l'action d'un principe spirituel, une intelligence servie par des organes.

Parmi les philosophes qui font de l'intelligence un attribut de l'organisation, qui admettent que le cerveau secrète la pensée comme le foie secrète la bile, il en est un qui, en traitant de la question qui nous occupe, nous dit que la diversité qui se trouve entre

les individus de l'espèce humaine met entre eux de l'inégalité, et que cette inégalité fait le soutien de la société; que si tous les hommes étaient les mêmes pour les forces du corps et pour les talens de l'esprit, ils n'auraient aucun besoin les uns des autres; que c'est la diversité de leurs facultés et l'inégalité qu'elle met entr'eux qui font qu'ils se sont mutuellement nécessaires, et que sans cela ils vivraient isolés.

Sans doute personne ne conteste aujourd'hui que l'homme n'est pas fait pour vivre dans l'isolement. Les motifs que fait valoir l'écrivain que je cite contribuent certainement au maintien de la société; ils ont de plus le mérite de réfuter cette fausse philosophie qui, en prêchant l'égalité naturelle de tous les hommes, a dû frémir elle-même d'avoir détruit pendant long-temps toute espèce d'ordre social, d'avoir rompu jusqu'au dernier anneau de la chaîne politique. Mais il ne suffisait pas d'exposer ces motifs; l'auteur aurait dû reconnaître aussi que l'homme est sociable par sa nature comme tous les animaux dont la conformation est analogue à la

sienne. Il aurait dû dire que sa longue enfance, sa faiblesse individuelle, la multiplicité de ses besoins, la variété de ses désirs, la conservation de son espèce, la faculté de se reproduire en tout temps, et pendant un long espace de la vie, le salut de sa famille, tout le place sous une dépendance continuelle de ses semblables, tout lui impose l'état de sociabilité. C'est en effet une de ces lois primordiales qui, abstraction faite des nuances qui résultent des progrès de la civilisation, régit l'homme sauvage comme l'homme civilisé; c'est là une de ces conditions secrètes de leur vie animale comme de celle des frugivores et des herbivores. On y reconnaît la sagesse infinie, la suprême puissance de l'auteur de toutes choses; mais on induit aussi que le principe de la sociabilité des humains étant dans la raison générale de leur existence, il n'est pas d'un observateur exact d'affirmer que si tous les hommes étaient les mêmes, pour les forces du corps et pour les talens de l'esprit, ils vivraient isolés.

Dans un autre paragraphe, le même auteur assure que si on examine les différentes fa-

cultés attribuées à l'ame, on voit que, comme celles du corps, elles sont dues à des causes physiques auxquelles il est facile de remonter, et qu'ainsi les forces dites de l'ame sont les mêmes que celles du corps, ou dépendent toujours de son organisation, de ses propriétés particulières, et des modifications constantes ou momentanées qu'il éprouve, en un mot du tempérament. Or, comme tout conspire à prouver qu'il n'est pas deux hommes qui aient les mêmes traits, qui sentent précisément de la même manière, qui pensent d'une façon conforme, qui voient les choses des mêmes yeux, qui aient les mêmes idées, le même système de conduite; comme cette diversité que l'on trouve entre leurs idées, leur esprit, leurs opinions, leurs goûts, leurs passions est aussi grande que celle de leurs forces physiques, et dépend comme elles de leurs tempéramens; l'auteur conclut que les idées, l'esprit, l'imagination, les talens, la moralité ne sont que les résultats de modifications particulières dans les fonctions physiques du cerveau.

Je ne tirerai point parti du langage dubi-

tatif que la conscience de l'écrivain ne lui a pas permis d'éviter. Ce n'est pas moi non plus qui nierai que nos sensations sont les occasions nécessaires de la formation de nos idées; que de la perfection de notre organisme dépendent le nombre, le caractère, la pureté de ces sensations; que s'il est permis de mal augurer de l'intelligence des individus nés de parens idiots, on peut admettre comme très probable que la constitution naturelle du célèbre Laplace avait une grande analogie avec celle de l'immortel Newton; mais je ne vois pas que ces vérités puissent autoriser à tout rapporter au physique. Elles ne prouvent pas mieux que la pensée est une œuvre du cerveau, qu'elles ne démontrent que la matière peut penser. Ce qu'elles justifient seulement, selon moi, c'est que l'homme est à la fois un être physique et un être intellectuel; que son organisation peut être disposée de manière à servir plus ou moins utilement l'activité de l'ame qui lui est unie; mais on ne peut conclure de cette union que les forces du corps et les forces de l'ame sont une seule et même chose, appar-

tiennent à un seul et même principe.

Locke n'a-t-il pas émis, dit Kératri, une opinion hasardée en manifestant le doute s'il ne serait pas au pouvoir du Créateur de faire penser la matière? Ou la pensée est dans l'essence de cette dernière, ou elle n'y est pas? Tout prouve que la première supposition ne saurait être admise; la seconde étant conforme à la vérité, qui osera dire que Dieu puisse changer les essences? La force de l'Être suprême est grande, mais elle n'ira jamais jusqu'à bouleverser sa propre nature. Si la matière pensait, que ferait-il donc de plus, lui qui n'est pas matière et qui est la pensée universelle? L'intelligence dans ses moindres ramifications est un don céleste. Si elle avait résidé dans l'univers d'une manière quelconque, l'univers se fût disposé lui-même avec l'ordre qui y brille de toutes parts; ou plutôt l'univers eût été Dieu; mais il est mixte, hétérogène, sans discernement; donc l'esprit vient d'ailleurs. Nous sommes dès-lors forcés de reconnaître ici un agent supérieur, car on aura beau poursuivre l'analyse du système nerveux jusque dans ses derniers

retranchemens, comme l'ont fait Locke, Bonnet et Condillac; comme l'ont fait après eux Cabanis, Richerand, Gall et Lamark; il faudra toujours mettre au bout des nerfs quelque chose qui ne soit pas matière quoiqu'en contact avec la matière.

Il est évident que la réflexion met dans l'impuissance de croire qu'une chose immatérielle puisse être le produit d'une chose matérielle. Qu'une impression reçue par un organe arrive au cerveau, le stimule, et soit, par l'effet de la réaction vitale de ce dernier, transformée en sensation; c'est, comme je l'ai démontré, le complément d'un phénomène de la vie animale. Il est certain que nous sommes hors d'état de rendre compte du *comment* ce phénomène s'opère; mais aussi il ne répugne pas à la raison de l'admettre comme le résultat d'une fonction cérébrale, puisqu'on n'y voit en réalité qu'un changement de forme nécessaire à la conservation de l'individu et de l'espèce, mais non un changement de nature. Il est donc vrai pour moi que les sensations ne sont que les occasions de la formation des idées. Puis, qu'y a-

t-il dans les idées qui ait quelque analogie avec les qualités de la matière? Sont-elles tant soit peu visibles, pondérables ou étendues? Non, l'idée est immatérielle comme notre ame dont elle est l'attribut essentiel, inséparable. En effet, le principe intelligent qui, présent à notre cerveau, prend connaissance de toutes les perceptions de cet organe, qui en forme ses idées, les compare, les juge, a la volonté en partage, n'est et ne peut être qu'un être simple, immatériel, d'une unité parfaite, car tous ses actes nous conduisent à reconnaître qu'il n'a rien du caractère essentiel de la matière. C'est d'ailleurs ce que prouve sans réplique le professeur Laromiguière : « Une substance, dit-il, ne peut comparer qu'elle n'ait deux sentimens distincts, ou deux idées à la fois. Si la substance est étendue et composée de parties, ne fût-ce que de deux, où placerez-vous les deux idées? Seront-elles toutes deux dans chaque partie, ou l'une dans une partie et l'autre dans l'autre? Choisissez, il n'y a pas de milieu. Si les deux idées sont séparées, la comparaison est impossible. Si elles sont réu-

nies dans chaque partie, il y a deux comparaisons à la fois, et par conséquent deux substances qui comparent, deux ames, deux moi; mille, si vous supposez l'ame composée de mille parties. »

Vous ne pouvez échapper à la force de cette preuve; vous ne pouvez nier la simplicité de l'ame qu'en niant que vous aviez la faculté de comparer, ou qu'en admettant en vous seul la pluralité de moi, pluralité de personnes. Or, tout le monde sait que le cerveau est formé d'une infinité de parties unies entr'elles; personne n'oserait soutenir qu'un corps composé d'une réunion de matières peut être un; et nous venons de voir que l'ame ou principe intelligent est et doit être nécessairement simple, immatériel, d'une unité parfaite; donc il est de toute évidence, comme je l'ai déja dit, que le cerveau n'est pas, ne peut être un organe pensant.

La plupart des ouvrages de métaphysique renferment d'ailleurs un trop grand nombre d'argumens qui tous anéantissent le système du matérialisme, et démontrent clairement que l'existence de l'ame n'est point une chi-

mère, pour qu'il soit utile d'ajouter de nouvelles preuves à celles qui précèdent. Passons à quelques réflexions sur la doctrine des spiritualistes.

Si, malgré la critique habile que des savans, ennemis des préjugés, exempts d'esprit de système, ont faite des nombreux ouvrages qui ont été publiés sur la psychologie, on est encore à se demander quelle est la théorie idéologique la plus certaine; il faut convenir qu'il ne peut être sans quelque intérêt pour la vérité que chacun écrive ce qu'il pense en pareille matière, ne cédant toutefois qu'à l'entraînement d'une conviction profonde née de l'observation et de la méditation.

Ainsi, on a vu que je suis pleinement d'accord avec les psychologistes sur l'existence d'une ame immatérielle, intelligente, présente au cerveau de l'homme; mais je cesse de l'être lorsqu'il me paraît clair qu'ils attribuent à l'ame ce qui appartient à l'exercice de la vie animale; et je répète comme eux, que l'ame agit d'une manière qui nous est inconnue sur le cerveau, et, par le moyen de

cet organe, peut diriger l'activité des sens, des mouvemens musculaires, maîtriser ou donner plus d'énergie à certaines déterminations instinctives; mais je nie que le cerveau agisse sur l'ame.

Je ne reconnais pas la sensibilité de nos organes comme une faculté de l'ame, mais comme une force vitale inhérente à toutes les parties qui composent les animaux dont l'exercice est la source de tous les mouvemens physiques ou instinctifs nécessaires à la conservation de l'individu et de l'espèce.

Je dis que les impressions faites sur nos organes, et qui arrivent à stimuler le cerveau sont perçues par lui, et transformées, par sa réaction vitale, en sensation, dénomination sous laquelle j'entends désigner non-seulement le plaisir et la douleur, mais encore le tact, la vision, l'audition, la gustation et l'olfaction.

Je crois que l'ame prend connaissance de ces perceptions cérébrales; de là des objets dont les impressions ont été perçues et qu'elle s'en forme des idées distinctes; mais je ne crois pas qu'elle soit cause active de ces per-

ceptions. On peut, si l'on veut, appeler perception l'acte par lequel l'ame prend connaissance des perceptions organiques, mais, dans ce cas, il est indispensable de joindre à ce mot l'adjectif *intellectuel*; ce que les métaphysiciens ne font pas, parce qu'ils l'entendent d'une autre manière que celle que je présente.

On ne saurait s'étonner du défaut de précision analytique, qui se montre souvent dans l'ordre et l'explication des faits rapportés par les auteurs les plus estimés, comme de l'ambiguïté qui règne dans leur langage, lorsqu'on voit les uns établir que l'ame est le principe des sensations, ou d'autres, avec plus de réserve, admettre qu'à l'occasion de l'action des fibres nerveuses, l'ame réagit à sa manière, et que c'est l'effet de cette réaction que l'on nomme sensation; c'était chose inévitable du moment que la conséquence de l'une et l'autre doctrine est qu'à la seule puissance de l'ame sont dûs et les actes de l'intelligence et les phénomènes de la vie organique de relation qui, comme je l'ai démontré, en sont indépendans.

Il est vrai que le mot ame a reçu plusieurs acceptions, et qu'on l'a employé fréquemment pour désigner tantôt le principe de vie, tantôt le principe de l'intelligence, tantôt celui du mouvement. Ainsi l'on dit, l'ame humaine, l'ame sensitive, l'ame des bêtes comme l'ame du monde. Mais pourquoi n'avoir pas consacré cette expression pour désigner seulement le principe de l'intelligence, et l'avoir employé de tant de manières diverses qu'on peut facilement être induit en erreur? Les mots, dit Locke, sont destinés à être signes de nos idées pour nous servir à faire connaître ces idées aux autres hommes, non par une signification qui leur soit naturelle, mais par une institution purement arbitraire. C'est donc une manifeste tromperie de faire signifier aux mots tantôt une chose, tantôt une autre.

Très certainement je n'ai pas l'intention de faire entendre qu'il est des auteurs qui ont voulu échapper, par l'équivoque de l'expression, à la difficulté de la question. Je respecte toutes les opinions qui ont été émises : je me plais à reconnaître la franchise comme

le profond savoir de ceux qui les ont publiées; je crois seulement qu'ils se sont trompés, et dans cette seule idée, je pense qu'il serait d'une haute importance pour l'histoire de la philosophie de déterminer, comparativement à la théorie que je propose sur l'origine de nos idées, quel genre d'influence peut avoir eu sur le développement et les progrès des sciences intellectuelles cette maxime adoptée par les spiritualistes que les sensations dépendent d'une réaction de l'ame sur le cerveau, ce serait là un de ces travaux qui appartiennent aux génies supérieurs : je suis donc réduit à me permettre d'observer que, quoique condition fondamentale de plusieurs systèmes recommandables, cette maxime a fait éclore une foule de doctrines singulières et bien souvent obscures. Cette vérité ne manquerait pas d'exemples si l'on s'attachait à réunir tous ceux que renferment les ouvrages des philosophes tant anciens que modernes.

Ici, l'un nous dit que l'ame humaine est l'acte premier d'un corps organisé ayant vie en substance.

D'autres divisent l'ame en trois parties : la première placée au cerveau pense et veut, la seconde occupant l'espace entre le cou et le diaphragme, exécute les mouvemens de la première; la troisième qui s'étend depuis le diaphragme jusqu'aux extrémités, donne le mouvement et la vie aux autres parties du corps.

Là, on établit que puisque la sensibilité est manifeste dans toutes les parties du corps, l'ame est nécessairement répandue sur tous les points superficiels et profonds de l'organisation humaine, et on admet pour chaque sens, une ame appropriée à ses fonctions.

Ailleurs, après avoir décidé dans les premiers conciles que l'ame qui nous anime était un corps fort délié formé par l'air ou par le feu, on a fini, ensuite de réflexions plus profondes, par reconnaître qu'elle ne pouvait être qu'un pur esprit.

Mais sans remonter aux premières époques de l'histoire de la philosophie, si Descartes, qui avait beaucoup médité et qui a donné un grand développement à la distinction que l'on doit faire entre les fonctions de l'ame et

celles du corps, n'avait pas été entraîné par l'idée que cette ame qu'il appelait une chose qui pense, était aussi le principe de la vie de l'homme et des animaux, et que dès-lors il était forcé d'admettre l'immortalité de l'ame des bêtes, est-il probable qu'il eût refusé aux animaux le sentiment qui n'est que le complément de l'exercice de la sensibilité organique? J'avoue que je ne le crois pas. De même si Stahl et beaucoup d'autres avaient été moins préoccupés de cette pensée, ne se seraient-ils pas gardés de l'hypothèse dans laquelle ils rangent au nombre des opérations de l'ame les mouvemens du cœur, le jeu de la respiration, de la digestion, de la nutrition, comme des sécrétions et des excrétions; en soutenant, plus singulièrement encore, que si ces fonctions s'opèrent sans que la volonté et l'attention y prennent part, c'est que primitivement volontaires, elles sont devenues spontanées par l'effet d'une habitude invétérée?

Assurément, Condillac n'aurait pas été conduit à conclure que la différence entre l'entendement humain, et les sensations

simples des animaux ne consiste que dans le plus ou le moins; et il n'aurait pas dit que les idées ne sont que des sensations transformées. Beaucoup d'autres définitions sur l'origine des idées présentant une grande analogie quoique un peu différentes entre elles, seraient restées dans l'oubli; on n'aurait pas osé supposer une sorte d'intelligence aux plantes; la philosophie morale se serait établie sur des raisonnemens moins sujets à controverse; on aurait jeté plus de clarté sur ce qu'on doit entendre par état passif ou actif de l'ame; enfin les physiologistes qui, voyant la sensation, la pensée, la volonté se développer avec le cerveau, diminuer ou augmenter avec l'action de cet organe, disparaître avec lui, en ont conclu que ces facultés sont des fonctions cérébrales, n'auraient peut-être pas imaginé le système qu'ils soutiennent, ou du moins il leur aurait été plus difficile d'engager l'attaque qu'ils ont dirigée contre les psychologistes, car avant de discuter la question de fait, ils auraient été dans la nécessité de détruire le principe qui veut que des phénomènes oppo-

sés appartiennent à des causes opposées.

Comme ces courtes réflexions jointes à ce qui précède signalent assez que, pour avoir négligé d'observer et d'analyser avec une égale exactitude les fonctions vitales et les opérations de l'ame, les philosophes sont entrés dans des voies peu sûres pour les conduire à la vérité, je dois nécessairement suivre une autre marche dans le développement que je vais donner à la proposition sur la différence d'intelligence remarquable entre les individus. Ainsi prenant toujours pour base de mes raisonnemens soit le concours des faits qui se passent dans l'exercice de la vie animale, soit la variété des phénomènes de la sensibilité, j'arriverai, j'espère, aux conséquences les plus satisfaisantes pour notre raison.

Puisqu'il est vrai que le physiologiste ne saurait considérer d'une manière isolée chaque scène de la vie organique; qu'à ses yeux la plus petite des molécules qui nous composent réagit sur la molécule voisine; que chaque partie a un mode d'action qui lui est propre; que chaque système communique

au système voisin, puis reçoit de lui des impressions variées, puisqu'il reconnaît toujours qu'une harmonie admirable est établie entre tous les points de notre organisation par le moyen des nerfs qui les lient, et qu'en définitive, cette chaîne non interrompue de mouvemens n'aboutit qu'à un même but, celui de l'intégrité du tout; on conviendra sans peine que personne mieux que lui n'est appelé à en tirer une foule d'inductions utiles pour saisir les rapports qui existent entre notre état physique et les actes de notre intelligence; mais à ce point de vue général il faut ajouter plusieurs considérations qui indiquent particulièrement les causes de la différence d'intelligence entre les individus et dont les suivantes doivent surtout ne pas être oubliées.

Première cause : Si chacune de nos parties ne jouit d'une manière spéciale de sentir qu'en raison de la diversité des proportions dans lesquelles la pulpe nerveuse se combine avec les autres élémens organiques pour former la contexture de nos tissus et de nos organes, il est clair que les impressions doivent

dès-lors différer selon la disposition des tissus excités, abstraction faite de la nature des excitans et de la force de leur action.

Deuxième : Si c'est au mode le plus parfait d'organisation, au degré de sensibilité particulière comme à l'activité dont jouissent les divers composés de notre être que correspondent la fidélité, la rapidité et l'intensité des impressions, il est évident que c'est de même de la nature intime, de la disposition organique, de la somme des forces sensitives du cerveau, en un mot, de l'ensemble de son énergie vitale que dépendent les perceptions parfaites ou imparfaites, superficielles ou profondes, fugitives ou de longue durée.

Troisième : Si, sans examiner comment nos organes s'entr'aident ou se suppléent mutuellement, on ne peut contester que ceux des sens doubles, tels que ceux de la vue et de l'ouïe, placés les plus avantageusement possible pour servir l'intelligence, doivent, dans ce but, avoir une structure, une force vitale, un mode d'action identiques; il est de toute conséquence que lorsqu'un œil, par exemple, est mieux conformé, plus fort ou

plus sensible que son congénère, il en résulte inévitablement une inégalité, une confusion dans les impressions transmises au cerveau, et par suite des perceptions irrégulières. En effet, on ne voit que faussement un objet lorsque, dans le cas dont il s'agit, on ne suspend pas en le regardant l'action de l'œil le moins bien organisé; et M. de Buffon a prouvé par plus d'une expérience que nous ne contractons l'habitude de loucher que parce que nous détournons machinalement l'œil le plus faible de l'objet qui est en vue, afin d'éviter la confusion qui naîtrait dans la perception de deux images inégales. C'est encore en raison d'une défectuosité analogue dans un des organes de l'ouïe que des musiciens d'ailleurs fort instruits ne peuvent évaluer les nuances les plus délicates des sons, et nous surprennent en faisant entendre des dissonnances plus ou moins désagréables.

Quatrième : De même que l'usage sagement combiné des moyens gymnastiques a l'influence la plus salutaire sur les divers appareils organiques; qu'il augmente l'énergie

de la vie intérieure, qu'il en rend les phénomènes plus parfaits; qu'adopté dans un but de spécialité d'actions, il stimule la vitalité des organes qui en sont chargés, y appelle plus de force réparatrice, y développe plus de vigueur, plus d'aptitude, de même la raison comme l'expérience disent que le cerveau doit être exercé, afin de réunir en lui toutes les conditions matérielles et vitales les plus favorables à l'exercice de ses fonctions.

Cinquième : Enfin, puisque les observateurs les moins prévenus ont, depuis des siècles, reconnu que le caractère des inclinations, des passions, des aptitudes de chaque individu se montre sous les conditions de certaines dispositions physiques personnelles; perce, comme l'exprime Buffon, à travers les formes matérielles, il faut bien admettre qu'outre les impressions qui nous arrivent du dehors, la nature et l'étendue d'action des différens centres nerveux placés dans les cavités thorachique et abdominale, les excitations variées que chaque point sensible reçoit du jeu de nos organes, de la circulation des différens fluides qui les parcourent et qu'ils

sécrètent, les sympathies physiologiques et pathologiques dont tel ou tel système est le centre d'irradiation ou bien celui auquel elles aboutissent; les modifications qu'en éprouve la vitalité du cerveau comme les impressions qu'il en reçoit doivent compter pour beaucoup parmi les causes de la dissemblance des passions et de l'état intellectuel qui distingue les individus.

Ici vient se placer une observation importante et sur laquelle il n'est pas permis de se taire, car servant à établir que l'étendue de l'intelligence est en rapport constant avec la masse du cerveau, on l'a présentée comme une preuve incontestable de la faculté pensante de cet organe et conséquemment de l'intelligence des animaux; je veux parler de l'angle facial découvert par Camper. Or, pour ne rien altérer de l'idée qu'on doit s'en former, je laisserai parler le professeur Cuvier.

« La tête, dit-il, est formée de deux parties principales : le crâne qui est une boîte osseuse contenant le cerveau, et la face, agrégation de plusieurs os formant des cavités assez compliquées dans lesquelles sont ren-

fermés les organes de la vue, de l'odorat et du goût. Ceux de l'ouïe sont contenus dans les parois latérales du crâne.

Les deux organes qui occupent la plus grande partie de la face sont ceux de l'odorat et du goût. Plus les organes de ces deux sens sont développés, plus la face acquiert de volume, plus sa proportion avec le crâne est à son avantage. Au contraire, plus le cerveau grandit, plus le crâne qui le contient augmente en capacité, plus il devient considérable en comparaison de la face.

Ainsi un grand crâne et une petite face indiquent un grand cerveau; un odorat et un goût peu développés; un petit crâne et une grande face indiquent les proportions contraires, un cerveau peu volumineux, et des organes du goût et de l'odorat très parfaits.

Or, la nature de chaque animal dépend en grande partie de l'énergie relative de chacune de ces fonctions; il est, pour ainsi dire, entraîné et maîtrisé par celles de ses sensations qui sont les plus fortes. Nous en voyons tous les jours des exemples parmi nous,

quoique les différences qui peuvent exister à cet égard d'un homme à un autre soient beaucoup moindres que celles que l'on peut remarquer entre des espèces différentes d'animaux. Nous verrons que le cerveau, centre commun de tous les nerfs est aussi le lieu auquel aboutissent toutes les perceptions, et l'instrument au moyen duquel notre esprit combine ces perceptions, les compare, en tire des résultats, en un mot, réfléchit et pense.

Nous verrons également que les animaux participent d'autant plus à cette dernière faculté, ou du moins paraissent en approcher d'autant plus près que la masse de substance médullaire qui forme leur cerveau surpasse davantage celle qui constitue le reste de leur système nerveux; c'est-à-dire, que l'organe central des sensations l'emporte davantage sur leurs organes extérieurs.

La proportion respective du crâne et de la face indiquant immédiatement celle du cerveau avec deux des principaux organes extérieurs est donc aussi un indice du plus ou moins de perfection des facultés inté-

rieures comparées avec les extérieures. Mais il y a une considération de plus qui ajoute à son importance comme indice; c'est que les deux sens en question sont ceux qui agissent sur les animaux avec le plus de force; ceux qui les maîtrisent le plus puissamment à cause de l'énergie que deux des besoins les plus pressans, la faim et l'amour, communiquent à leurs impressions. Les actions auxquelles ces besoins déterminent sont aussi celles dans lesquelles il entre le plus d'aveugle fureur, le plus de brutalité, s'il est permis de s'exprimer ainsi, lorsqu'il ne s'agit pas de l'homme.

Il n'est pas étonnant, d'après cela, que la forme de la tête et les proportions des deux parties qui la composent soient des indices des facultés des animaux, de leur instinct, de leur docilité, en un mot, de tout leur être sensible; et c'est cela qui rend l'étude de ces proportions si importante pour le naturaliste.

Nous verrons bientôt que l'homme est celui de tous les animaux qui a le crâne le plus grand et la face la plus petite, et que les

animaux s'éloignent d'autant plus de ces proportions qu'ils deviennent plus stupides ou plus féroces.

Parmi les différens moyens que l'on a employés pour exprimer commodément les proportions de ces parties, un des plus simples, mais qui n'est pas toujours suffisant, c'est la ligne faciale de Camper et l'angle qu'elle fait avec la base du crâne. La ligne faciale est censée passer par le bord des dents incisives supérieures et par le point le plus saillant du front. La ligne de la base du crâne est celle qui coupe longitudinalement en deux un plan passant par les trous auditifs externes et le bord inférieur de l'ouverture antérieure des narines. Il est clair que plus le crâne augmente en volume, plus le front doit saillir en avant, plus la ligne faciale doit faire un grand angle avec celle de la base du crâne. Au contraire, à mesure que le crâne diminue, cette ligne doit s'incliner davantage en arrière. Nous allons voir par le tableau des différentes ouvertures de l'angle facial que l'homme est celui qui l'a le plus ouvert, et qu'il devient toujours plus aigu dans les

mammifères qui s'éloignent de l'homme, dans les oiseaux, les reptiles et les poissons. Le vulgaire même est habitué à attribuer la stupidité aux animaux qui ont le museau très alongé comme les grues et les bécasses, ce qui d'ailleurs est passé en proverbe; et lorsque quelque circonstance vient à relever la ligne faciale, sans augmenter la capacité du crâne, comme cela a lieu, par exemple, dans l'éléphant et dans la chouette, à cause de la grande épaisseur du diploé de leurs os du front; nous trouvons à ces sortes d'animaux un air particulier d'intelligence, et nous sommes portés à leur attribuer des qualités qu'ils n'ont pas réellement. On sait que la chouette était l'emblême de la sagesse, et que l'éléphant porte aux Indes un nom qui indique qu'il a la raison en partage.

Les anciens paraissent avoir senti ces rapports : non-seulement ils ont très bien remarqué que la ligne faciale relevée était un signe d'une nature plus généreuse, et un des caractères de la beauté; mais ils l'ont avancé outre nature, et l'ont fait s'incliner un peu en avant, dans les figures auxquelles ils vou-

laient donner un air plus qu'humain; dans les statues des dieux et celles des héros ou des hommes qu'ils voulaient faire participer à la divinité : il semble qu'ils aient voulu placer l'homme entre ces sortes d'êtres plus parfaits et les brutes, et qu'ils aient voulu indiquer par cette inclinaison en sens contraire, que ces dieux et ces héros étaient encore plus éloignés que l'homme des formes et de la nature des brutes.

Quoi qu'il en soit, cet angle étant déterminé comme il est indiqué plus haut, on trouve que les têtes européennes l'ont ordinairement de 80°, celles des Mongols de 75°, et celles des nègres de 70°, avec des variations de quelques degrés, relatives à l'âge et aux individus. Par exemple, les enfans ont la face plus courte, à cause que leurs dents de derrière ne sont pas développées, cela rend leur ligne faciale plus droite, et c'est une des causes qui fait que leur visage est constamment agréable et qu'il enlaidit presque toujours avec l'âge. Les anciens ont donné jusqu'à 90° à l'angle facial de leurs figures d'hommes lorsqu'ils voulaient

leur imprimer un caractère auguste; et ils sont allés jusqu'à près de 100° dans leurs figures de divinité; c'est ce qui leur rend les yeux plus enfoncés, et les branches de la mâchoire inférieure plus courtes que dans la nature.

L'ourang-outang a l'angle facial de 65°, les sapajous et les guenons d'environ 60°, les magots et les macaques d'environ 45°, enfin les mandrils qui sont les plus méchans et les plus féroces de tous les singes, de 30° seulement. Dans les espèces qui ont l'oreille très relevée et la fosse gutturale très profonde, comme le pongo de Batavia et l'alouette; la petitesse de cet angle n'indique point un alongement proportionnel du museau. Il faudrait pour bien rendre cette circonstance que la ligne de la base du crâne fût tirée parallèlement au plancher des narines.

Au reste, même avec cette modification, l'angle facial n'est important que dans l'espèce humaine, et parmi les quadrumanes, parce qu'ils n'ont que de très petits sinus frontaux qui ne relèvent point la ligne faciale d'une quantité sensible, et parce que le nez reste au-dessous de cette ligne.

Qu'on reconnaisse d'après ce qui vient d'être rapporté que l'expression de la physionomie de l'homme a d'autant plus à nos yeux un caractère de dignité que son angle facial rapproche davantage du 100e degré ; c'est ce que l'expérience a justifié, sans cependant exclure toute réflexion. Mais qu'on parte de ce point pour affirmer *à priori* que l'étendue de l'intelligence est en rapport constant avec l'étendue du cerveau ; c'est poser implicitement en principe que cet organe crée les idées, les pensées; c'est donner une fausse opinion sur l'importance qu'il convient d'attribuer à ses conditions organiques dans le développement des actes de notre intelligence, comme dans le degré d'aptitude des animaux à se plier au mode d'éducation que nous voulons leur donner. Ayant déja prouvé que le cerveau n'est pas, ne peut pas être un organe pensant, il est inutile que je revienne sur ce sujet. Il me reste donc à spécifier seulement les avantages qui peuvent résulter de sa perfection organique comme de sa plus grande étendue; c'est ce que je considérerai sous le point de vue qui me paraît le plus vrai.

Avant tout, il est certainement permis de mettre en doute que lorsque les sculpteurs grecs ont adopté un angle facial de 95 à 100 degrés pour donner à leurs têtes de héros, de demi-dieux cet air de majesté qui commande le respect, ils ne se sont attachés qu'à imiter la nature. Les exemples de semblables modèles sont trop rares, même parmi les Européens, pour penser que ce soit le résultat de mesures prises particulièrement sur un grand nombre de sujets. Il me paraît donc plus raisonnable de croire que les célèbres artistes de l'antiquité ont été conduits à ce mode d'exécution par une longue étude sur les rapports de formes et de proportions des parties dont la disposition pouvait faire naître le sentiment de la beauté idéale, et que leur génie a su interpréter heureusement cette émotion de surprise et d'admiration dont l'homme sensible ne peut se défendre à la première vue d'une statue dont la perfection des parties s'allie à une grandeur surnaturelle. Au reste, s'il est loisible à chacun de porter sur cette question tel ou tel autre jugement, il n'est pas ici indifférent

de faire remarquer que la beauté idéale dans l'art statuaire étant le produit des vastes connaissances, du travail profond de l'artiste, les impressions que nous en avons reçues nous portent à supposer, souvent à tort, une grande intelligence à l'homme dont les belles formes réveillent en nous un sentiment analogue à celui que nous avons éprouvé.

Puis, s'il est vrai qu'à la variété des degrés d'ouverture de l'angle facial correspond celle de la grandeur de la face des diverses races d'hommes et des différens âges, il faut aussi reconnaître que cette mesure n'est pas toujours un indice bien sûr de la véritable étendue du cerveau, puisqu'un plus grand développement de la substance diploïque de l'os frontal, l'évasement plus qu'ordinaire de ses sinus, l'épaississement uniforme et accidentel que beaucoup d'auteurs ont reconnu dans tous les os du crâne, comme plusieurs autres causes peuvent rapprocher la ligne faciale de la perpendiculaire, la lui faire même dépasser, et induire en erreur sur la capacité réelle du crâne. Un angle facial de 90° est donc avant tout une indication plus certaine de

l'étendue de la figure d'un individu que de celle de son cerveau; car on ne peut en tirer cette dernière conclusion qu'après avoir subi la nécessité d'éclaircir plus d'un doute. D'ailleurs si, le plus souvent, une haute capacité d'esprit se montrait sous les dehors d'un crâne très vaste, d'où est venu ce vieux préjugé commun à la généralité des individus qui ne voient dans une tête volumineuse que la triste annonce d'une grande médiocrité plutôt que celle du talent? Pourquoi la dénomination de grosse caboche est-elle dans presque tous les pays une insulte familière à la multitude? Arrêtons-nous donc d'abord à ce qui est certain, savoir que l'excessive variété des physionomies trouve une cause naturelle dans la différence des degrés d'ouverture de l'angle facial.

Le savant Cuvier nous a dit que la forme de la tête et les proportions des deux parties qui la composent (le crâne et la face) sont des indices des facultés des animaux, de leur instinct, de leur docilité; en un mot, de tout leur être sensible; d'où il faut conclure que l'instinct étant une fonction vitale à l'accom-

plissement de laquelle l'exercice du système nerveux est indispensable, l'animal dont le crâne indique un air plus étendu, et dès-lors un foyer de sensibilité plus vaste, doit présenter l'exemple de plus de perfection dans ses dispositions innées, dans ses facultés instinctives dont les déterminations ne peuvent, comme nous l'avons vu, être confondues sans irréflexion avec les actes intellectuels. Or, en traçant le tableau général de tous les êtres vivans, voit-on venir se placer en première ligne comme doués de plus d'industrie, de plus de ruse, les animaux que distingue la prédominance organique de l'encéphale? Non, l'instinct de chaque espèce n'est point réglé sur une disposition faciale et crânienne, sur l'échelle d'un appareil nerveux plus compliqué; mais trouve sa raison dans les conditions d'existence que lui a imposées le Créateur. L'araignée aquatique qui, isolée de ses parens, a l'art de se construire au milieu des eaux une loge hémisphérique d'un tissu imperméable qu'elle a soin de fixer à quelques brins d'herbe; qui, ne pouvant l'habiter sans la remplir d'air,

monte dans ce but et à plusieurs reprises jusqu'à la surface du liquide, présente à l'air son ventre creusé en tasse, entraîne par un mouvement rapide une forte bulle de ce fluide, plonge jusqu'à sa loge, et se renverse avec précaution pour y introduire par-dessous la bulle d'air dont elle est chargée; qui, enfin, de cet asile sait faire la chasse aux insectes, les attraper à la nage, détruire un mollusque comme s'emparer de sa coquille pour se construire une nouvelle habitation; cette araignée, dis-je, a certes tout autant d'instinct que le sapajou dont l'angle facial est de 60 degrés, et dont les œuvres d'ailleurs sont loin d'être aussi extraordinaires que celles de cet insecte. La belette n'est ni moins prudente ni moins rusée que le plus vieux des renards; et l'écureuil qui, pour traverser un ruisseau détache une écorce d'arbre, la jette à l'eau, s'y place comme dans une nacelle, et tient sa queue relevée pour s'en former une voile, ne manque pas plus de prévision que le plus habile des castors.

Si on m'objecte que l'instinct a son siège

dans le système nerveux ganglionaire qui préside aux fonctions de la nutrition comme de la reproduction des individus ; que, suivant certains modes de son action, résultent les déterminations spontanées, les goûts, les passions; que les animaux non vertébrés qui ne jouissent que de cet appareil nerveux font, il est vrai, des choses qui dénotent une industrie étonnante, une prévision miraculeuse, mais que leur savoir-faire est inné, qu'ils sont sans moyens d'acquérir, qu'ils opèrent nécessairement sous la seule impulsion du besoin de leur conservation; tandis que les êtres vertébrés qui, outre cet appareil ganglionaire, possèdent un système nerveux cérébro-rachidien, sont doués de plusieurs sens qui les mettent en rapport avec les objets extérieurs qu'ils apprennent à connaître, qu'ils acquièrent par l'expérience plus d'habileté, se conduisent selon leur volonté, sont susceptibles d'éducation; et que dès-lors on ne doit point confondre les actions qui, chez les uns, ne sont que des phénomènes instinctifs avec celles qui, chez les autres, sont le produit d'une intelligence plus ou moins par-

faite suivant que leur cerveau est plus ou moins développé.

Je redirai que quelle que soit la complication d'organisation des animaux, je ne vois dans tous, l'homme excepté, que des facultés d'instinct; que les êtres placés au plus bas de l'échelle des corps vivans possèdent, comme ceux qui en occupent la sommité, toutes celles qui leur sont nécessaires pour parcourir la sphère de leur existence; qu'isoler chez les vertébrés le système nerveux ganglionaire du système cérébro-rachidien, c'est faire une division arbitraire qui n'est pas dans la nature, car il y a analogie de forme et de structure entre les filets que l'un et l'autre fournissent; que vouloir séparer leur action, c'est protester contre les lois de l'organisme; qu'au contraire, les branches nombreuses de communication qui unissent ces prétendus deux appareils organiques en forment un tout continu; que quoique le cerveau nous paraisse être le seul agent de la vie de relation dont cependant les insectes ne sont pas entièrement privés, l'influence nerveuse de cet organe s'étend incontesta-

blement jusqu'aux fonctions de la vie intérieure de nutrition et d'assimilation, comme le prouvent l'amaigrissement que cause un chagrin profond, la blancheur subite des cheveux déterminée par des soucis cuisans, ou l'altération spontanée que subissent des excrétions par suite de l'explosion d'une passion violente ; qu'ainsi les phénomènes de la vie soit de relation, soit de nutrition s'enchaînent, se co-ordonnent, se nécessitent mutuellement, et qu'ils n'ont pas d'autre fin que la conservation des individus et des espèces.

Si, pour prouver que cette dernière assertion est une erreur, on ajoute que les insectes sont incapables d'éducation, que vainement on tenterait de leur apprendre la moindre chose ; qu'au contraire les renards, les fouines, les loups se perfectionnent dans leur manière de chasser ; que l'on apprivoise le lion, l'éléphant, plusieurs autres quadrupèdes, des lézards, des serpens, des poissons, et que l'on parvient assez promptement à instruire le cheval, le chien, la souris, le serin à des exercices très compliqués, à ceux même qui

sont les plus opposés à leurs inclinations naturelles, je rappellerai que déja j'ai démontré que plus l'organisation des animaux est compliquée, plus leur système sensible a de développement, plus aussi leurs façons d'être sont faciles à modifier; que c'est alors qu'ils jouissent de plus d'instinct imitatif, qu'ils contractent avec beaucoup de souplesse les habitudes auxquelles nous voulons les soumettre, et que j'ai appuyé cette doctrine sur trop de preuves pour avoir à y revenir. Or, quels rapports pourrions-nous établir avec les insectes qui ne sont encore qu'aux premiers degrés de l'animalité? qui, pour leur tenir lieu de cerveau ont un ganglion placé au-dessus du tube alimentaire, et dont la vie est, à peu de choses près, toute de nutrition. Il est plus que probable que tout moyen qu'on emploierait pour contrarier leur mode d'existence n'aboutirait qu'à en altérer ou en détruire la source; mais heureusement la nature est là comme une barrière à l'asservissement destructeur que notre esprit de domination ne manquerait pas de leur imposer.

Il en est tout autrement des quadrupèdes vivipares qui, plus favorisés, possèdent un cerveau assez ressemblant à celui de l'homme. Doués comme lui de cinq sens dont la perfection est irrégulière suivant les besoins particuliers de chacun d'eux (ce sur quoi on n'a peut-être pas assez réfléchi), ils reçoivent des corps extérieurs de nombreuses impressions qui sont perçues par l'organe cérébral : ce dernier réagit sur l'appareil sensitif ganglionaire, alors les impulsions instinctives se modifient dans l'ordre du plaisir et de la douleur que les impressions perçues ont fait naître; ces perceptions peuvent, ainsi qu'on l'a fait remarquer, se reproduire spontanément comme à l'occasion de la présence renouvelée des objets qui les ont provoquées ou des circonstances qui les ont accompagnées, et j'ai démontré que cette seule loi vitale de conservation suffit pour nous donner la possibilité de façonner les animaux à tel ou tel autre exercice plus ou moins compliqué, de même que c'est à l'aide de répétitions fréquentes que nous parvenons à leur imprimer des habitudes qui nous étonnent, et

nous font tellement illusion que nous les prenons pour une sorte d'intelligence.

Il serait presque ridicule de chercher à prouver que les diverses périodes d'accroissement sont marquées dans les phénomènes des facultés d'instinct par une perfection progressive qui coïncide avec celle de l'organisme. C'est une vérité que peut saisir l'homme le moins attentif. Il est ainsi dans l'ordre naturel que le jeune renard ne se hasarde qu'avec crainte à s'éloigner seul du terrier qui lui a servi de berceau; que, devenu plus fort, il se montre aussi plus hardi; et qu'en suivant ses père et mère dans leurs excursions, il contracte bientôt leurs allures, leurs habitudes, et devienne comme eux un chasseur aussi intrépide que patient et adroit.

Disons donc qu'il se peut que la découverte de Camper soit généralement exacte; que le cerveau en établissant les rapports des êtres vivans avec les objets extérieurs remplit une fonction entièrement organique qui, en harmonie avec celles de la vie intérieure, constitue leurs moyens d'existence et de conservation; qu'une plus grande masse céré-

brale chez les animaux promet à l'homme plus de facilité pour modifier leurs facultés d'instinct, pour les dompter ou asservir à ses besoins comme à ses plaisirs; et qu'enfin pour lui-même un vaste cerveau jouissant de toutes ses propriétés vitales est une condition organique avantageuse pour la multiplicité, la perfection des perceptions, et conséquemment une disposition favorable au plus grand développement de l'activité du principe intelligent.

C'est dans ce sens seul que, selon moi, on peut adopter l'angle facial humain plus ou moins ouvert comme un indice probable de la différence de capacité d'esprit entre les individus.

Dans les aperçus que je viens de donner sur l'ensemble du système général de l'organisme, nous trouvons des points d'appui solides pour asseoir nos idées sur les causes de l'inégalité des connaissances de chacun. Cette base ne peut que s'agrandir en dirigeant notre attention vers les modifications que l'âge, le sexe, l'éducation, le climat, le régime, les maladies déterminent dans nos dis-

positions physiques. Essayons donc une analyse succincte, mais exacte, de ces objets, et s'il m'arrive de la faire d'une manière conforme à leur importance, nous aurons toutes les notions nécessaires pour ne plus nous étonner si, comme être intelligent, l'homme diffère toujours de ses semblables, et souvent de lui-même.

Ayant signalé dans un autre travail sur l'éducation physique des enfans de quels résultats fâcheux sont pour le développement des facultés intellectuelles certaines pratiques meurtrières qu'on exerce trop fréquemment par usage et ignorance sur la tête des nouveaux nés, ou certaines défectuosités originelles qui sont un obstacle au libre exercice de la vie, j'écarterai ces questions pour ne raisonner que dans la supposition de sujets doués des élémens d'une bonne constitution.

Or, parmi les changemens qui peuvent survenir dans notre organisation, il n'en est pas de plus remarquables que ceux qui s'opèrent pendant les diverses périodes de l'âge. Au moment de la naissance, les proportions, la contexture des parties solides comme l'état

des fluides chez l'enfant diffèrent de beaucoup de ce qu'il en sera plus tard. La tête qui est très grosse forme à peu près le tiers de toute la masse du corps, et contient un cerveau dont la substance médullaire est alors si molle, si diffluente qu'on ne peut s'en servir pour une démonstration anatomique. L'élévation du ventre correspond au volume considérable du foie et de tout le système glanduleux abdominal qui est rempli de fluides lymphatiques inertes et insipides; la bile même dont la couleur est rougeâtre est sans amertume comme les matières excrémentitielles sont sans odeur. Le système osseux ne se montre encore que sous la forme cartilagineuse; toutes les fibres sont extrêmement molles; des humeurs douces et fades abreuvent le tissu muqueux ou cellulaire; les vaisseaux sont larges, et la circulation capillaire s'exécute d'une manière aussi facile que rapide; enfin l'organisation la plus avancée à cette première époque de la vie est celle des systèmes nerveux, cellulaire, lymphatique; et des impressions transmises au cerveau par le système nerveux ganglionaire résultent les

déterminations instinctives en rapport avec la grande activité de l'appareil digestif.

Mais pendant la période de la première enfance qui se compose de sept ans, ces dispositions organiques cessent peu à peu d'être les mêmes en raison de l'accroissement des forces nutritives, assimilatrices, et du développement que les parties acquièrent successivement dans leur ordre naturel. Ainsi dans cet intervalle de temps la tête d'abord si volumineuse se trouve par degrés ne plus être que le septième du reste du corps; la poitrine prend plus de capacité, et la dilatation des poumons permettant une respiration plus large, le sang s'oxigène davantage et va répandre la chaleur dans toute l'habitude du corps. Tous les os deviennent peu à peu plus solides; les fontanelles parviennent à se fermer; la première dentition s'achève, et le bassin ayant acquis plus de largeur forme une base assez solide pour permettre la station droite et la locomotion. A ces effets qui ont lieu sous l'influence de l'énergie toujours croissante des forces vitales, il faut ajouter que les couches du système cellulaire qui entre essen-

tiellement dans la structure de tous les organes se resserrent et prennent plus de consistance; toutes les fibres se montrent plus résistantes; les muscles que je crois être, comme l'a exprimé Cabanis, le produit immédiat de la pulpe nerveuse combinée avec le mucus fibreux du tissu cellulaire, deviennent plus gros, plus forts et plus irritables; le foie diminue de volume, comme toutes les glandes s'affaissent et se dégorgent en partie; toutes les humeurs qui semblaient être homogènes dans les divers organes passent à un plus haut degré d'animalisation, et chacune d'elles prend le caractère de sapidité, d'odeur qui lui appartient et qui se prononce davantage avec l'âge ; un équilibre plus parfait s'établit entre les solides et les fluides; les organes des sens se perfectionnent, la pulpe nerveuse cérébro-rachidienne de même que celle de tout le système des nerfs devient plus ferme; les excitations qui arrivent au cerveau accroissent son activité à imprégner graduellement tous les organes des propriétés vitales dont ils doivent jouir; mais comme sa substance n'est point encore assez consis-

tante, les perceptions très faciles à cet âge sont aussi tumultueuses, aussi changeantes que les impressions sont vives, passagères et variées. Il ne peut donc en résulter que de l'incertitude, de l'instabilité dans les idées ; tandis que les déterminations instinctives présentent plus de maturité, et s'augmentent du développement de la faculté imitative, origine de cette curiosité insatiable qui porte l'enfant à briser les joujous qui l'amusent le plus, à tout toucher, tout sentir, pour en disposer à sa guise les différentes parties ; puis le mode expressif des désirs qui naissent de la mobilité des sensations internes signale d'une manière plus précise les actes de la volonté.

Dans l'intervalle qui sépare la première enfance de la puberté, et que l'on nomme la seconde enfance, toute organisation imparfaite se perfectionne sur tous les points. De nouvelles dents remplacent les premières; les solides et les fluides prennent promptement des caractères plus prononcés; l'ossification générale s'accomplit ; les cavités qui doivent loger les sinus frontaux, maxillaires, ethmoïdaux, etc., achèvent de se former, la

face acquiert ses dimensions proportionnelles; la physionomie se dessine; les sens jouissent de toute leur vitalité; le cerveau, dont le volume est plus ou moins considérable, conserve encore, sous le rapport de la mollesse de son état organique, quelque analogie avec celui de sa première enfance, mais ses perceptions sont plus parfaites; elles ont déja assez de régularité, de fixité pour favoriser le développement des premiers actes de l'intelligence, et quoique l'enfant soit sous l'empire d'une grande excitabilité vitale nécessaire à son accroissement, quoiqu'il soit agité par de fréquentes émotions de la sensibilité intérieure, ses forces cérébrales lui permettent néanmoins une attention volontaire assez soutenue pour qu'on puisse entreprendre son éducation morale. C'est le moment de s'occuper de son avenir; c'est l'instant d'assurer sa mémoire par un exercice sagement dirigé; de semer dans son jeune cœur les germes des sentimens honnêtes, des affections douces, bienveillantes, et d'armer ainsi sa raison contre l'entraînement des passions qui ne tarderont pas d'éclore.

En effet, la puberté qui s'annonce par une espèce d'engourdissement des aines suivi de lassitudes, de douleurs assez vives dans toutes les articulations des membres, de malaise général, et d'une sensation jusqu'alors inconnue dans les parties sexuelles, se manifeste bientôt par des changemens d'une grande influence sur l'organisation des deux sexes. Ce n'est plus vers le seul accroissement, vers le seul but de conservation des individus que toutes les forces de la vie vont se diriger; il ne suffit pas à la nature qu'ils puissent subsister pour eux-mêmes, il faut que l'espèce se perpétue; il faut qu'ils puissent créer des êtres semblables à eux, et transmettre à d'autres cette puissance vitale dont ils ne jouissent que pour un temps donné. On voit donc, dès l'âge de quatorze à quinze ans, chez les garçons, l'appareil génital sortir de l'espèce de sommeil dans lequel il semblait plongé, et devenir le foyer d'un nouveau principe d'excitation qui suscite dans toute l'économie une nouvelle série de phénomènes vitaux. Alors le système osseux s'accroît en longueur, se charge de

phosphate calcaire et devient plus compacte. La fibrine, entrant en plus grande abondance dans la texture des muscles, ils prennent plus de consistance, puis commencent à se prononcer à la surface des membres; les contours de toute l'habitude du corps deviennent plus exacts, et les proportions se caractérisent d'une manière plus précise; aux environs des parties sexuelles comme en quelques autres points, il s'élève sur la peau une grande quantité de petits boutons d'une couleur blanchâtre qui sont les germes d'une nouvelle production du système pileux; les organes de la génération grandissent, se développent et subissent tous les changemens nécessaires à l'importante fonction qu'ils doivent remplir. Leurs capillaires s'épanouissent en lacis très déliés; leurs vaisseaux artériels, veineux, lymphatiques s'agrandissent; leurs nerfs prennent de la grosseur; les tissus cellulaire, érectile s'y gonflent, la circulation y devient plus rapide; la nutrition plus active; la sensibilité des glandes spermatiques s'exalte jusqu'à la douleur; enfin, leur organisation intime s'achève, et leur fonction s'accomplit.

Que l'on admette ou que l'on rejette l'idée de l'absorption de la liqueur séminale, et de son mélange au torrent de la circulation, toujours sera-t-il vrai que, lorsque cette sécrétion est établie, la peau se rembrunit et prend particulièrement dans certaines parties une teinte plus foncée; la transpiration cutanée exhale surtout chez les sujets robustes une odeur *sui generis*, qui, généralement parlant, supportable chez les uns est repoussante chez quelques autres; mais qui cependant tend toujours à réveiller dans le sexe opposé des désirs vénériens; les cheveux deviennent plus forts, plus longs, et leur couleur se charge; le menton se couvre de barbe, comme toute la physionomie prend un caractère de virilité. L'augmentation du volume du col, et la tuméfaction légère de ses glandes est à cette époque un fait si positif que les anciens y voyaient un signe de la défloration d'une vierge. Le thorax s'élargit et se met en rapport avec l'accroissement que les poumons acquièrent; le larynx subit des changemens pendant lesquels la voix, produisant d'abord des sons faux, désagréables,

se fait entendre, au bout de quelques mois, pleine, sonore, harmonieuse, et d'autant plus grave que la glotte a pris plus d'ouverture. Le sang devenu plus coloré, plus chaud, plus irritant, se porte avec abondance, avec force vers les poumons, et va répandre dans tout l'ensemble de l'organisme un surcroît de vitalité. Le système nerveux perd cette mobilité excessive qui est le propre de l'enfance; mais ses fonctions en sont plus énergiques. La proéminence plus apparente de l'occiput décèle le développement du cervelet dont l'influence sur les parties génitales a donné lieu à plus d'une interprétation, ce qui se trouve démontré par des faits nombreux; puis il s'établit entre les organes sexuels et la masse encéphalique des sympathies tellement évidentes qu'on ne pourrait nier leur influence réciproque.

Quoique le cerveau paraisse ne plus avoir son volume prédominant en raison d'une plus grande condensation des couches de tissu cellulaire qui entrent dans ses divisions, et qui, embrassant et accompagnant ses stries médullaires hors du crâne, forment les

enveloppes des troncs et des filets nerveux; cet organe jouit de plus d'activité dans ses propriétés vitales. Maintenu au maximum de son irritabilité par l'affluence du sang très-substantiel, très-stimulant qu'il reçoit sans cesse du cœur dont la force des contractions égale leur fréquence, il acquiert une susceptibilité exquise, une énergie vitale qu'il fait partager aux organes des sens, et dont se ressent également le système nerveux ganglionaire. Ce dernier qui, au début de la puberté, ne lui fait parvenir que des impressions incertaines et d'autant plus singulières qu'elles sont encore imparfaites, d'où résulte une foule de perceptions insolites puis un vague indéfinissable dans la formation des idées, d'où naissent cette inquiétude, cette sorte de langueur, de mélancolie rêveuse qu'on remarque à cette époque chez les individus, ce dernier, dis-je, ne tardant pas à partager l'orgasme nerveux de l'appareil générateur plus développé, transmet alors au cerveau des impressions très-vives, très positives dont les phénomènes subséquens sont chez le jeune homme où des désirs in-

déterminés qui le mettent mal à l'aise, ou les songes érotiques qui le réveillent en sursaut; et sans cesse un entraînement qui parfois devient irrésistible vers le sexe avec lequel la nature le provoque à l'œuvre mystérieuse de la reproduction. Ce nouveau besoin, dit Cabanis, produit chez le pubère un mélange d'audace et de timidité : d'audace, parce qu'il sent tous ses organes animés d'une vigueur inconnue : de timidité, parce que la nature des désirs qu'il ose former l'étonne lui-même, et que la défiance de leurs succès le déconcerte.

La nécessité d'obéir à la loi imprescriptible de la conservation de l'espèce n'est pas la seule conséquence de l'exubérance des forces vitales qui animent l'être qui marche à grands pas vers l'âge mûr. Son antipathie pour le repos, son impétuosité dans tous les exercices du corps, son dégoût pour tout ce qui exige de l'attention, prouvent assez qu'il est poussé comme malgré lui à la consommer par la multiplicité de ses rapports avec tout ce qui l'environne. Ennemi de toute contrainte, il s'agite dans tous les sens; il dis-

pose de toutes ses forces pour courir au-devant de tout ce qui lui fait pressentir de nouvelles jouissances. Le tableau mouvant des scènes de la vie qu'il a sous les yeux ne tarde pas à devenir insuffisant pour son insatiable curiosité; il brûle du désir de l'alimenter par des découvertes, et dès-lors il soupire après l'espoir d'aller visiter les pays les plus éloignés, d'aller tenter chez d'autres peuples les hasards de la fortune et du bonheur.

Comme les perceptions des impressions infinies qu'il reçoit de l'extérieur et de l'intérieur, servent puissamment à stimuler et activer les fonctions de la vie animale qui, chez lui, s'exécutent avec promptitude et régularité, il joint habituellement à l'exaltation vitale un état de bien-être physique qui se retrouve dans ses affections comme dans les actes de son intelligence. Ainsi ses passions quoique impétueuses sont bienveillantes, généreuses, chevaleresques; il embrasse avec chaleur et sans examen la défense de l'être faible qu'on accable par violence; il tressaille de plaisir au récit d'une belle action; comme il sacrifie sans hésiter et par honneur tout son avenir à la

cause dans laquelle on a su l'engager. Il n'est personne qui plus que lui soit désintéressé; sa confiance est aussi entière qu'imprévoyante; et s'il est inaccessible à la haine, nul n'est plus prompt à tirer vengeance d'une fourberie ou d'une injure. Quant à ses idées, elles sont vives, pleines de franchise et de gaîté. Mais la fréquence non interrompue des impressions et des perceptions ne laissant à l'ame que la possibilité de se créer des idées des objets, de se former des idées de leurs rapports; les unes et les autres manquent de ce genre de fixité, de cette co-ordonnance philosophique qui ne naissent que de la réflexion. L'ame n'a donc que le temps de les disposer d'une façon plus ou moins régulière d'après leur nature, de les systématiser dans un ordre d'association plus ou moins parfait. Aussi quelle fécondité d'imagination dans la jeunesse! que de pensées agréables, nobles, brillantes; quelle riche collection pour les méditations futures! et en même temps combien de douces illusions! combien de folles erreurs!

En effet, si parmi les éphèbes il s'en trouve plusieurs qui promettent déja d'heureux

succès dans la poésie, la musique ou la peinture, si même, au nombre des hommes qui se sont illustrés dans les sciences, la littérature et les arts, on doit compter quelques génies prématurés, il est en général constant qu'aux yeux seuls du jeune homme, l'espace de la vie se présente comme un vaste théâtre entièrement parsemé de fleurs, et dont chaque scène nouvelle lui cache une nouvelle source de bonheur. Il n'appartient qu'à lui de se déguiser sous des couleurs gracieuses, séduisantes, la laideur, les défauts, les vices même des objets qui l'intéressent. Emporté par la fougue de ses passions, mais incapable par lui-même d'un méchant artifice, il n'aspire qu'à la liberté, qu'à l'indépendance la plus absolue. Aussi inconstant dans ses projets que dans ses désirs, il est sourd aux avis de l'expérience ; il veut tout voir, tout connaître, tout maîtriser, tout expliquer, et devient extrême dans le bien comme dans le mal. Plein du sentiment de ses forces qu'il croit inépuisables, son attitude est celle de la fierté ; il marche la tête élevée, le regard assuré ; il prend avec ses interlocuteurs ce

ton tranchant, affirmatif, qui décèle toute sa confiance dans son savoir ; et souvent on le voit se jouer de tous les obstacles, affronter même en riant des dangers réels, bien persuadé que tout doit se plier à ses espérances, ou céder à son courage. Oh! combien de regrets, combien de chagrins suivent de près tous ces rêves de bonheur, tous ces prestiges de gloire, si la voix puissante d'un père n'a pas su, dès le début, modérer tant d'impétuosité; ou si de fortes occupations, si les sages conseils de l'amitié n'ont pu faire une diversion favorable à tant de passions désordonnées.

Cette énergie des fonctions physiques, cette exaltation des affections et par suite des idées se continuent jusqu'à l'âge de trente-cinq ans environ et plus, selon l'idiosyncrasie particulière de chacun, en subissant cependant une progression insensiblement décroissante. Lorsque l'homme est parvenu à son état de perfection virile, lorsqu'il jouit de toute la plénitude possible de ses fonctions, il commence à s'apercevoir que la résistance des solides vient contrebalancer l'action du système nerveux. Déja les actes de la vie

animale éprouvent plus de gêne, et la circulation des fluides se fait avec un peu moins de facilité. Alors il s'opère un changement d'équilibre dans l'appareil circulatoire sanguin; la prépondérance du système artériel va passer au système veineux, et ce phénomène est remarquable dans les branches de la veine-porte. Alors ce sentiment de force et de bien-être qui est l'apanage de la jeunesse ne disparaît pas tout-à-coup, mais s'affaiblit graduellement. Alors les individus, doués d'une forte constitution, résistent avec succès aux causes multipliées qui tendent à troubler leur santé; mais leurs facultés digestives, leur agilité ne sont plus les mêmes; ils ne peuvent se dissimuler que leur vigueur est bornée, qu'ils ne sont pas invincibles; et dès lors ils perdent cette assurance, cette confiance en eux-mêmes qui les rendait si hardis, si entreprenans et si impétueux dans leurs désirs.

Ce premier sentiment de faiblesse donne à l'homme l'avertissement salutaire du dépérissement vers lequel il s'achemine sans pouvoir l'éviter; et le place dans la nécessité de faire désormais un emploi plus sage du com-

plément d'organisation auquel il est arrivé. On remarque en effet qu'à cet âge sa physionomie prend un ton plus grave, plus sévère ; qu'il ne jette qu'avec une certaine inquiétude un coup d'œil sur la route qui lui reste à parcourir ; que désabusé par l'expérience de toutes ses illusions de bonheur sans fin, de toutes ses fausses espérances, il n'aspire le plus ordinairement qu'à une vie mieux assurée, plus réfléchie ; et que loin de céder aux transports d'imagination qui l'agitent, il les domine par sa volonté ; il les soumet au creuset de ses réflexions, et s'occupe sérieusement à en tirer pour le présent et l'avenir le parti le plus favorable à ses intérêts particuliers ou à ceux de sa famille.

Ce moment est celui de vigueur de la puissance nerveuse, c'est l'époque de toute l'énergie des forces cérébrales ; où elles peuvent servir à l'expression de la volonté la plus ferme ; obéir le plus avantageusement à toute l'activité de l'intelligence, et soutenir la fatigue de ses méditations profondes et de ses conceptions les plus étendues, excepté toutefois le cas où les nombreux déréglemens de

la jeunesse, ses excès de jouissances anticipées ont frappé tout l'organisme d'un épuisement profond, ont surtout jeté l'appareil générateur dans les langueurs d'une sorte de marasme, et détruit le moyen indispensable au développement de nos connaissances, je veux parler de la mémoire considérée ici comme simple faculté vitale du cerveau.

Si l'on a prêté quelque attention à ce qui a été dit sur les dispositions physiques de l'enfance et de la jeunesse, on a dû remarquer que, comme l'a écrit Cabanis, dans chaque âge les humeurs ont une direction particulière; que les mouvemens tendent spécialement vers tel ou tel organe; que non-seulement les organes ne se développent pas tous aux mêmes époques, mais qu'à développement d'ailleurs égal, ils deviennent successivement des centres particuliers de sensibilité, des foyers nouveaux d'action et de réaction; et que les phénomènes qui accompagnent et caractérisent ces déplacemens successifs des forces sensitives, ont lieu dans un ordre qui se rapporte entièrement à celui des inclinations, des passions et des idées.

Il est de fait qu'à l'époque de l'âge mûr, toutes les parties organisées du bas-ventre acquièrent un surcroît de sensibilité; que le sang artériel ne se porte plus avec la même force vers les poumons, mais qu'au contraire la circulation abdominale reçoit un nouveau degré d'accroissement, ce qui amène les fluxions hémorroïdales; que tout l'appareil digestif, les pléxus, les ganglions nerveux contractent une disposition habituelle d'irritation; que la vie, s'il est permis de le répéter, se concentre d'avantage dans l'individu, et que le besoin inné de la conservation personnelle se fait mieux sentir. De là vient cet amour de soi-même qui alors se déguise sous toutes les formes, fait partie de tous les désirs, et entre pour beaucoup dans tous les projets. De là naît cette ambition dont le caractère se déploie en raison de l'éducation que l'on a reçue, ou des habitudes qu'on a contractées; et qui, soumise à la puissance de l'ame, peut s'anoblir par le choix de son sujet comme par la pureté des moyens propres à la satisfaire; mais qui, si la volonté de cette dernière se plaît à en favoriser les excès, devient une passion d'au-

tant plus affreuse qu'elle est insatiable, et que le crime n'est pas toujours pour elle une barrière assez forte.

Cette susceptibilité nerveuse de toutes les parties contenues dans le bas-ventre est plus qu'entretenue par la gêne de la circulation de toutes les humeurs qui parcourent cette cavité, par la lenteur, le trouble des digestions qui favorisent les collections flattueuses de l'estomac et des intestins, par la prédominance du système hépatique qui se lie à celle de la veine-porte, et principalement par l'altération fréquente des fonctions du foie sans indice de fièvre ou de lésion de cet organe, mais dont l'influence sur les mouvemens vitaux intérieurs comme sur l'ensemble extérieur du corps est d'autant plus réelle qu'elle est incontestablement démontrée par toutes les observations anatomiques et physiologiques soit anciennes, soit modernes. Rien n'est donc plus ordinaire que d'entendre la plupart des personnes se plaindre alors d'une fatigue, d'un malaise habituel dans la région épigastrique; et rien n'est plus dans l'ordre naturel que d'en tirer pour

conséquence que les impressions en quelque sorte morbides qui partent sans cesse de ce point et sont perçues par le cerveau doivent faire naître des affections tristes, des habitudes taciturnes, irascibles, et qu'elles ne peuvent être l'occasion que d'idées sérieuses, de réflexions continuelles, de pensées fortes et presque toujours opiniâtres.

La vérité de ces assertions est confirmée par de nombreux exemples que renferme l'histoire des époques mémorables de la vie des hommes illustres ou des grands criminels. Et si je n'ai fait qu'indiquer le déplacement des centres de sensibilité pendant les trois premiers âges, qu'esquisser les changemens qui surviennent alors dans les dispositions organiques, au lieu de considérer sous un point de vue plus relatif à chaque tempérament toutes les modifications nouvelles que peuvent subir, pendant ces diverses périodes de la vie, le degré d'énergie, le caractère de sensibilité de chacun d'eux, c'est que ce travail me semble impossible, du moins pour moi, et que j'en ai dit assez pour signaler les causes principales de la dif-

férence d'intelligence selon les âges et pour faire comprendre de quelle manière il est vrai de dire que l'activité de l'intelligence suit les progrès du développement du cerveau, s'accroît avec l'enfance, devient brillante, énergique dans la jeunesse, et se montre dans toute sa force pendant l'âge mûr. Reste à voir comment elle s'affaiblit avec la vieillesse.

De même que dès les premières années de notre existence, nous sentons que nos rapports avec les objets extérieurs se multiplient chaque jour davantage; que l'exercice de notre vie de relation devient progressivement plus actif, plus énergique; de même, arrivés à la vieillesse, nous suivons une route contraire : tout nous force à reconnaître la décadence de la partie matérielle de notre être; et chaque pas que nous faisons vers le terme fatal nous isole davantage de tout ce qui nous environne. Voici un aperçu général des phénomènes de décomposition organique qui se continuent jusqu'à la fin de cette triste époque.

La peau dont l'épiderme plus épais, plus

dur s'oppose à l'exhalation cutanée, devient flasque, sèche, ridée, perd de sa propriété tactile; et le système pileux qui blanchit, se dégarnit, laisse souvent à nu les parties qu'il recouvrait. Le système osseux dont les propriétés vitales sont affaiblies diminue de poids, de volume, et se trouve plus fragile. Les dents se détériorent, se carient, tombent successivement; mais aussi les gencives se durcissent et permettent parfois au vieillard de mâcher encore des corps très durs. Une rigidité plus grande du système musculaire s'unit à la diminution de sa force contractile, de celle de cohésion des fibres qui le composent; de là la faiblesse, l'incertitude toujours croissante des mouvemens; de là la lenteur des gestes, la démarche traînante, le tremblement des membres; et, ce qui est pire, de là l'excrétion involontaire de fluides que les sphincters ne peuvent plus suffisamment retenir dans leurs réservoirs. Peu à peu les solides arrivent à être moins ductiles; et la compacité des tissus des viscères ou autres ralentit par plus de résistance la circulation des humeurs qui doivent les pénétrer. La

force d'impulsion des contractions du cœur n'étant plus la même, les artères diminuent de calibre; quelques-unes, même des plus petites, paraissent s'oblitérer. Toutes les fonctions organiques ne tardent pas à s'exécuter avec moins de perfection; plusieurs même languissent, tandis que d'autres cessent entièrement. L'appareil sensitif en général présente rarement alors ses différences organiques faciles à apprécier; mais on ne peut méconnaître un changement dans l'exercice de ses facultés vitales, puisque les sensations deviennent moins nombreuses et plus obtuses. Tout le monde sait qu'au déclin de la vie, l'œil se ternit, cesse d'être vif, devient humide, et que la vision perd de plus en plus de sa force comme de son étendue; si d'ailleurs on est assez heureux pour échapper à la cécité; que l'affaiblissement de l'ouïe s'oppose souvent à ce qu'on puisse entendre distinctement les sons; suivre une conversation un peu bruyante, et s'accompagne fréquemment d'une surdité complète; ce qui n'est pas seulement une privation, mais bien un tourment de tous les instans du jour; que

l'organe de l'odorat principalement destiné avec celui du goût à protéger la vie de nutrition, conserve à la vérité beaucoup d'aptitude à remplir ses fonctions; mais que cependant la membrane pituitaire est plus sèche, n'a plus la même souplesse, et que l'homme âgé s'aperçoit plus difficilement des miasmes fétides dont l'air peut être le véhicule, de même qu'il est plus insensible aux émanations des corps odorans les plus agréables; qu'enfin l'organe du goût est frappé d'une inertie d'autant plus grande qu'il a été détérioré par l'usage indiscret et prolongé d'excitans violens; mais que, dans le cas même contraire, il faut aux vieillards des boissons stimulantes et des alimens bien assaisonnés pour faire cesser l'engourdissement de leur appareil gustatif.

Or, pendant cette progression du dépérissement général, quoique l'ame ne vieillisse pas et quelque active que soit sa volonté, faut-il trouver étrange si, malgré sa puissance, les vieillards ne sentent plus le besoin de faire beaucoup de mouvemens, s'ils répugnent à voyager, lorsque l'atonie de tout

leur appareil locomoteur leur rend la marche pénible, et leur fait une nécessité du repos? s'ils ne se plaisent pas davantage à varier leur situation sociale, quand alors cela blesse leurs habitudes, et que leur état de malaise continuel introduit une modification désagréable dans toutes les impressions qu'ils reçoivent des objets extérieurs? s'ils cessent de se bercer d'espérance, comme d'être ambitieux de gloire du moment où ils ne se dissimulent pas que tous leurs efforts n'arriveraient pas à les retenir sur la pente de l'abîme dans lequel ils vont bientôt s'engloutir? Oui, on dit avec raison : *Si jeunesse savait et si vieillesse pouvait.* Oui, les hommes âgés doivent être égoïstes, parce qu'ils n'ont jamais été plus tourmentés du besoin inné de leur conservation; ils sont avares, parce que ne pouvant plus se suffire, ils sentent la nécessité d'avoir de quoi acheter les nombreux services qui leur sont indispensables; ils sont peu officieux, pleins de défiance, parce qu'ils se rappellent d'avoir été souvent dupes de leurs prévenances et de leur bonne foi. Ils blâment le présent et vantent le passé,

dit Boileau, parce que les choses présentes ont peu d'action sur leurs sens affaiblis, laissent peu de traces dans leur cerveau, et qu'ils ne jugent que d'après les idées qu'ils se sont formées ensuite des perceptions qui ont eu lieu bien antérieurement. Pourquoi, si près de la mort, au lieu de se familiariser avec cette certitude, sont-ils glacés de frayeur à la seule pensée du moment où ils cesseront d'être? Il y aurait plus d'une réponse à faire à cette question; mais ce dont je suis convaincu, c'est que celui qui n'en trouve pas la raison dans sa vie passée peut parvenir facilement à se placer sur ce sujet à la hauteur des vertus d'un stoïcien.

D'après l'explication que j'ai donnée de ce qu'on doit entendre par imagination, on conçoit que cette brillante faculté de l'ame doit cesser de se montrer dans toute son activité dès les approches de la vieillesse, puisqu'il est évident que plus les années nous accablent, plus nos sens perdent de leurs forces vitales, et sont moins capables de recevoir et transmettre au cerveau des impressions vives, rapides, nombreuses et variées;

mais ce désavantage est compensé par une plus grande tranquillité favorable à la méditation. C'est, en effet, vers l'âge de retour que l'on réfléchit mûrement sur toutes ses pensées, que l'on réforme avec plus de sagesse toutes ses opinions, qu'on rectifie ses jugemens et que l'on apporte, dans ses décisions, ce calme, cette prudence, cette force de raison que soutient une expérience consommée. Aussi un grand nombre des hommes qui ont consacré une longue carrière à la culture de leur esprit, possèdent-ils pour prérogative une réputation aussi solide que méritée. Ce sont eux qui, dans tous les tems, ont été préférés pour diriger vers un but honnête et utile l'ardeur impétueuse de la jeunesse ; c'est à leur tribunal que les familles aiment à en appeler pour statuer sur les débats de leurs plus chers intérêts; c'est au milieu d'eux que les souverains viennent chercher des conseils, comme c'est à la droiture de leur caractère et à l'étendue de leurs lumières que les peuples confient la création des lois. Malheur toutefois aux uns et aux autres lorsque leurs choix sont déterminés

par ces êtres dont le plus grand mérite est la connaissance de tous les détours de l'intrigue, dont l'intérêt personnel se déguise sous les dehors de l'amour de la patrie, dont la véhémence des passions ne s'éteint qu'avec la vie, et dont l'exaltation d'esprit de parti ne sait enfanter que des désordres.

Ici doivent se terminer ces considérations générales sur les rapports des âges avec les développemens de notre intelligence; car de nouveaux détails sur les divers changemens physiques qui se multiplient de plus en plus, et sont la conséquence du mouvement de décomposition progressive des solides et des fluides humains, ne fourniraient que le tableau des approches de la mort; eh! n'est-il pas de notoriété commune qu'à l'époque de la caducité, les forces de la vie s'affaiblissent chaque jour davantage; que les idées sont lentes, incertaines, et que les vieillards finissent souvent, comme dit Bichat, par tomber dans l'enfance, puisque ces deux périodes de l'existence se touchent par l'irrégularité du jugement.

De l'influence du sexe sur le caractère des idées.

Si, malgré les progrès de l'esprit humain, l'explication des phénomènes physiologiques dont nous sommes habituellement témoins s'arrête toujours à un point obscur que ne saurait éclaircir la sagacité des savans les plus habiles, quel homme pourrait avoir la témérité de prétendre à la possibilité de résoudre le problème de la faculté que nous possédons, ainsi que tous les corps organisés, de reproduire notre semblable?

Cependant beaucoup d'hypothèses contraires les unes aux autres ont été proposées pour soulever le voile qui couvre le mystère de la génération : toutes ont été le fruit de profondes méditations, de talens supérieurs. Eh! que nous reste-t-il de ces controverses scientifiques qui datent depuis plusieurs siècles? Sans doute beaucoup d'observations précieuses, d'opinions respectables, d'inductions plus ou moins plausibles; mais en définitive, que manque-t-il à la certitude de leur

insuffisance? absolument rien. On a dit pour écarter la difficulté que, comme toutes les fonctions organiques, la génération est une des conditions de l'organisation, un des produits de la force vitale; mais outre que ce n'est pas là une explication, et que lors même qu'on accorderait que cela en est une, elle ne serait pas plus claire, plus satisfaisante que celles qui ont été données; je demanderai d'où vient cette force vitale? Peut-on me répondre qu'elle est un résultat de l'organisation? Très certainement non, puisqu'elle pré-existe à l'organisation même, ce que prouve l'impossibilité où sont les germes de se développer, de s'organiser s'ils n'ont pas été fécondés par elle, si elle ne leur a donné l'impulsion de la vie. D'où émane-t-elle donc? Qui l'a fait naître? Sans entrer ici dans une longue suite d'argumentations, il est évident que de questions en questions, l'homme, dont la bonne foi n'est pas dominée par l'esprit de système, sera forcé de remonter à une cause première, puissance invisible, intelligente, qui ne nous a permis de la connaître que par la variété, l'ordre, la prévoyance infinie,

l'immuabilité des lois qu'elle a imposées à l'existence de toutes les parties de l'univers. Du reste, s'obstiner à la nier, c'est, pour ne rien dire de plus, préférer, adopter aveuglément toutes les inconséquences du matérialisme, plutôt que de prendre la peine de penser.

Dans l'enfance des sciences naturelles, en voyant une fourmilière de vers apparaître presque spontanément au milieu d'un cadavre, on a pu se persuader que ces insectes tiraient leur origine de la putréfaction. Les préjugés, le manque de moyens de recherches, ou le défaut d'attention des observateurs ont dû prolonger cette erreur. Mais on sait depuis long-temps que des mouches attirées par les exhalaisons de la pourriture viennent déposer leurs œufs sur les substances animales qui sont en état de décomposition; que la chaleur indispensable à l'établissement de la putréfaction favorise la naissance d'une espèce de vers qu'on appelle larves, et que ces dernières se développent d'autant plus vite qu'elles sont placées au centre des moyens de nutrition qui leur sont le plus

convenables; puisqu'après être restées plus ou moins de temps sous la forme des nymphes, elles se métamorphosent en mouches. Des expériences aussi multipliées que faites avec soin ont prouvé que chaque espèce a reçu un mode particulier de se reproduire. Il n'est donc plus permis de croire que la pourriture ait jamais suppléé au défaut de germes; et que la vie et l'organisation puissent sortir du sein de la mort. On trouve dans les ouvrages des naturalistes trop de faits, trop de raisonnemens qui proclament et confirment cette vérité, pour que je ne puisse me dispenser de l'appuyer par d'autres considérations. Ainsi, arrivons à la seule question que j'ai en vue; je veux dire que l'homme, comme tous les animaux les plus élevés dans l'échelle de l'organisation, à la tête desquels il est placé, ne se reproduit qu'avec le concours d'un être semblable à lui, mais d'un sexe distinct, et dont la manière de sentir, le caractère des penchans, la nature des idées correspondent à la différence de son organisation.

Bien que ces deux individus aient, en ve-

nant au monde, beaucoup de ressemblance, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'ils sont différens non-seulement sous le rapport des organes sexuels, mais encore sous celui de leur constitution physique, et de leurs inclinations. Sans doute dans les premières années de la vie, on peut facilement les confondre si l'on ne veut avoir égard qu'à la délicatesse de leurs organes, aux proportions agréables de leurs membres, à la douceur de leur son de voix, à leur goût pour le changement de situation, ou celui des objets dont on les amuse, à la gentillesse de leurs manières qui les rendent si intéressans pour ceux qui les observent, et font naître tant de douces émotions dans le cœur de leurs parens; mais bientôt on peut se convaincre qu'en général l'ensemble organique de la petite fille est plus mince, plus délicat que celui du petit garçon; qu'elle a un bassin plus saillant, et dont les contours sont déja mieux arrondis; que sa constitution est plus lymphatique; sa peau plus fine, plus blanche; sa chevelure plus longue, et d'une couleur moins foncée; que ses fibres sont plus molles, ses muscles moins

vigoureux, sa sensibilité plus excitable, et que s'il lui est donné d'avoir moins de force que de souplesse dans ses mouvemens, elle a toujours beaucoup plus de grace dans ses attitudes.

Si ces différences sont quelquefois légères et peu faciles à saisir, il s'en trouve qui se présentent avec moins d'incertitude dans la nature de leurs penchans. Tandis que l'un n'aime que les jeux bruyans, ne cherche qu'à sauter, courir, combattre, essayer ses forces de toutes les façons, la petite fille se montre avec des inclinations plus conformes à la délicatesse de son organisation. Ses manières sont plus douces, plus affectueuses; elle préfère les exercices modérés; elle se plaît à des divertissemens plus sédentaires; à la voir jouer avec ses poupées, les coucher, les lever, les coiffer, les habiller, leur préparer un repas; à entendre le ton varié du langage qu'elle leur adresse, on dirait qu'elle a déja le sentiment des obligations journalières d'une mère de famille. Est-elle libre de choisir les objets dont elle veut composer leur toilette? elle y met ce goût inné de la parure qu'elle

exprime d'ailleurs avec joie lorsqu'on la vêtit elle-même avec un peu d'élégance; et si l'on observe avec attention le mode expressif du plaisir qu'elle manifeste à pouvoir placer près de son lit la couche de ces petites figures, on se défend difficilement d'y entrevoir les premières déterminations instinctives de l'amour maternel.

Quoiqu'il soit difficile de rendre compte du pourquoi les petites filles croissent plus rapidement, arrivent plus promptement à un certain degré de perfection de tous leurs systèmes organiques, ce qui favorise la précocité du développement des actes de leur intelligence, il faut toutefois le reconnaître comme un fait généralement constaté par l'observation. Aussi dès l'âge de six à dix ans, on remarque chez elles plus de vivacité dans les idées, plus de finesse dans la conduite que chez les petits garçons. Déja, abstraction faite de l'éducation, elles mettent une sorte de réserve dans les rapports qu'elles ont avec eux; déja elles jugent bien de tout l'intérêt qu'elles inspirent à leurs parens, et elles étudient avec soin le genre d'impression qu'elles font sur les per-

sonnes qui les entourent; déja elles savent prendre des détours pour éviter une réprimande, ou obtenir ce qu'elles désirent; et tout dans leurs gestes, dans leurs petites prévenances, dans leur babil naïf et plein de curiosité, tout, dis-je, décèle les premières impulsions du besoin de plaire.

A mesure qu'elles avancent vers l'âge de la puberté, sans s'éloigner beaucoup de leur constitution primitive, leur état physique et moral se perfectionne de jour en jour. Alors le bassin s'agrandit; les hanches s'arrondissent; la taille devient svelte; le col s'alonge en conservant une médiocre grosseur; la démarche n'est plus la même; les traits de la physionomie s'épanouissent, et les membres commencent à acquérir une élègance de forme qui ajoute à la grace et à la légèreté de leurs mouvemens. D'une autre part, l'organisation intérieure se développe d'une manière spéciale, et dans les conditions les plus avantageuses, d'abord à l'accroissement et la santé de l'individu; puis aux fonctions futures desquelles doit dépendre la conservation de l'espèce. Un tissu cellulaire spongieux et hu-

mide qui entre dans la composition de toutes les parties, de tous les organes, s'y trouve disposé de façon à rendre leur contexture molle et souple, et à leur donner la propriété de se prêter avec peu de danger aux distensions, aux compressions, aux ébranlemens que plus tard ils sont destinés à supporter. Cette délicatesse de structure se trouve de même dans la formation de l'appareil sensitif dont le foyer commun, autrement dit la pulpe cérébrale partage la mollesse des autres parties; et il résulte de ces dispositions soit la facilité, la rapidité des mouvemens, soit la vivacité d'action du système nerveux dont l'excitabilité d'ailleurs est d'autant plus grande que l'énergie du système musculaire est plus faible. C'est ainsi que de l'âge de dix à treize et souvent quatorze ans, la mobilité des filles est excessive. Il suffit d'un regard, d'un geste, d'un mot pour exciter leur gaîté folâtre mais passagère, ou déterminer des pleurs qui n'ont pas plus de durée. Une inconstance extrême s'allie chez elles à une étourderie qui n'est pas toujours sans amabilité. Soit qu'on observe leur manière d'agir, leurs réponses, ou leurs

questions, on y aperçoit un instinct de dissimulation qui n'a pas constamment un but de curiosité, mais qui, dans les lois de la vie, est la sauve-garde de la faiblesse contre l'oppression de la force et du pouvoir. Réunies à leurs compagnes dans lesquelles elles ne reconnaissent point encore de rivales, elles se livrent avec empressement à des caresses vives et tendres qui dénotent assez que le propre de leur caractère est la douceur; qu'elles ne respirent que pour aimer; et elles se familiarisent entre elles à ce mode gracieux du langage qui un jour servira puissamment à assurer le triomphe de leurs charmes. Ces plaisirs innocens les amusent et semblent les satisfaire, cependant ils ne suffisent pas longtemps à leur bonheur. Une secrète inquiétude vient les surprendre et les agite. Leur imagination aussi volage que la variété infinie des impressions qu'elles reçoivent, et des perceptions qui en sont la suite, leur présente l'avenir sous les tableaux les plus séduisans; elles grandissent trop lentement pour leur impatience; et la tête remplie de chimères, elles atteignent enfin l'instant où, dans l'ordre natu-

rel, leur organisation doit éprouver une révolution générale, d'où naîtront des fonctions nouvelles qui seront elles-mêmes la source de besoins qui jusqu'alors leur ont eté inconnus.

Si la puberté s'accomplit chez les adolescens par des changemens notables dans leur état physique, moral et intellectuel, cette période de la vie se signale pareillement chez les filles par un nouvel ordre de phénomènes organiques, par d'autres affections, d'autres idées, et décèle parfois aussi des troubles fâcheux dans leur organisme. En effet, plusieurs causes peuvent suspendre ou altérer le mode de vitalité que les ovaires comme l'utérus doivent acquérir à cette époque; et c'est alors que se montrent ou s'aggravent des dérangemens dangereux pour leur santé. Ainsi, qu'un vice de conformation des parties internes de la génération, ou qu'une débilité profonde et générale résultant de l'atonie des organes digestifs soient un obstacle à l'établissement de l'évacuation menstruelle, on voit chez elles se développer souvent avec intensité une sorte de fièvre hectique gastrique, survenir une

langueur cachectique que l'on nomme chlorose ou pâles couleurs; et personne n'ignore que cet ensemble de maladies est d'autant plus opiniâtre que l'épuisement des sujets est plus considérable. Mais l'histoire des causes de ces désordres, de plusieurs autres, et des moyens propres à les faire cesser, appartient à la science médicale; bornons-nous à une esquisse de cette triste situation organique, et aux indications rapides de l'influence qu'elle exerce sur les déterminations instinctives, les penchans et la nature des idées. Or, lorsqu'une jeune personne qui touche au moment de sa nubilité subit, comme je viens de le dire, les conséquences d'une constitution altérée, elle est en proie à une foule d'accidens qui se manifestent en tout ou en partie, et qui, pour ce qui est visible, sont une décoloration de la peau, prenant quelquefois une teinte livide, une bouffissure de la face principalement remarquable sur les paupières et le contour des orbites dont la couleur est noirâtre, l'air d'un grand abattement qu'accompagne un regard où se peint la souffrance, et un gonflement édémateux des malléoles que le repos

de la nuit rend ordinairement à leur état naturel. Dans le nombre de ses maux intérieurs, elle se plaint souvent de céphalalgie, d'une tension douloureuse des hypocondres, de palpitations, de perte d'haleine, d'engourdissement des membres, de propension à la défaillance, et ne triomphe qu'avec peine du besoin continuel de se livrer au sommeil. L'atonie de ses forces musculaires lui rend le travail, les exercices du corps insupportables; l'altération des propriétés vitales de ses organes gustatifs et digestifs fait naître les goûts les plus bizarres, les appétits les plus dépravés, et il n'est pas rare de lui voir manger avec avidité soit du sel, des cendres, de la suie, soit même des substances très dégoûtantes, et boire avec délice du vinaigre ou des liqueurs très fortes. De l'irritation morbide, ou de la susceptibilité particulière qu'acquiert le système nerveux en général, et principalement celui qui préside à l'ensemble des fonctions nécessaires à la nutrition, résultent des spasmes aussi fréquens que variés; il en naît diverses impressions internes presque toujours fâcheuses, et qui,

perçues par le cerveau, lui impriment une stimulation analogue, sont l'occasion d'idées tristes, mélancoliques; déterminent des illusions des sens, surtout de la vue et de l'ouïe, des terreurs paniques ou des rêves effrayans; et l'inertie comme le trouble dans lequel les fonctions cérébrales s'exécutent donnent une raison suffisante de la suspension ou de l'irrégularité des actes de l'intelligence.

Combien la scène est différente si la nature n'est pas contrariée dans sa marche, et si l'énergie vitale que les ovaires comme l'utérus doivent acquérir se développe sans beaucoup d'obstacles. Il est certain que plusieurs filles deviennent pubères sans s'apercevoir du moindre dérangement de leur santé; sans, pour ainsi dire, se douter des changemens importans qui s'opèrent dans leur constitution physique, et qu'elles ne cessent pas de se montrer alors avec toute leur légèreté, leurs joies naïves, et la vivacité d'une imagination brillante. Cependant il ne faut pas taire qu'il n'en est pas toujours ainsi. A l'époque où la stature et l'appareil interne de la génération vont recevoir un

grand accroissement, à l'instant où ce dernier devient un centre d'action vers lequel les forces de la vie se dirigent, on entend la plupart d'entr'elles se plaindre d'agitation générale, de maux de tête, de diminution d'appétit, d'anxiété précordiale, de douleurs vagues, de pesanteur dans les lombes et les cuisses, de chaleur profonde dans l'hypogastre, quelquefois de l'écoulement d'un fluide blanchâtre qui précède presque toujours l'apparition des règles; et c'est à cet état d'irritation de tout l'organisme, d'ébranlement de tout le système nerveux que se rapportent ces bizarreries de caractère, ces goûts capricieux, cet amour d'isolement, ces habitudes rêveuses, taciturnes tant reprochées à cet âge. Mais la crise interne se fait-elle d'une manière convenable? la fille atteint-elle ce degré de perfection organique qui doit la rendre propre aux fonctions de la reproduction? tous les phénomènes qui manifestent cette heureuse métamorphose se complètent chaque jour davantage, et sa santé qui prend une nouvelle vigueur se pare de nouveaux attraits.

Pour concevoir tous les changemens qui s'opèrent sous l'influence étonnante de l'énergie vitale des ovaires et de l'utérus, il faut se rappeler 1° que la quantité ou la réunion des différens nerfs qui se rendent à une partie est en raison de la sensibilité dont elle doit jouir, et que celle des viscères est susceptible d'être d'autant plus vive qu'ils sont sous la puissance nerveuse des ganglions multipliés, des plexus nombreux placés dans les régions abdominales; 2° que le système nerveux est le lien commun qui unit tous les organes, qui établit entr'eux une dépendance mutuelle, et qui fait que lorsqu'une partie interne est le siège d'une forte excitation, cette dernière est ressentie par tous les points du corps vivant; 3° que l'exercice de l'appareil nerveux, en général, peut être puissamment modifié par le caractère des fonctions des organes dont le rôle est le plus important, et cela en raison des impressions habituelles qu'il en reçoit; 4° enfin, que sans examiner si les ovaires sécrètent ou ne sécrètent pas une liqueur analogue au sperme que l'homme seul fournit, toujours est-il certain

que dès l'instant où ces corps parenchimateux, dont la substance a paru se rapprocher de celle des testicules, ont atteint le degré de maturité, le summum des propriétés vitales qu'ils doivent avoir, les différentes circulations deviennent plus actives, le sang plus chaud, plus stimulant, et que toutes les fonctions s'exécutent avec plus de vigueur. Or, la matrice et les ovaires reçoivent leurs nerfs des plexus rénaux et mésentérique inférieur, des grands intercostaux comme des paires sacrées et lombaires qui, d'ailleurs, sont en rapport de communication avec tout l'appareil sensitif. Il est donc conforme aux lois de l'économie animale ainsi qu'à l'observation d'affirmer que lorsque ces organes jouissent de leur plus grande vitalité, ils doivent non-seulement exercer les sympathies les plus étendues, avoir une immense influence sur la marche de toutes les fonctions organiques, mais encore qu'ils impriment une nouvelle manière de sentir, et que dès-lors ils font naître de nouveaux besoins, de nouvelles inclinations, et sont l'occasion de nouvelles idées. En effet, à l'époque de la nubi-

lité, toutes les proportions du corps achèvent de se dessiner. Le bassin atteint les dimensions nécessaires à son usage, et sa grande largeur donne aux femmes dans les mouvemens de progression ou de course un air embarrassé, qui a fait dire à Rousseau que quand elles fuient, c'est pour être atteintes; et que si la course n'est pas la seule chose qu'elles fassent d'un air gêné, c'est du moins celle qu'elles font de mauvaise grace. Les parois de la poitrine s'élèvent et s'agrandissent; ses parties latérales se couvrent des mamelles qui augmentent de volume, non pas dans le but unique d'être le moyen de nutrition de la première enfance, mais dont la conformation gracieuse est une condition essentielle de la beauté, et en devient un des attraits les plus séduisans. L'appareil générateur externe prend des formes plus prononcées, se garnit d'un nouveau système pileux, de même que ses parties les moins apparentes se colorent d'une teinte vermeille, s'animent d'une nouvelle vie; tandis que l'une d'elles arrive à un degré de sensibilité tellement exquise qu'elle devient le siège d'un sentiment de plaisir in-

dicible. La masse du tissu cellulaire qui a ressenti la commotion générale passe à un état d'expansion active, soulève et tend légèrement la peau qui souvent acquiert plus de finesse, plus de blancheur, et qui, suivant l'expression d'un écrivain élégant, donne à toute la surface du corps ce voluptueux embonpoint que le toucher ne confond pas avec celui que produit plus tard, chez quelques femmes, l'accumulation de la graisse dans les mailles de ce réseau. Mais laissons parler Roussel : « Dans cette seconde époque où la nature travaille à mettre la femme en état de se reproduire, et à donner aux organes qui doivent servir à cette œuvre importante le degré de perfection qu'elle exige, son corps éprouve une secousse générale qui va frapper avec une force particulière ces deux parties opposées par leur siège, et différentes par leurs fonctions, dont l'une est l'instrument immédiat de l'ouvrage de la génération, et l'autre le nourrit, l'augmente et le fortifie : alors toute la masse cellulaire s'ébranle aussi et se modifie : elle s'arrange autour de ces deux parties qu'elle rend plus saillantes, comme au-

tour de deux centres d'où elle envoie des productions aux différens organes qui leur sont soumis. Les productions qui partent du centre supérieur, après avoir arrondi le col et lié les traits du visage, vont se perdre agréablement vers les épaules et se prolonger vers les bras pour leur donner ces contours fins, déliés et moelleux qui se continuent jusqu'aux extrémités des mains. Les productions qui partent de l'autre centre vont modifier à peu près de la même manière toutes les parties inférieures. Cette force intérieure qui opère ce développement imprime en même temps à tous les solides et fluides un mouvement vital qui leur donne de la consistance, de la chaleur et du coloris. Tout s'anime alors dans la femme; sa voix devient sonore, harmonieuse, persuasive; ses yeux, auparavant muets, acquièrent de l'éclat et de l'expression; et tout ce que les graces légères et naïves ont de piquant, tout ce que la jeunesse a de fraîcheur brille dans sa personne. »

Les affections changent également à cet âge et prennent insensiblement un caractère plus décidé. Bien que les jeunes personnes

soient alors plus timides, qu'elles montrent plus de réserve dans leur maintien, plus de retenue dans leurs actions, elles sentent néanmoins le besoin pressant de consommer dans de fortes émotions la surabondance de vie dont elles jouissent. Leurs goûts s'exaltent jusqu'à la passion; elles ne désirent que fêtes, que bals, que spectacles. Elles s'efforcent à charmer l'ennui de leurs occupations journalières par des chants variés dont la mélodie naturelle, expressive est en parfaite harmonie avec l'état de leur cœur; mais ce qui captive toute leur attention, c'est la lecture de ces ouvrages qui portent l'empreinte de tous les sentimens qui les agitent, et dont les auteurs se sont moins attachés à la vérité des tableaux qu'à se laisser aller aux écarts d'une imagination trop souvent éloignée d'une saine morale.

C'est l'époque où le cerveau ayant acquis plus de consistance, jouissant de toutes ses propriétés vitales, peut servir utilement l'activité du principe intelligent. C'est alors qu'il est important pour elles de perfectionner cette instruction qui convient aux devoirs

comme aux occupations que la nature et la société leur imposent, et de se bien persuader que le triomphe d'une belle ignorante n'est jamais que passager, tandis que des connaissances utiles, agréables, ajoutent de nouveaux charmes à ceux de la beauté, et font une femme très aimable, très recherchée, de celle dont la figure est dépourvue de ce qui plaît aux yeux.

Quel est le genre de connaissances qu'il convient de donner aux jeunes personnes? C'est là une de ces questions délicates sur lesquelles les meilleurs esprits ne sont pas bien d'accord.

L'un établit que, destinées à se consacrer aux soins de la vie domestique, il n'est pas nécessaire de cultiver chez elles les hautes facultés de l'esprit; qu'il suffit de leur apprendre à mériter l'estime d'elles-mêmes et des autres, soit comme bonne ménagère, ouvrière adroite à l'aiguille, soit comme modèle de mœurs pures, d'épouse fidèle, de mère vigilante, et que l'attention qui est indispensable pour l'exercice de ces premiers actes de l'intelligence est la source des per-

ceptions qui portent le germe de conceptions plus supérieures.

Un autre nous dit, je ne blâmerais pas sans distinction qu'une femme fût bornée aux seuls travaux de son sexe, et qu'on la laissât dans une profonde ignorance sur tout le reste. Mais il faudrait pour cela des mœurs publiques très simples, très saines, et une manière de vivre très retirée. Dans les grandes villes, et parmi des hommes corrompus, cette femme serait trop facile à séduire. Souvent sa vertu ne tiendrait qu'aux occasions. Dans un siècle de philosophes, il en faut une à l'épreuve; il faut qu'elle sache d'avance et ce qu'on peut lui dire et ce qu'elle en doit penser. D'ailleurs soumise aux jugemens des hommes, elle doit mériter leur estime; elle doit surtout obtenir celle de son époux; elle ne doit pas seulement lui faire aimer sa personne, mais lui faire approuver sa conduite; elle doit justifier devant le public le choix qu'il a fait, et faire honorer le mari de l'honneur qu'on rend à la femme. Or, comment s'y prendra-t-elle pour tout cela, si elle ignore nos institutions, si elle ne sait rien de nos

usages, de nos bienséances; si elle ne connaît ni la source des jugemens humains, ni les passions qui les déterminent? Dès qu'elle dépend à la fois de sa propre conscience et des opinions des autres, il faut qu'elle apprenne à comparer ces deux règles, à les concilier, et à ne préférer la première que quand elles sont en opposition. Elle devient le juge de ses juges, elle décide quand elle doit s'y soumettre et quand elle doit les récuser. Avant de rejeter ou d'admettre leurs préjugés, elle les pèse, elle apprend à remonter à leur source, à les prévenir, à se les rendre favorables; elle a soin de ne jamais s'attirer le blâme quand son devoir lui permet de l'éviter, et il est évident que rien de tout cela ne peut bien se faire sans cultiver son esprit et sa raison. »

Un troisième donnant pour exemple les femmes célèbres de l'Égypte, de la Grèce, de la France, de l'Italie, pense qu'en fait de sciences les femmes sont capables de tous les élans philosophiques dont les hommes se sont crus seuls susceptibles, et que quoique l'usage les ait de tout temps éloignées de l'é-

tude des sciences et de la culture des belles-lettres, celles qui ont voulu s'ouvrir une route nouvelle, franchir les limites de l'éducation ordinaire ont réussi à prendre rang parmi les savans distingués dans l'un et l'autre genre.

Mais quoiqu'il soit vrai que des femmes qui ont reçu une éducation d'homme aient obtenu des succès scientifiques et littéraires, des exemples particuliers et très rares ne permettent pas de conclure au général. Puis, si l'on considère que la constitution physique des femmes s'éloigne peu de celle de l'enfance, que la masse de leur cerveau est moindre de trois à quatre onces comparativement à celle de l'homme, que la pulpe nerveuse conserve chez elles beaucoup de mollesse, que la délicatesse de leurs organes jointe à la plus active mobilité de leur appareil sensitif les rend susceptibles de la variété la plus rapide des sensations, mais s'oppose à leur durée comme à leur profondeur; que cette prompte susceptibilité favorise sans doute la fougue de leur imagination, mais que malheureusement aussi elle y introduit

souvent beaucoup de désordres, comme le prouve le relevé des maisons d'aliénés où le nombre des folles excède toujours celui des hommes; qu'enfin la versatilité étonnante de leurs penchans et de leurs idées, sauf quelques exceptions honorables, s'oppose à cette vigueur de pensées, à cette profondeur de méditations, à cette longue suite de raisonnemens indispensables pour traiter à fond un sujet scientifique ou de haute littérature, il est hors de doute que les femmes sont incapables des études pénibles, continues qui seules peuvent former des savans ou de grands écrivains; et M. Thomas les a bien jugées lorsqu'il a dit : « Descartes, outragé par l'envie, mais admiré par deux princesses, vantait l'esprit philosophique des femmes. Je n'ose croire que sa reconnaissance voulût par une erreur de plus s'acquitter envers la beauté. Sans doute il trouvait dans Elisabeth et dans Christine cette docilité qui s'honore d'écouter un grand homme, et paraît s'associer à son génie en suivant la marche de ses idées. Peut-être même trouvait-il dans les femmes la clarté, l'ordre et la méthode; mais

trouvait-il de même la base de l'esprit philosophique, le doute? Trouvait-il cette raison froide qui marche sans se précipiter jamais, et mesure tous ses pas? Leur esprit pénétrant et rapide s'élance et se repose. Il a plus de saillies que d'efforts. Ce qu'il n'a point vu en un instant, ou il ne le voit pas, ou il le dédaigne, ou il désespère de le voir. Il serait donc moins étonnant qu'elles n'eussent point cette opiniâtre lenteur qui seule recherche et découvre les grandes vérités.

L'imagination semblerait bien plus devoir être leur partage. On a observé que celle des femmes a je ne sais quoi de singulier et d'extraordinaire. Tout les frappe, tout se peint en elles avec vivacité; leurs sens mobiles parcourent tous les objets et en emportent l'image. Des forces inconnues, des liens secrets leur transmettent rapidement toutes les impressions. Le monde réel ne leur suffit pas; elles aiment à se créer un monde imaginaire; elles l'habitent et l'embellissent. Les spectres, les enchantemens, les prodiges, tout ce qui sort des lois ordinaires de la nature sont leur ouvrage et leurs délices. Elles jouissent de

leurs terreurs même. Leur ame s'exalte et leur esprit est toujours plus près de l'enthousiasme. Mais il faudrait voir jusqu'où cette imagination appliquée aux arts peut développer en elles le talent de créer et de peindre; si elles peuvent avoir l'imagination forte comme elles l'ont vive et légère; si le genre de la leur ne tient pas nécessairement à leurs occupations, à leurs goûts, à leurs plaisirs, à leur faiblesse même. Je demanderai si leurs fibres plus délicates ne doivent pas craindre des sensations fortes qui les fatiguent et en chercher de douces qui les reposent. L'homme toujours actif est exposé aux orages. L'imagination du poète se nourrit sur la cime des montagnes, aux bords des volcans, sur les mers, sur les champs de bataille ou au milieu des ruines; et jamais il ne sent mieux les idées voluptueuses et tendres qu'après avoir éprouvé de grandes secousses qui l'agitent. Mais les femmes, par leur vie sédentaire et molle, éprouvant moins le contraste du doux et du terrible, peuvent-elles sentir et peindre, même ce qui est agréable, comme ceux qui, jetés dans des situations contraires, passent

rapidement d'un sentiment à l'autre? Peut-être même par l'habitude de se livrer à l'impression du moment qui, chez elles, est très forte, doivent-elles avoir dans l'esprit plus d'images que de tableaux. Peut-être leur imagination, quoique vive, ressemble-t-elle au miroir qui réfléchit tout, mais ne crée rien. De toutes les passions, l'amour, sans contredit, est celle que les femmes sentent et qu'elles expriment le mieux. Elles n'éprouvent les autres que faiblement et par contre-coup : celle-là leur appartient; elle est le charme et l'intérêt de leur vie; elle est leur ame : elles doivent donc mieux réussir à la peindre. Mais sauront-elles, comme l'auteur d'Andromaque et de Phèdre, ou celui de Zaïre, exprimer les transports d'une ame troublée qui joint les fureurs à l'amour, qui est tantôt impétueuse et tantôt tendre, qui s'adoucit et qui s'irrite, qui verse le sang et qui se sacrifie ensuite elle-même? Peindront-elles ses retours, ses fureurs, ses orages? Non : c'est la nature elle-même qui le leur défend; car la nature a donné à l'un des deux sexes l'audace des désirs et le droit d'attaquer, à

l'autre la défense et ces désirs timides qui attirent en résistant. L'amour, dans l'un, est une conquête, et, dans l'autre, un sacrifice. Il faut donc, en général, que les femmes de tous les pays et de tous les siècles sachent mieux peindre un sentiment délicat et tendre qu'une passion violente et terrible. Enfin, obligées par leur devoir, par la réserve de leur sexe, par le désir d'une certaine grace qui adoucit tout, à cacher toujours une partie de leurs sentimens; ces sentimens toujours contraints ne doivent-ils pas s'affaiblir chez elles peu à peu et avoir moins d'énergie que ceux des hommes qui toujours audacieux et extrêmes avec impunité, donnent à leurs passions le degré d'accent qu'ils veulent, et les fortifient encore en les développant. Une contrainte passagère allume les passions; une contrainte durable les amortit ou les éteint. »

Il est donc vrai que l'étude des sciences abstraites et spéculatives ne doit point faire partie de l'éducation des jeunes personnes; mais si, dès le début, il est particulièrement essentiel de développer chez elles les germes de leurs nombreuses qualités sociales, il est

de même indispensable de favoriser leur aptitude à acquérir tel ou tel autre talent, comme de cultiver leur esprit. Revenons à l'époque de l'accomplissement de leur puberté.

Ici devraient se trouver des réflexions sur les funestes conséquences du célibat sous les rapports de la santé, de la morale, des facultés intellectuelles; et sur les motifs d'opposition légitime aux mariages inconsidérés; cependant je ne saurais entreprendre un examen critique de nos institutions civiles ou religieuses, car je pense avec Montesquieu qu'il n'appartient de proposer des changemens qu'à ceux qui sont assez profondément instruits pour saisir d'un coup de génie toute la constitution d'un état, et je préfère un sujet qui, pur de toute infraction aux lois naturelles, inspire un grand intérêt sans affliger notre raison.

J'observe un jeune ménage dont la femme partage son temps entre des occupations intérieures et les soins à donner au premier fruit de son hymen. Naguères elle ne respirait qu'amour et plaisir, aujourd'hui elle est

animée des plus doux sentimens pour son époux; mais déja elle est en garde contre les élans de son imagination; déja ses désirs sont plus calmes, ses goûts mieux raisonnés; il y a plus de fixité dans ses idées, plus de réflexion dans son langage, et tous les détails de son modeste séjour annoncent un esprit d'ordre, la paix et le bonheur. Ce n'est pas que son système nerveux soit devenu moins capable d'une sensibilité extrême, seulement par une sage prévoyance de l'auteur de la nature, tout ce qu'elle avait d'exalté dans ses affections semble s'être concentré dans la tendresse qu'elle a pour son enfant. Aussi sa conduite envers lui devient-elle une abnégation d'elle-même continuelle; c'est pour ce rejeton seul qu'elle paraît exister; c'est sur lui qu'elle porte toute sa vigilance; rien n'égale sa constance à le combler de soins et de caresses; elle seule comprend bien ses plaintes, ses cris, ses moindres mouvemens; son entier dévouement ne connaît ni dégoûts ni fatigues; et son courage a quelque chose de surnaturel si un danger imminent vient à menacer ce berceau chéri.

Placée dans une autre situation sociale, et livrée aux impressions répétées d'un grand nombre d'objets, la femme déploie cette sagacité, cette finesse de tact dont ne peut se flatter l'homme le plus clairvoyant. « J'entre, dit Rousseau, dans des maisons ouvertes dont le maître et la maîtresse font conjointement les honneurs, tous deux ont eu la même éducation; tous deux sont d'une égale politesse, tous deux également pourvus de goût et d'esprit, tous deux animés du même désir de bien recevoir leur monde et de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun soin pour être attentif à tout : il va, vient, fait la ronde et se donne mille peines; il voudrait être tout attention. La femme reste à sa place; un petit cercle se rassemble autour d'elle et semble lui cacher le reste de l'assemblée; cependant il ne s'y passe rien qu'elle n'aperçoive; il n'en sort personne à qui elle n'ait parlé; elle n'a rien omis de ce qui pouvait intéresser tout le monde; elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fût agréable, et sans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'est pas plus oublié que le premier. On est servi,

l'on se met à table; l'homme instruit des gens qui se conviennent les placera selon ce qu'il sait; la femme, sans rien savoir ne s'y trompera pas. Elle aura déja lu dans les yeux, dans le maintien toutes les convenances, et chacun se trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis point qu'au service personne n'est oublié. Le maître de la maison en faisant la ronde aura pu n'oublier personne, mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaisir et vous en offre; en parlant à son voisin elle a l'œil au bout de la table; elle discerne celui qui ne mange point parce qu'il n'a pas faim, et celui qui n'ose se servir ou demander parce qu'il est maladroit ou timide. En sortant de table, chacun croit qu'elle n'a songé qu'à lui; tous ne pensent pas qu'elle ait eu le temps de manger un seul morceau : mais la vérité est qu'elle a mangé plus que personne. Quand tout le monde est parti, l'on parle de ce qui s'est passé; l'homme rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit et fait ceux avec lesquels il s'est entretenu. Si ce n'est pas toujours là-dessus que la femme est le plus exacte, en revanche, elle a vu ce qui s'est dit

tout bas à l'autre bout de la salle ; elle sait ce qu'un tel a pensé, à quoi tenait tel propos ou tel geste ; il s'est fait à peine un mouvement expressif dont elle n'ait l'interprétation toute prête et presque toujours conforme à la vérité. »

Une grande partie de cette époque de la vie qui est celle du triomphe des femmes se passe sans des changemens bien notables dans leur constitution corporelle, dans leur manière de sentir, dans la tournure de leurs idées. On sait que le plus grand nombre d'entr'elles consacre son existence à la seule pratique des soins domestiques desquels dépendent la prospérité, le bonheur de la famille et des époux ; tandis que beaucoup d'autres partagent leurs journées entre la surveillance de leur maison, l'éducation de leurs enfans, la culture des arts d'agrémens et ces brillantes soirées où l'ennui prend souvent la place du plaisir, mais où la politesse, la galanterie ne manquent jamais de rendre hommage à la jeunesse comme à la beauté.

A Dieu ne plaise que j'examine d'un œil philosophique de quel genre d'utilité sont réel-

lement ces sociétés choisies dans lesquelles les femmes exercent l'influence la plus puissante sur nos mœurs ; et quelle teinte de caractère social elles peuvent à leur tour recevoir des triomphes répétés de leur amour-propre. Je dirai seulement que là les hommes s'efforcent de se montrer meilleurs pour paraître plus aimables; que là règne un sentiment délicat des convenances; que le langage s'y polit, le goût s'y épure, l'imagination y devient vive, spirituelle, et que les femmes étant libres d'accorder leur suffrage, comme de fixer le prix qu'elles savent y attacher, ont souvent fait éclore des talens dignes de le mériter.

Mais cet empire qui appartient le plus ordinairement à la beauté est fugitif comme ce don de nature. Quelque nombreux que soient les attraits qu'elle possède, il lui faut subir la loi du temps. A la vérité ses ravages sont lents et ne marchent même que d'une manière presque insensible chez la femme dont la santé n'a pas été prématurément altérée par des souffrances physiques ou morales. Celle-ci conserve long-temps plusieurs des charmes qui l'ont rendue l'objet de tous

les égards de plus d'un adorateur, et jouit souvent encore du plaisir de s'entendre dire qu'elle est infiniment jolie. Cependant cette satisfaction d'amour-propre ne peut la désabuser entièrement des tristes vérités qu'elle entrevoit. Déja elle s'est aperçue que la délicatesse de ses traits, le teint fleuri de sa jeunesse ont en grande partie disparu, que sa peau n'a plus la même fraîcheur de coloris, sa taille la même légèreté, que ses mouvemens ont perdu de leur souplesse, et que si l'embonpoint qu'elle a acquis maintient toutes les parties de sa conformation, ce n'est déja plus cette élégance de formes, ces contours voluptueusement arrondis qu'il est difficile de décrire mais qu'on ne se lasse pas d'admirer. Que de causes pour ébranler les fondemens de sa puissance, pour irriter son besoin de plaire! Que de motifs pour se laisser aller à ce sentiment de coquetterie qui fait partie intégrante de sa nature primitive, et mettre en jeu tous ses moyens de séduction! De là cette recherche habile dans l'ensemble comme dans les détails de sa toilette; de là cet admirable talent à en varier les dis-

positions sans déroger à la mode, car si elle se plaît à subir son joug, elle veut aussi éviter l'uniformité qui ne fixe qu'un instant l'attention, et peut faire naître l'indifférence. Ainsi, soit que pour sa coiffure elle n'emploie que ses cheveux ou les entrelace de rubans, de crêpe, de tissus chargés de lames d'or ou d'argent, soit qu'elle y ajoute pour plus d'ornement des fleurs, des perles, des diamans, elle a soin de conserver et de disposer avec adresse une petite touffe, une boucle pour rompre gracieusement la régularité de l'ensemble de ses traits, ou déguiser, s'il est possible, une légère imperfection. On ne peut douter que l'ordre régulier et la blancheur de ses dents entre pour beaucoup dans sa manière de parler et surtout de rire. Elle connaît tout ce qu'un beau bras, une jolie main ajoutent de graces et de puissance au langage du geste. Elle sait, par un accident heureux dans l'arrangement d'une écharpe, d'un fichu, piquer vivement la curiosité; enfin on ne lui reprochera jamais d'avoir négligé un effet de draperie qui devait mettre à découvert la belle forme de son pied. Puis où

trouver plus de mobilité dans les émotions, plus d'habileté dans l'art de feindre, plus de graces, de naturel dans l'élocution. Le même tour d'esprit, dit le philosophe de Genève qu'on ne se lasse pas de citer, le même tour d'esprit qui fait exceller une femme dans l'art de tenir maison, fait exceller une coquette dans l'art d'amuser plusieurs soupirans. Le manège de la coquetterie exige un discernement encore plus fin que la politesse, car pourvu qu'une femme polie le soit envers tout le monde, elle a toujours assez bien fait; mais la coquette perdrait bientôt son empire par cette uniformité maladroite. A force de vouloir obliger tous ses amans, elle les rebuterait tous. Dans la société, les manières qu'on prend avec tous les hommes ne laissent pas de plaire à chacun, pourvu qu'on soit bien traité, l'on n'y regarde pas de si près sur les préférences : mais en amour, une faveur qui n'est pas exclusive est une injure. Un homme sensible aimerait cent fois mieux être seul maltraité que caressé avec tous les autres; et ce qui peut lui arriver de pis est de n'être point distingué. Il faut donc qu'une femme

qui veut conserver plusieurs adorateurs persuade à chacun d'eux qu'elle le préfère, et qu'elle le lui persuade sous les yeux de tous les autres à qui elle en persuade autant sous les siens.

Voulez-vous voir un personnage embarrassé? placez un homme entre deux femmes avec chacune desquelles il aura des liaisons secrètes; puis observez quelle sotte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes (et sûrement l'exemple ne sera pas plus rare). Vous serez émerveillé de l'adresse avec laquelle elle donnera le change à tous deux et fera que chacun se rira de l'autre; or, si cette femme leur témoignait la même confiance et prenait avec eux la même familiarité, comment seraient-ils un instant ses dupes? Oh! qu'elle s'y prend bien mieux que cela: Loin de les traiter de la même manière, elle affecte de mettre entr'eux de l'inégalité; elle fait si bien que celui qu'elle flatte croit que c'est par tendresse, et que celui qu'elle maltraite croit que c'est par dépit. Ainsi, chacun content de son partage la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle

ne s'occupe en effet que d'elle seule. A quoi tient tout cet art si ce n'est à des observations fines et continuelles qui lui font voir à chaque instant ce qui se passe dans le cœur des hommes, et qui la disposent à porter, à chaque mouvement secret qu'elle aperçoit, la force qu'il faut pour le suspendre ou l'accélérer? Or, cet art s'apprend-il? non. Il naît avec les femmes; elles l'ont toutes, et jamais les hommes ne l'ont au même degré ; tel est un des caractères distinctifs du sexe. La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines sont la science des femmes; l'habileté de s'en prévaloir est leur talent.

Toutefois si l'explication de la nature des idées, de la mobilité de l'imagination des femmes dérive de la faiblesse de leur organisation et du mode de leur sensibilité; si de la même manière on se rend compte de leur peu d'aptitude à la réflexion, à cette contention d'esprit nécessaire aux études sérieuses, de leur penchant à obéir plutôt aux affections du cœur qu'aux lumières de la raison, à n'étudier que la superficie des objets, et de ne s'attacher qu'aux détails qui leur plaisent;

si on ne trouve pas d'autre cause à leurs inclinations, leurs passions qui leur ont valu de sévères détracteurs, il faut aussi reconnaître qu'une éducation soignée modifie avantageusement ces dispositions naturelles, et peut même en faire disparaître en quelque sorte le caractère primitif. D'ailleurs, elles tirent aussi leur origine de cette délicatesse de complexion, ces qualités aimables, cette bienveillance qui commandent notre respect et notre estime. Nul homme ne ressent comme les femmes ce besoin inné d'accourir à l'aide des malheureux, de compatir à leurs souffrances. Déja elles leur ont prodigué une infinité de secours que nous sommes encore à décider de ceux qu'il convient de leur donner. Ce n'est pas un homme qui, comme la sœur Marthe, exposé à une température de vingt-huit degrés au-dessous de zéro, se serait dépouillé spontanément de ses vêtemens pour couvrir un soldat gelé de froid : ce n'est pas de lui que les vieillards attendent ces soins recherchés, ces douces consolations qui leur font encore aimer la vie, mais bien de ces êtres faibles, sensibles qui semblent avoir été for-

més pour sympathiser avec toutes les infortunes. Qu'un fils ayant mérité la malédiction de ses parens ait fui la maison paternelle; il pourra ne retrouver long-temps après qu'un père inflexible, mais il retrouvera toujours le cœur de sa mère.

Chez les femmes seules, la pitié qui est un sentiment natif, en rapport avec celui de la conservation de l'espèce, peut acquérir toute l'exaltation d'une passion, et ne sont-ce pas elles qui nous ont offert les plus beaux modèles du dévoûment conjugal? Disons donc en résumé que l'homme domine par les forces du corps comme par l'énergie de la pensée, tandis que la femme règne sur lui par la beauté, la douceur, les graces des manières de l'esprit, et l'amour dont sa pudeur, sa dissimulation, ses caprices, sa coquetterie sont les auxiliaires naturels. Cette dernière propension originelle prend, par l'habitude de s'y livrer, un caractère de permanence que l'âge de dépérissement n'efface que difficilement. Cela explique pourquoi plusieurs femmes ne peuvent supporter sans un chagrin profond les outrages du temps, et emploient tant d'artifices pour conserver

un reste de beauté dont les premiers admirateurs n'ont déja plus qu'un faible souvenir. Malheureusement pour elles, les succès qu'elles parviennent à obtenir ne sont que des triomphes éphémères, et le contraste frappant que l'on ne tarde pas à remarquer entre la persistance de leurs prétentions et la disparition des charmes qui les autorisaient, n'est pas l'objet sur lequel une critique amère s'exerce le moins fréquemment.

Combien elle est plus sage la femme qui suit d'un œil presque indifférent la destruction graduelle de sa beauté, et s'attache à se concilier le respect et l'amité de tous par l'attrait des qualités aimables et solides. Bien que sa figure se soit décolorée, que sa peau ait perdu son poli, son élasticité vitale, que son col se soit amaigri, que ses seins se soient affaissés, et cèdent à leur propre poids; bien que l'élégance de sa tournure ait été remplacée par une taille épaisse, un ventre volumineux, que ses mouvemens soient devenus lents, moins flexibles, et que l'appareil osseux fasse sur plus d'un point des saillies désagréables; tout intérêt ne lui est pas refusé, et elle fait

oublier ses disgraces en apportant dans le monde cet air noble, affectueux qui plaît autant qu'il en impose, cette douceur du regard qui n'en exclut pas la finesse, ces manières obligeantes, ce langage bienveillant qui font le charme de la société. La marche de ses idées qui ne peuvent échapper à l'empreinte de l'âge tend alors vers ce qui est bien, ce qui est utile, et profite à la jeunesse. Ainsi lorsque le terme des fonctions des ovaires et de l'utérus est arrivé, que la femme ne jouit plus que d'une existence individuelle, sa constitution physique se rapproche de celle de l'homme comme le prouvent chez plusieurs la pousse de la barbe, et chez toutes une voix plus forte, plus de sécheresse, plus de compacité des tissus, et une certaine ressemblance dans la nature des maladies. Le système nerveux qui a pris plus de consistance fait que les impressions sont plus obtuses, les sensations moins vives, les émotions moins tumultueuses. La pulpe cérébrale présentant elle-même plus de fermeté, le cerveau jouit de conditions vitales plus favorables à l'activité du principe intelligent. Aussi l'association

les idées se trouve-t-elle avoir plus de fixité. Dès-lors les connaissances que la femme a acquises dans ses études particulières ou ses rapports extérieurs se rectifient par ses nombreuses réflexions; et s'il est vrai que son imagination s'exalte plus difficilement, il est certain que ses jugemens sont plus sûrs. Qui, plus qu'elle, a le talent de saisir un ridicule et de l'attaquer par de fines plaisanteries? Qui possède mieux l'art de pénétrer dans tous les replis du cœur humain et découvrir un désir déguisé, un projet inaperçu? Quel guide plus vigilant, plus sage peut avoir une jeune personne lancée au milieu des écueils de la société? Le jeune homme même n'a long-temps qu'une politesse maladroite s'il manque des conseils d'une femme âgée, car elle seule connaît bien toutes les petites choses qui peuvent déplaire, et possède le vrai secret de cette urbanité gracieuse comme pleine de dignité qui répand tant d'agrémens dans le commerce de la vie.

Si les détails dans lesquels je suis entré ne suffisaient pas pour faire juger de l'influence du sexe sur le caractère des inclinations, des

penchans, et sur la nature des perceptions qui, comme je l'ai dit, sont les matériaux dont l'ame se sert pour la formation des idées; qu'on jette un coup d'œil sur ces êtres mutilés dont la dégradation est encore en Asie le sujet de la plus odieuse spéculation. Ces misérables qui ne sont plus d'aucun sexe, dont l'existence est pour la plupart consacrée à la garde des harems, ou qu'on emploie à d'infâmes débauches, offrent dans leur constitution physique une altération profonde qu'aggrave une débilité générale; et si parfois on y remarque quelques signes de virilité, ce sont les vestiges de l'impulsion vitale qu'elle a reçue à l'époque de la puberté depuis son entier développement jusqu'à l'instant de la mutilation. Je ne veux pas parler de ceux que le mode opératoire n'a pas totalement privés de la faculté de se reproduire. Ainsi donc je dirai que parmi les premiers, tel qui dans l'ordre naturel aurait pu jouir d'un tempérament vigoureux, ne présente qu'une peau lisse presque sans chaleur, faiblement colorée et qui couvre un tissu cellulaire aussi humide que lâche et abondant. Ses chairs sont très

compressibles et peu élastiques; ses formes sont arrondies mais sans graces; son ventre est mou, volumineux et dénote plus d'empâtement que d'embonpoint; ses cuisses, ses jambes sont grosses et semblent infiltrées. Enfin, l'atonie de son appareil masculin le rend lourd et peu propre aux exercices de corps un peu actifs. Pour achever cette esquisse, il faut ajouter que ces malheureux sont dépourvus de barbe et de tout système pileux qui signale la puberté, excepté toutefois lorsque ces caractères masculins ont pris leur accroissement avant la fatale opération. Comme le relâchement des fibres vocales ne permet pas l'élargissement du larynx, leur voix est sans éclat, conserve le ton de haute-contre qu'elle avait dans l'adolescence, et son volume ne s'accroît pas toujours d'une manière bien sensible par l'agrandissement que la poitrine acquiert avec l'âge.

Bien qu'il faille convenir que ces altérations organiques sont très fâcheuses, les changemens qu'elles produisent dans les inclinations, les déterminations natives ne sont pas moins déplorables. De même que par la

castration, nous amollissons le caractère farouche des animaux, que nous les rendons ainsi plus faciles à se plier au joug de la domesticité, de même les eunuques sont souples, rampans et ne répugnent à aucun des vices de la bassesse pour atteindre leur but. Réduits à une existence tout individuelle, ils sont dévorés d'envie et d'une avarice sordide. La dissimulation, la ruse qui font partie de l'instinct des êtres faibles afin qu'ils puissent échapper à la domination des plus forts, prennent chez l'homme mutilé les formes de la fourberie, de la perfidie; et la douceur apparente avec laquelle il traite les femmes confiées à sa garde, n'est que le déguisement de son naturel haineux et méchant.

Assurément je n'ai pas l'intention d'établir qu'on trouve chez tous les castrats cette réunion de vices. Eux aussi sont susceptibles d'une bonne éducation. Je veux donc seulement exprimer qu'ils sont, plus que tous autres individus, portés naturellement à cette dépravation morale.

Quant à leurs facultés intellectuelles, on

conçoit que leur cerveau participant nécessairement à la débilité générale, se trouve privé de cette énergie des forces vitales perceptives, indispensables à l'activité du principe intelligent. A la vérité, l'histoire nous a conservé les noms de plusieurs eunuques qui se sont rendus célèbres par la supériorité de leurs connaissances, et notamment celui de ce Narsès que sa bravoure et son génie placèrent au rang des plus grands généraux de son siècle; mais je ne sache pas qu'elle nous dise à quelle époque et par quel procédé ils ont été mutilés; et cependant c'est ce qu'il faudrait connaître pour en tirer une induction juste; car, d'une part, une portion de l'appareil générateur peut, dans certains cas, échapper à l'opération, et, de l'autre, il est de fait que les organes conservent longtemps le mode d'excitabilité qui leur a été imprimé par une grande révolution dans l'appareil sensitif. Au surplus, ce sont là des exceptions très rares, et il est bien établi que les sujets qui ont été privés dans l'enfance de leurs organes sexuels, sont irrésolus, sans élévation dans les idées, comme incapables de

fortes conceptions. Sans doute, on doit des éloges à la flexibilité, à la mélodie de leur voix qui quelquefois exerce sur nos sens une influence enchanteresse; mais, malgré leurs études sur tout ce qui est relatif à la science des accords, on est à trouver parmi eux un compositeur distingué. Ils ne se sont pas davantage fait remarquer dans des ouvrages qui exigent une imagination vive et brillante ou de profondes méditations; et si beaucoup d'entr'eux ont été investis de la plus grande confiance de leurs maîtres, ils l'ont moins dû à la supériorité de leur génie qu'à leur adresse à machiner les intrigues les plus cachées. Au reste, ces aperçus généraux me paraissent établir assez clairement comment a lieu l'influence du sexe sur la nature des inclinations comme sur le caractère du développement de l'intelligence; et si j'ai omis à dessein une foule de détails sur les idiosyncrasies individuelles, c'est que ce travail aurait été sans bornes, et qu'avec de la réflexion, il est aisé, je crois, de leur appliquer le mode de démonstration que j'ai suivi.

Sur l'éducation.

On ne s'attend pas qu'il soit ici question de prouver l'influence de l'éducation sur nos penchans, sur la variété, le genre et l'étendue de nos connaissances. C'est une vérité tellement évidente pour tout le monde qu'on ne peut avoir l'air d'en douter qu'aux dépens du bon sens. Il s'agit seulement de faire remarquer que si on a senti la nécessité de graduer, selon les âges, le mode d'éducation de la jeunesse, on est encore loin d'avoir adopté une méthode en rapport avec l'état des forces vitales de l'appareil sensitif, et les degrés d'accroissement qu'elles acquièrent. En effet, tous les instituteurs, imbus de la doctrine généralement admise sur la perception, jugent de l'aptitude de leurs jeunes écoliers à des études qui exigent de l'attention et de la réflexion, par la facilité de mémoire dont ils font preuve, par la mobilité de leurs idées, par l'activité de leur faculté innée d'imita-

tion. Souvent interrogés sur ce qu'on peut espérer de tel ou tel sujet, ils répondent assez habituellement que l'enfant ne manque pas de moyens, mais qu'il est trop indocile, et trop inattentif. Ainsi, le maître convaincu que ce sont là des imperfections que la volonté de l'étudiant peut faire disparaître, redouble de soins, d'exigeances et même de rigueurs pour inculquer à ses élèves le genre d'instruction que le conseil de l'université lui a déterminé, et lorsqu'il est parvenu à faire répéter exactement à quelques-uns d'entre eux ce qu'il n'a cessé de leur redire, et ce qu'ils ne comprennent pas encore, il se flatte d'avoir rempli sa tâche, et fait passer ces jeunes érudits à des études plus relevées.

Cependant il ne faut que se reporter à l'observation de tous les instans pour se convaincre qu'il ne résulte le plus souvent de ce nombre infini d'impressions différentes que des perceptions cérébrales qui, pour la majeure partie, sont trop légères pour ne pas s'effacer promptement; et dont celles qui ont été assez profondes pour avoir de la durée sommeillent, pour ainsi dire, jusqu'à ce que

plus tard l'activité du principe intelligent le réveille pour se créer des idées distinctes et accroître le domaine de nos connaissances. Au surplus, personne ne pourrait, mieux que l'a fait Jean-Jacques, coordonner les faits pour les placer sous le jour de la vérité, citons donc ce profond philosophe :

« L'apparente facilité d'apprendre est, dit-il, la cause de la perte des enfans. On ne voit pas que cette facilité même est la preuve qu'ils n'apprennent rien. Leur cerveau lisse et poli rend comme un miroir les objets qu'on lui présente, mais rien ne reste, rien ne pénètre. L'enfant retient les mots, les idées se réfléchissent, ceux qui l'écoutent l'entendent, lui seul ne les entend point. En m'objectant qu'ils apprennent quelques élémens de géométrie, on croit bien prouver contre moi, et tout au contraire, c'est pour moi qu'on prouve. On montre que, loin de savoir raisonner d'eux-mêmes, ils ne savent pas même retenir les raisonnemens d'autrui; car suivez ces petits géomètres dans leur méthode, vous voyez aussitôt qu'ils n'ont retenu que l'exacte impression de la figure, et les termes de la dé-

monstration. A la moindre objection nouvelle, ils n'y sont plus; renversez la figure, ils n'y sont plus. Tout leur savoir est dans la sensation, rien n'a passé dans l'entendement. Leur mémoire elle-même n'est guère plus parfaite que leurs autres facultés, puisqu'il faut presque toujours qu'ils rapprennent, étant grands, les choses dont ils ont appris les mots dans l'enfance.

« Je suis cependant bien loin de penser que les enfans n'aient aucune espèce de raisonnement (1); au contraire, je vois qu'ils raisonnent très bien dans tout ce qu'ils connaissent et qui se rapporte à leur intérêt présent et sensible (2). Mais c'est sur leurs connaissances que l'on se trompe en leur prêtant celles qu'ils n'ont pas; et les faisant raisonner sur ce qu'ils ne sauraient comprendre. On se trompe encore en voulant les rendre attentifs

---

(1) Voir la note page 196 du 1er vol. d'Émile.

(2) Le génie observateur de l'écrivain fait qu'il reconnaît ici, sans le vouloir peut-être, les facultés de l'instinct de conservation de l'individu.

à des considérations qui ne les touchent en aucune manière, comme celles de leur intérêt à venir, de leur bonheur étant hommes, de l'estime qu'on aura pour eux étant grands, discours qui, tenus à des êtres dépourvus de toute prévoyance, ne signifient absolument rien pour eux. Or, toutes les études forcées de ces pauvres infortunés tendent à ces objets entièrement étrangers à leur esprit; qu'on juge de l'attention qu'ils y peuvent donner.

« En quelque étude que ce puisse être, sans l'idée des choses représentées, les signes représentans ne sont rien. On borne pourtant toujours l'enfant à ces signes sans jamais pouvoir lui faire comprendre aucune des choses qu'ils représentent. En pensant lui apprendre la description de la terre, on ne lui apprend qu'à connaître des cartes : on lui apprend des noms de villes, de pays, de rivières qu'il ne conçoit pas exister ailleurs que sur le papier où on les lui montre. Je me souviens d'avoir vu quelque part une géographie qui commençait ainsi : qu'est-ce que le monde? c'est un globe de carton. Telle est précisément la géographie des enfans. Je pose en fait qu'a-

près deux ans de sphère et de cosmographie, il n'y a pas un seul enfant de dix ans qui, sur les règles qu'on lui a données, sût se conduire de Paris à Saint-Denis: voilà ces docteurs qui savent à point nommé où sont Pékin, Ispahan, le Mexique et tous les pays de la terre.

« Par une erreur encore plus ridicule, on leur fait étudier l'histoire. On s'imagine que l'histoire est à leur portée parce qu'elle n'est qu'un recueil de faits; mais qu'entend-on par ce mot de faits? Croit-on que les rapports qui déterminent les faits historiques sont si faciles à saisir que les idées s'en forment sans peine dans l'esprit des enfans? Croit-on que la véritable connaissance des événemens soit séparable de celle de leurs causes, de celle de leurs effets, et que l'historique tienne si peu à l'intelligence qu'on puisse connaître l'un sans l'autre? Si vous ne voyez dans les actions des hommes que les mouvemens extérieurs et purement physiques, qu'apprenez-vous dans l'histoire? absolument rien, et cette étude dénuée de tout intérêt ne vous donne pas plus de plaisir que d'instruction. Si vous voulez apprécier ces actions par leurs rap-

ports moraux, essayez de faire entendre ces rapports à vos élèves et vous verrez alors si l'histoire est de leur âge.

« Non, si la nature donne au cerveau d'un enfant cette souplesse qui le rend propre à recevoir toutes sortes d'impressions, ce n'est pas pour qu'on y grave des noms de rois, des dates, des termes de blason, de sphère, de géographie, et tous ces mots sans aucun sens pour son âge, dont on accable sa triste et stérile enfance; mais c'est pour que toutes les idées qu'il peut concevoir et qui lui sont utiles, toutes celles qui se rapportent à son bonheur et doivent l'éclairer un jour sur ses devoirs, s'y tracent de bonne heure en caractères ineffaçables, et lui servent à se conduire, pendant sa vie, d'une manière convenable à son être et à ses facultés. »

D'après ces réflexions, n'est-il pas probable que le philosophe de Genève, qui reconnaissait aussi deux principes dans l'homme, l'un moteur des phénomènes de son existence physique et qu'on appelle vital; l'autre qui est la source de toutes ses connaissances et que je nomme intellectuel, aurait d'autant mieux

admis mon système sur l'origine de nos idées qu'il y aurait trouvé une explication facile des faits qu'il prenait tant de soins à recueillir. Quoi qu'on en juge, il est certain qu'il y a un contre-sens entre les règles d'éducation que l'on suit, et le développement des facultés physiques des individus que l'on y soumet. Si encore il n'en résultait qu'une perte de temps réparable dans l'âge adulte? mais non: on perd le seul moment favorable à l'éducation spéciale et raisonnée des inclinations, des penchans naturels des enfans; ou si l'on s'en occupe, c'est d'une manière tellement imparfaite, tellement mal combinée que, si elle n'est pas plus fertile en conséquences funestes pour le bonheur futur des individus et de la société, c'est que ces petits êtres puisent eux-mêmes, dans les exemples que leur offre l'intérieur ou l'extérieur de leur famille, des leçons qui leur sont plus favorables que celles des écoles. Pour le prouver, revenons à quelques vérités physiologiques.

On ne peut avoir oublié que la somme de sensibilité que les individus apportent en naissant n'est pas égale entre chacun d'eux,

et que non-seulement elle n'est pas la même sur tous les points de leur organisation, mais encore qu'elle est distribuée à degrés différens dans chaque système général d'organes, comme dans chaque organe particulier qui en fait partie, et qu'elle y exerce un mode d'action spécial.

Nous savons que de l'exercice des fonctions vitales, qui a lieu en raison de l'activité des nombreux foyers intérieurs de sensibilité, résultent différentes impressions qui, transmises au cerveau, centre commun de leur réunion, y produisent des réactions conformes à leur nature, et que de leur ensemble naissent nos inclinations et nos penchans; puis si nous ne sommes pas en état d'expliquer clairement comment ces inclinations, ces penchans tiennent essentiellement à la nature de notre organisme, nous pouvons du moins dire que les faits nous ont appris à n'en pas douter. Je ne suppose pas qu'on puisse nier que les propensions naturelles changent chez la même personne par suites des révolutions de son âge ou même selon sa manière de vivre, et, sans faire ici l'histoire des constitutions chez les-

quelles certaines fonctions prédominent sur les autres, il est incontestable que le caractère moral (1) de l'homme à tempérament sanguin contraste grandement avec celui d'un sujet flegmatique, et que, sous le même rapport, l'homme bilieux diffère beaucoup du mélancolique, comme ce dernier est très distinct des individus chez lesquels l'appareil sensitif a la prédominance sur le système musculaire.

Nous avons fourni maintes preuves qui établissent que les grands animaux sont doués d'une facilité imitative, inhérente à leur organisation, dont l'étendue est en raison de leur sensibilité et qui fait partie de leur instinct de conservation. Il est dès-lors naturel que cette faculté constante, caractéristique de la vie animale se montre au plus haut degré dans l'enfance humaine puisqu'elle y reçoit de l'activité du principe intelligent une impulsion, une modification particulière, et je ne serais embarrassé que sur le choix des exemples si j'étais dans la nécessité de faire ressortir l'immense différence qui sépare le

(1) Voyez à l'article des passions ce que j'entends par ce mot.

alent d'imitation d'un enfant des mouve-
mens imitatifs de l'animal le plus imitateur.

Nous savons enfin que la délicatesse, l'excessive flexibilité de l'organisation de l'enfance, la susceptibilité vive et vierge de son système sensitif, sont les sources de sa grande aptitude à contracter des habitudes, soit honnêtes, soit vicieuses ou telles autres que l'on cherche à lui imposer; qu'une fois acquises on ne peut que très difficilement en changer la direction, et que l'individu même qui a atteint l'âge de raison ne parvient à s'en affranchir que par des efforts inouïs et constans de sa volonté.

De tout cela il faut conclure que chaque individu doit à son organisme une propension native à telles ou telles inclinations; que ces inclinations se développent, s'accroissent avec l'âge; que l'exercice de la faculté imitative, l'éducation les fortifient, peuvent les dénaturer ou en introduire de nouvelles, et que l'habitude de s'y livrer leur imprime un caractère de ténacité qu'il est aussi difficile de combattre qu'incertain d'en triompher.

Or, quoi de plus important que de s'atta-

cher, pendant l'aurore de la vie des enfans, à diriger tous ses soins vers la culture de ces germes dont on peut espérer des produits précieux, ou craindre, par négligence, de n'en voir sortir que des fruits amers? Mais, dira-t-on, c'est là pensée de tous les pères de famille : le but réel que tous se proposent est de voir leurs enfans paraître sur la scène du monde aussi recommandables par les qualités du cœur que par celles de l'esprit. Je ne conteste pas cette vérité; je crois seulement que les moyens que l'on emploie pour y parvenir sont très mal choisis, parce qu'on ne sait pas comprendre que les dispositions morales des enfans, tenant à leur organisme, subissent d'abord les lois de l'instinct. Que chez eux les sensations agréables enfantent leurs désirs, les dirigent vers ce qui est bien comme vers ce qui est mal, et que de même le malaise fait naître leur antipathie pour l'un comme pour l'autre.

Ainsi, sans vouloir tracer ici un plan d'éducation; puisqu'il est vrai que la vie de l'enfance est toute de mouvemens, de sensations, de curiosité et d'imitation; que les impres-

sions qu'elle reçoit sont d'autant plus vives qu'elles se lient à une des affections morales; que si la mollesse de la pulpe nerveuse cérébrale se prête alors merveilleusement à la variété, à la rapidité de leurs perceptions, il en résulte toutefois que le principe intelligent n'y trouve que les moyens et le temps nécessaire pour s'en créer une suite d'idées simples; n'est-il pas évident qu'il vaudrait mieux mettre d'abord un enfant en rapport avec tous les objets qui l'environnent, les lui présenter sous toutes leurs faces, les lui faire connaître extérieurement, que de se hâter, comme c'est l'usage, à le forcer d'apprendre par cœur des fables qu'il ne peut comprendre, qu'on met de la vanité à lui faire répéter à tout venant, ce qu'il exécute sans reprendre haleine dans la crainte de se tromper, et ce qui, par trop de fréquence, peut faire naître une irritation morbide des organes pulmonaires? Croit-on qu'en le promenant dans la campagne, lui faisant remarquer les arbres, les plantes, les fleurs, les fruits, les animaux qu'on y rencontre, l'entretenant des notions les plus simples de l'agriculture, le conduisant suc-

cessivement jusqu'à l'idée d'un Dieu créateur, on aura moins fait pour sa santé, pour son instruction civile et religieuse qu'en le renfermant, ainsi que beaucoup d'autres, dans une grande salle souvent mal propre, mal aérée, et l'obligeant à répéter, par demandes et par réponses, des choses auxquelles il n'attache aucun sens? La routine peut répondre oui, mais la raison dira non. Puis, personne n'a la pensée de le rendre craintif, soupçonneux, lâche, égoïste, faux, superstitieux, et cependant tous ces vices trouvent leur source dans la terreur dont on le frappe lorsque, pour le rendre docile ou l'amuser, on se permet de le menacer du loup-garou, de lui conter des histoires de revenans, d'esprits follets, et mille autres sottises qui font sur lui diverses impressions profondes, jettent un grand trouble dans son système nerveux, et qui acquièrent un tel degré de permanence qu'elles ne cèdent pas toujours aux efforts de sa volonté, lorsque sa raison est parvenue à reconnaître toute l'absurdité de leur origine.

Je ne partage pas toutes les opinions de Rousseau, mais je dis comme lui, qu'il faut

accoutumer peu à peu les enfans à se mouvoir, à jouer dans l'obscurité, à voir les objets les plus effrayans, les animaux laids, dégoûtans, bizarres, des araignées, des crapauds, des serpens, etc.; car il n'y a point d'objets terribles, hideux pour qui les a tous les jours sous les yeux, et plus tard, il leur sera facile d'en faire, sans dégoût, sans horreur, un objet de leurs études. Ce n'est que par habitude qu'ils s'amusent au lieu de s'effrayer des travestissemens les plus désagréables; comme c'est par des impressions légères, puis rendues graduellement plus intenses, qu'ils deviennent inébranlables au milieu des plus fortes détonations. Il en est de même des choses usuelles dont quelques-unes peuvent les blesser. Quand on les leur a fait connaître, quand on les a bien prévenus de leurs effets, c'est à leur expérience à leur confirmer la vérité. Alors s'ils se font une contusion, une piqûre, une blessure, qu'on se garde bien de paraître effrayé de leurs cris, d'exagérer leur mal, d'éveiller chez eux un sentiment de crainte, car il faut qu'ils fassent l'apprentissage de la douleur, et il leur en restera des souvenirs

durables qui les corrigeront de leur indocilité aux avis qu'ils reçoivent, de même que, dans l'avenir, ils les garantiront de la présomption de l'ignorance.

Veut-on développer chez eux les affections bienveillantes? il faut les entourer de tableaux qui en retracent, en cent façons, les traits divers : leur curiosité ne tardera pas à les rendre attentifs à leur explication; il deviendra facile d'exciter leur désir d'imitation qu'on aura soin de satisfaire avec prudence, et plus on leur fera sentir ce bonheur intérieur qui accompagne la pratique des vertus aimables, plus on agrandira les sources de leur aversion pour toutes les passions qui leur sont contraires. C'est également en ayant soin de leur donner, dès la sortie du berceau, l'habitude de l'obéissance, de ne leur imposer que des défenses raisonnables, mais absolues, d'avoir toujours devant eux l'attention de ne blesser les sentimens de personne, de parler un langage simple, correct et décent, de ne jamais affecter un air de mépris pour les malheureux et les serviteurs, de les traiter, au contraire, avec une sorte d'égards, c'est, dis-

je, au milieu de ces exemples journaliers qu'ils contracteront ce caractère, ces mœurs douces, faciles, agréables qui feront le bonheur de leur existence. Mais ces réflexions et mille autres que feraient naître les scènes les plus familières de la vie se trouvent avec d'intéressans détails dans les nombreux ouvrages sur l'éducation : je crois donc avoir raison de dire qu'il est à regretter qu'on ne soit pas plus généralement convaincu que la discipline des écoles primaires, l'exercice mal dirigé de la mémoire, les leçons, les récompenses, les louanges même qu'on y pratique, les châtimens qu'on y inflige, sont de mauvais moyens quand ils ne sont pas fâcheux, pour faire l'éducation morale des enfans; et que, puisqu'ils ne peuvent prêter attention qu'à ce qui frappe leurs sens, qu'à ce qui les émeut, il faut qu'ils voient les choses, qu'ils les touchent, qu'ils les sentent, afin qu'il leur en reste des perceptions cérébrales exactes, régulières, qui plus tard serviront utilement l'activité de leur intelligence.

Sans doute il ne suffit pas de disposer un jeune sujet aux habitudes sociales les plus

estimables, on doit aussi bientôt porter son attention sur les moyens les plus propres à favoriser le développement de ses facultés intellectuelles; et le degré de perfection que les fonctions cérébrales acquièrent pendant les premières années de la seconde enfance sert à fixer l'instant de leur emploi : mais c'est encore par les études qui demandent principalement un grand exercice de la part des sens, par l'application aux arts d'imitation, qu'il faut préluder à celles qui, dès le début, exigent une plus grande possibilité de conception. La musique et le dessin sont donc les sciences le plus à la portée de l'aptitude de cette époque de l'âge; mais l'influence des impressions musicales sur tout le système sensitif, et de là sur la nature des perceptions du cerveau, comme sur celle de ses réactions, sur tous les centres sensitifs intérieurs, étant bien différente de celle qui résulte de l'étude du dessin, il n'est pas sans intérêt de considérer ici l'une et l'autre sous le point de vue de leur importance comme moyens d'éducation.

La musique occupe, sans contredit, une

place très distinguée parmi les arts utiles et agréables. Les preuves de son empire sur tous les êtres sensibles existent depuis l'antiquité la plus reculée. Les philosophes de l'Égypte et de la Grèce l'enseignaient à leurs disciples concurremment avec la grammaire, et ils lui attribuaient le pouvoir de faire naître les sentimens les plus élevés, d'ennoblir les qualités du cœur; ce qui a fait dire à Rousseau que, selon eux, notre ame n'était, pour ainsi dire, formée que d'harmonie, et qu'ils croyaient rétablir, par le moyen de l'harmonie sensuelle, l'harmonie intellectuelle et primitive des facultés de l'ame, c'est-à-dire celle qui existait en elle avant qu'elle animât notre corps et lorsqu'elle habitait les cieux. Quoi qu'il en soit, si l'on parcourt les fastes de l'histoire, si l'on consulte les annales de la médecine, on trouve partout des faits qui étonnent : faut-il être surpris qu'on l'ait considérée comme un art d'origine céleste. Quoique les observations modernes semblent prouver qu'elle a perdu une grande partie de ses avantages, je n'y trouve pas motif pour contester ce que Jean-Jacques nous cite de

ses effets sur Éric, roi de Danemarck, l'histoire de Timothée avec Alexandre, celle d'un joueur de psaltérion avec le cruel Amurat IV, celles enfin rapportées par les écrivains les plus véridiques et les plus célèbres.

On lit, dans les mémoires de l'académie des sciences, l'observation d'un musicien guéri d'une fièvre ardente en entendant chanter les cantates de Bernier; Tissot a fait cesser, par son secours, des accès d'hystéricisme; Sauvage la conseille contre la migraine, et j'ai été témoin, à plusieurs reprises, de la suspension du délire d'un jeune homme gravement malade pendant qu'un individu jouait de l'harmonica.

Qui de nous n'a pas appris qu'en réglant les mouvemens, elle diminue la fatigue des marches militaires? Que dans l'Orient les chameaux chargés des fardeaux les plus lourds cheminent avec aisance au son des instrumens, tandis qu'ils semblent perdre leurs forces et s'arrêtent dès qu'ils cessent de les entendre? Ne sait-on pas enfin que la musique excite le courage des guerriers, qu'elle calme les transports d'une profonde

mélancolie; qu'elle arrache des larmes à l'homme le plus cruel, et qu'elle développe souvent les sensations les plus vives chez l'individu le plus apathique? Mais si tel est son empire sur tout notre être, s'il n'est pas douteux qu'elle favorise le développement de nos passions, les exalte et les modifie presque à volonté, peut-elle agir avantageusement lorsqu'il est question de provoquer les perceptions cérébrales les plus avantageuses aux actes de l'intelligence? J'avoue que je ne le crois pas. En effet, on ne peut méconnaître que nos dispositions à telles ou telles passions émanent de notre système nerveux viscéral; qu'elles exigent l'activité développée des organes qu'il anime; que leurs effets accélèrent ou ralentissent la circulation; que, suivant notre constitution, elles ont tel ou tel autre caractère, et que toujours elles causent dans notre organisation, une révolution agréable ou pénible, un trouble plus ou moins apparent. Or, il est facile d'entrevoir que l'application de la musique dans l'enfance ne peut pas être sans conséquences fâcheuses. Comment se persuader qu'un jeune cerveau, long-

temps ébranlé par l'irritation continuelle de tous les sens, ne contractera pas un mode habituel d'impressionabilité qui, plus tard, sera peu favorable aux études qui exigent de la réflexion et de la méditation? Cela me semble au moins douteux; et si je suis convaincu que l'énergie des passions peut servir à l'exécution des grands desseins, je pense que leur silence est nécessaire lorsqu'on prépare le foyer des perceptions qui doivent servir l'intelligence qui seule peut les concevoir. Il est donc imprudent d'enseigner la musique aux enfans avant de leur avoir donné l'habitude de penser. Je demanderai même s'il n'est pas nombre de sujets qui ont peut-être perdu par son influence l'aptitude qu'ils auraient eue aux sciences les plus utiles et les plus abstraites, et si je me dispense d'ajouter beaucoup d'autres vérités qui doivent rendre très circonspect sur ce genre d'éducation, c'est qu'elles ont déja servi de leçons amères à des pères de famille. Voyons s'il faut penser de même des arts dont le dessin fait la partie essentielle.

La description qué fait Homère du bouclier

l'Achille, représentant des batailles et des victoires, annonce assez l'ancienneté de cet art admirable; et les productions qu'il fit naître pendant les siècles de Philippe, d'Alexandre-le-Grand, de Jules-César, d'Auguste, de Jules second et de Léon X, suffiraient à sa gloire, lors même que l'on ne citerait pas que les Rhodiens bâtirent un temple en l'honneur d'un de leurs peintres, et que la Grèce et l'Italie ont élevé des statues à la mémoire des hommes qui se sont distingués par leurs ouvrages en ce genre. Aujourd'hui même la peinture ne jouit-elle pas de la plus haute considération, et les récompenses considérables distribuées aux artistes les plus fameux, les soins minutieux que l'on met à rassembler dans la première ville du monde tous ses chefs-d'œuvre anciens et modernes n'inspirent-ils pas et le désir de la cultiver, et l'admiration que de tout temps les grands hommes lui ont accordée? Si nous joignons à ces motifs les attraits qu'elle a pour tous les individus; si personne ne peut être insensible aux beautés d'un tableau; si enfin elle donne à l'histoire plus de charmes, plus d'ex-

pression, ses droits à notre étude ne sont pas moins légitimes que ceux que le plaisir a établis en faveur de la musique. Considérant maintenant ses effets sur nos sens et de là sur les perceptions cérébrales qui sont les matériaux dont l'ame prend connaissance pour créer ses idées, l'instituteur ne sera pas incertain sur le choix à faire en faveur de ses jeunes élèves, et les leçons du dessin seront préférées à celle de la science des accords. Toutefois, pour établir sur une base plus solide la légitimité de cette prédilection, énumérons les qualités essentielles et nécessaires à un grand peintre. Souplesse et agilité dans les mouvemens de la main et des doigts; coup-d'œil juste et précis sur les dimensions et sur la variété, l'harmonie des couleurs, érudition profonde, imagination brillante, pensées nobles, conception riche, en un mot, génie vaste et fécond. Or, que doit-il se passer chez un enfant qui, d'après un beau modèle, trace quelques lignes droites, courbes ou obliques? Sans être obligé de connaître d'abord les lois de la géométrie, son œil suffit à la conduite de ses doigts, et il reçoit

sans altération comme sans efforts les impressions qui sont les occasions des idées nettes de grandeur, de forme et de direction. La fréquence des répétitions lui donne l'habitude et l'idée de la justesse; il commence à dessiner des parties de figure, et il acquiert des connaissances de rapports et de dimension; il les arrange pour exprimer tel ou tel objet, et l'on voit naître ses idées de comparaison, la finesse de son goût, son désir de perfection. Toutes les perceptions qui doivent servir son intelligence s'améliorent, se multiplient avec la perfectibilité des impressions qui les font naître; peu à peu il devient plus sensible aux charmes du vrai beau, et son imagination qui s'exalte, favorise ses efforts à imiter les ouvrages des grands maîtres. S'il est doué de beaucoup d'aptitude naturelle, il est tout simple qu'il fera rapidement de grands progrès; mais jusque là il n'est encore qu'un copiste servile. Il s'apercevra peu à peu que son mérite n'est que dans les modèles qu'il a suivis; il aspirera à de nouveaux succès; il sentira le désir d'être créateur; aussi le spectacle de la nature, l'étude des

hommes en société, les pages de l'histoire fixeront son attention; il en extraira les sujets les plus intéressans, les faits les plus remarquables; il s'efforcera d'imaginer les compositions les plus élégantes, les plus savantes, et sa persévérance dans ses méditations pourra le rendre capable de toute la puissance du génie. Sans doute les écoles les plus nombreuses comptent peu d'élèves susceptibles d'atteindre le degré de supériorité que j'indique; mais si j'ai pu faire sentir que l'étude du dessin contribue aussi utilement à l'éducation morale qu'au développement des actes intellectuels, j'en tire la conséquence que, dans l'enfance, elle est préférable à celle de la musique dont l'effet peut allumer de bonne heure le feu des passions. Qu'on ne pense pas cependant que je veuille contester les droits qu'ont à la célébrité les Mozart, les Schtebel, les Pleyel, les Gluck, les Grétri et tant d'autres; comme tout le monde, j'admire leurs talens, je dis même qu'il serait fâcheux de négliger les dispositions qu'aurait un enfant à devenir leur émule; je crois seulement qu'on doit s'appliquer à les bien re-

connaître avant de les favoriser ; et que, dans le doute, il vaudrait mieux faire entreprendre la culture d'un art qui conduit à une plus grande habitude d'attention et de réflexion.

Je dois insister sur la nécessité de donner aux enfans, dès leur bas âge, une éducation morale, car on ne cesse de répéter depuis long-temps aux gouvernans : « Attachez-vous à répandre les connaissances dans toutes les classes de la société, veillez à ce que tous les individus soient appelés à recevoir de l'instruction, et vous pourrez compter sur la bonne moralité de tous les citoyens. Je m'associe avec plaisir à toute pensée vraiment philanthropique; mais celle-ci est exprimée d'une manière trop générale pour que, malgré son adoption, il ne soit pas douteux que l'on atteigne le but qu'on se promet. En effet, bien que notre ame ou, autrement dit, notre intelligence prenne ordinairement part à nos affections, nos passions, qu'elle leur prête la douceur, l'énergie, la violence même du langage, elle peut aussi s'y refuser et les réduire à la seule expression des émotions

physiques qu'elles nous causent. L'étendue des connaissances qu'une personne peut acquérir et son caractère moral sont donc deux choses distinctes qu'il ne faut pas confondre; car le brillant de l'une ne suppose pas nécessairement la bonté de l'autre. Nous avons assez de preuves que l'homme le plus instruit n'est pas toujours le plus moral, et que si son mérite supérieur le place à la tête des savans ou des littérateurs, il n'est pas sans exemple que la bassesse de ses passions le relègue dans le rang des êtres les plus ignobles. Sans doute on peut arriver à la célébrité en publiant des ouvrages d'une vaste érudition et pleins de feu du génie; mais cela ne prouve pas que leur auteur possède ces mœurs honnêtes, douces, bienveillantes dont l'imitation est plus facile, et dont la pratique est plus importante pour le bonheur de la société. On distingue aisément, dans l'exposition de certaines doctrines philosophiques habilement soutenues par les écrivains les plus recherchés, ce qui est du domaine de leur intelligence, de ce qui appartient aux passions qui les tourmentaient, et qu'ils voulaient faire

triompher. Ce n'est pas sous l'influence d'une morale pure que sont écrites ces pages éloquentes où les principes subversifs de toute société sont enveloppés de toute la magie du style, et audacieusement présentés à la multitude sous les formes modestes de vérités éternelles et salutaires. Ne dit-on pas d'ailleurs vulgairement « cet homme a beaucoup d'esprit, beaucoup d'instruction, mais il est dommage qu'il ait le cœur aussi pervers. » Or, cette différence essentielle étant établie, et sans discuter sur les avantages et les succès des méthodes inventées pour rendre l'enseignement aussi facile que rapide, sait-on à quel degré d'instruction s'arrêtera le plus grand nombre des jeunes écoliers que l'on veut former? On peut répondre, sans se tromper, que le plus grand nombre se bornera à savoir lire, écrire et compter. Mais ce sont là de simples moyens de s'instruire et non pas une véritable instruction. Ces connaissances ne lui suffiront donc pas pour que l'on puisse compter sur sa bonne moralité. Il faudra donc que chacun fasse de nouvelles études, et puise dans différens ouvrages la règle de

ses devoirs comme homme et comme citoyen, mais encore fier de son talent, car tout le monde est content de son savoir, à qui cet élève permettra-t-il de le guider dans le choix de ses lectures ? ou plutôt quelles sont celles qu'il recherchera ? Il faut avoir oublié le passé, négligé d'observer les goûts de la jeunesse pour s'abuser et ne pas prévoir que notre adepte de l'école mutuelle, abandonné à lui-même, préférera un recueil d'intrigues, un roman quelque mauvais qu'il soit, l'histoire d'un brigand célèbre à un traité de morale, à une peinture naïve de toutes les vertus sociales, à une composition pleine de connaissances utiles et solides ; et il est bien probable que les leçons écrites d'un père qui apprend à ses enfans à reconnaître dans les merveilles de la nature toute la puissance du Créateur, et à espérer d'une bonne conduite des joies plus vives que celles que notre raison peut donner, piqueront moins sa curiosité que les productions les plus bizarres de l'esprit, ou que les doctrines matérialistes qui flattent, légitiment toutes les passions, puisque, d'après elles, la croyance d'un Dieu est

une superstition, l'immortalité de l'ame une chimère, la religion un fantôme pour effrayer le peuple et les enfans, l'intelligence humaine le seul effet d'une organisation plus parfaite que celle des animaux, la morale un besoin de se conserver et de rendre son existence heureuse; la mort enfin la cessation de nos peines, de nos plaisirs, le néant. Pour moi, j'ai plus d'une preuve que le villageois en parcourant l'almanach qu'il achète chaque année, car il ne peut s'en passer, y étudiera avec plaisir les droits de l'homme qu'on a eu la précaution de ne pas faire suivre de l'examen de ses devoirs; qu'il sourira à un libelle diffamatoire contre les ministres de la religion, et qu'on a eu soin de faire précéder de quelques réflexions hypocrites sur le respect qu'on lui doit; qu'il ne manquera pas de se procurer à bon marché près d'un colporteur, qu'il recevra même gratis l'histoire du mouvement du siècle dans laquelle tous les élémens de la licence et de la révolte parés du nom de liberté sont considérés comme un effet naturel des progrès de la civilisation, un développement de la plus haute intelligence humaine,

dans laquelle on décore du titre pompeux de noble émulation, le mépris de toutes les supériorités, les traits de l'envie, les prétentions de l'orgueil, les intrigues de l'ambition la plus illégitime; et que si son père se permet de lui opposer quelques réflexions sages que sa longue expérience lui a suggérées, il ne sera bientôt plus aux yeux de notre savant qu'un insipide radoteur qu'il a déja assez de peine à supporter, sans prendre encore celle de l'écouter.

Parmi les citadins, les élèves de la classe malheureuse trouveront sur les places, sur les quais une abondante provision de petites brochures que la stéréotypie a mises à la portée de toutes les bourses; qui contiennent la biographie des hommes fameux dans les troubles révolutionnaires, le récit de tous les genres de scandale de la vie privée, des poésies licencieuses, des chansons libertines, impies; et si l'on ajoute à cette collection les déclamations démagogiques répandues avec profusion, on aura le code de moralité dans lequel ils iront puiser les dernières leçons de leur éducation.

J'en ai déja dit assez pour que l'on m'accuse ou que l'on me soupçonne au moins d'obscurantisme et même de travers d'esprit. Non, je ne suis point misanthrope; je n'aime point à parler mal de mes semblables; je ne veux pas confondre tous les individus dans une même idée de blâme; je suis l'ami des lettres quoique je ne sois pas leur favori; mais je dois être assez conséquent à ce que j'ai démontré, pour ne pas taire qu'en général les adolescens et notamment ceux de la classe infortunée ne peuvent échapper à la légèreté, à l'étourderie de leur âge; qu'ils sont incapables de maîtriser leur curiosité indiscrète, de triompher de la vivacité de leurs émotions, de la véhémence de leurs passions, et je pense que leur apprendre à lire et à écrire avant de les avoir façonnés (qu'on me passe le mot) aux habitudes morales qui forment les bons citoyens, c'est leur donner une instruction qui, au lieu d'être un bienfait, n'est alors qu'un moyen de favoriser beaucoup plus la dépravation de leurs mœurs que ne le ferait leur impossibilité de lire les doctrines incendiaires dont ils sont environnés.

Ainsi que je me suis empressé de l'avouer, je conviens qu'en faisant pénétrer les élémens de l'instruction jusque dans les dernières classes de la société, il pourra sortir de la chaumière du laboureur ou de la boutique de l'artisan quelques hommes qui, par les seuls efforts de leur génie, s'éléveront au-dessus des connaissances de leurs devanciers comme de leurs contemporains, et répandront de nouveaux rayons de lumière sur des sujets encore peu connus ; mais si nous ne sommes pas à reconnaître combien les siècles sont avares de ces êtres privilégiés, a-t-on pris la peine de réfléchir si, dans l'hypothèse actuelle, il y a compensation possible entre les services qu'ils rendront à la société, et les maux dont peuvent l'affliger les graves erreurs qu'enfantent facilement les connaissances imparfaites, le faux esprit de la multitude? Puis, est-il vrai qu'on trouve dans les bagnes, dans les maisons de détention moins de gens qui sachent lire et écrire, que d'individus qui sont privés de ces connaissances? La même observation se retrouverait-elle parmi la jeunesse la plus turbulente, la plus

débauchée qui peuple les villes? Est-il enfin quelque publiciste qui nous ait appris que c'est au moyen du conflit des doctrines, des opinions de tout genre, contenues dans des feuilles quotidiennes, ou dans de petits livres que l'on parvient à former les bonnes mœurs d'un peuple, et assurer son repos et son bonheur? Disons-le franchement, c'est une idée très généreuse que celle de vouloir que les enfans de toutes les classes de la société apprennent au moins à lire, écrire et compter; mais il est aussi d'une haute sagesse, d'une prudente nécessité de les préparer à cet enseignement, et de les élever d'abord beaucoup mieux, qu'on ne prend la peine de le faire, dans des principes de moralité pure qui serviront à les garantir du mauvais usage, que plus tard ils pourraient faire de ces moyens de s'instruire.

Qu'on ne pense pas que cette méthode retardera leur instruction, et que ses avantages se borneront aux seuls progrès de la civilisation! Il suffit de quelques réflexions pour pressentir qu'elle préparera le plus beau développement de l'esprit humain. Rien, en

effet, ne lui est plus favorable qu'une éducation précoce, une pratique habituelle des bonnes mœurs. Les impressions agréables que l'élève en éprouvera, produiront, de la part de son cerveau, des perceptions dont son ame créera une association d'idées sur tout ce qui est honnête, tout ce qui est vrai, tout ce qui est juste; et l'habitude imprimera, à ces perceptions, un caractère de ténacité que ne détruiront pas les émotions vives, mais passagères, nées de fâcheux penchans que des circonstances particulières pourraient plus tard exciter; à moins toutefois que l'ame elle-même, libre d'y prendre part, se plaise à les favoriser de toute la puissance de sa volonté L'objet de l'éducation, dit Stewart, est d'abord de cultiver les divers principes soit actifs, soit spéculatifs de notre nature, et de les porter à la plus grande perfection dont ils sont susceptibles; de veiller sur les impressions que l'enfance reçoit et sur les associations d'idées qui en résultent; de la mettre en garde contre l'influence des erreurs dominantes, et de la disposer de tout son pouvoir à préférer la vérité à tout. « Qu'attendre, en effet, d'un

enfant dont on n'a pas cherché à réprimer de bonne heure les inclinations vicieuses qu'il peut avoir, auquel on a laissé contracter de méchantes habitudes? Ce n'est pas sous l'influence fâcheuse qu'elles exerceront sur les perceptions du cerveau, que l'ame pourra créer une association d'idées de tout ce qui est juste ou injuste, en un mot, de tous les devoirs dont la société attend l'accomplissement de la part de chacun de ses membres. Ce n'est pas lorsque l'âge, qu'on appelle l'âge de raison, sera arrivé, qu'il sera facile de détruire les tristes effets de la négligence d'une bonne éducation première : A quel caractère moral s'allieront donc les connaissances qu'on lui donnera à cette époque? Je ne nie pas qu'il puisse devenir un négociant intelligent, un bon général, un écrivain brillant, un habile improvisateur; mais je dis que l'activité de ses facultés intellectuelles n'échappera pas à l'influence des vices de sa moralité, et je demande alors ce qu'on a fait pour le perfectionnement de son intelligence. Qu'on ne s'y trompe pas: rien n'est sacré pour celui que l'égoïsme domine, que l'envie aigrit, que

l'ambition dévore : cet homme ne fera, dans aucun cas, la réponse qu'Epaminondas adressa à l'ambassadeur du roi de Perse ; il ne s'exposera jamais à faire des ingrats ; et l'on doit se garder de compter sur son talent pour calmer les discordes civiles.

Observez, au contraire, l'enfant qui, dès l'âge de l'innocence, de la candeur, est imbu des principes d'une morale pure, dans le cœur duquel on a, pour ainsi dire, gravé l'amour de ce qui est honnête, de ce qui est bon, de ce qui est juste ; il possède déja, sans le savoir, la seule vraie science qui assure le bonheur social et individuel ; soumis sans cesse à l'impulsion des penchans honorables, ses idées sont franches, nobles, généreuses, élevées ; il est docile sans humeur, sobre, discret dans l'expression de ses désirs, plus reconnaissant des égards qu'on a pour lui qu'irrité des privations qu'on lui impose ; et toujours disposé à partager, de bonne grace avec ses camarades, le cadeau qu'il a reçu ; il est prompt à s'affliger des punitions qu'on leur fait subir. Parvient-il à l'époque tumultueuse de la jeunesse ? il se montre encore réservé

dans ses propos comme dans ses manières; poli sans flatterie, complaisant sans bassesse, religieux sans intolérance, humain, bienfaisant sans caprice, sans vanité, et sans être l'ennemi des plaisirs, sans fuir ceux qui l'environnent; le modèle qu'il s'attache surtout à imiter avec soin, est celui de l'homme de bien. Personne ne voudrait soutenir que lors même qu'un sujet pareil ne saurait pas lire, écrire et compter, sa moralité ne peut lui suffire pour remplir avec éloge ses devoirs d'homme et de citoyen : mais que n'a-t-on pas à espérer si la fortune de ses parens le met dans la possibilité d'étudier les sciences, les lettres, ou les beaux-arts? Quels services la société ne peut-elle pas attendre de lui, s'il parvient à orner de vastes connaissances les qualités éminentes de son cœur? Ce n'est pas lui qui, pour se mettre au grand jour sur la scène du monde, prendra les voies de l'intrigue, de la critique ou de la satire; qui acceptera un emploi s'il ne se connaît pas les talens nécessaires pour le remplir dignement; qui, pour entrer dans la carrière des honneurs, cherchera un autre protecteur que son

mérite, et aura un autre but que celui d'être plus utile. Toujours on trouvera en lui ou un militaire dévoué et plein d'honneur, ou un magistrat intègre et laborieux, ou un avocat consciencieux; et s'il se livre à l'étude des sciences, il n'aura qu'une seule pensée, celle de la recherche de la vérité; comme s'il embrasse la politique, il sera le courageux défenseur des lois, et repoussera avec indignation, combattra à outrance ces théories ténébreuses dont la conséquence est la guerre civile, mais dont les auteurs, pour faire croire à la pureté de leurs intentions, ont soin de déguiser sous le masque de prétextes spécieux, sous les formes adulatrices, artificieuses du langage, l'esprit de leur secte, et la duplicité de leur cœur. Désirons cependant qu'ils ne soient que des fous.

Je crois donc qu'il est indispensable de diviser l'éducation primaire en deux écoles.

On admettrait dans la première tous les enfans de l'âge de trois à quatre ans, suivant leur développement. Là ils recevraient une instruction verbale d'abord très courte, puis successivement plus étendue sur la conduite

qu'ils doivent tenir envers leurs parens, leurs instituteurs, et leurs petits camarades. On leur ferait sentir la vérité de ces leçons au moyen d'exemples mis en tableaux qui piqueraient leur curiosité, et on leur en ferait faire l'application dans différens jeux dont on leur distribuerait les rôles qui seraient combinés de la manière la plus simple, la plus naturelle et en même temps la plus favorable au succès qu'on se serait proposé. Dans les beaux jours, et aussi souvent qu'on le jugerait convenable, les leçons auraient lieu au milieu des champs, car les objets n'y manqueraient pas pour fixer l'attention des élèves, provoquer leurs interrogations, faciliter les moyens de leur faire naître l'idée d'un Dieu créateur et préparer ainsi celles des rapports de la religion avec la nature. Ce mode instructif ne durerait pas moins de trois années; alors on ferait passer dans la seconde école les sujets les plus affermis dans leurs bonnes habitudes, ils y apprendraient à lire, écrire et compter, ou plus encore, les élémens d'autres connaissances; mais tout, dans cette seconde instruction, serait disposé avec soin pour

les maintenir dans les principes des bonnes mœurs qu'ils auraient déja reçus. Que si, contre toute attente, il se rencontrait quelques enfans dont le naturel fâcheux fût ce qu'on appelle indomptable, je ne doute pas qu'il conviendrait de se borner à prolonger leur éducation morale jusqu'à ce que, rendus à leurs parens, ils soient en état de faire l'apprentissage d'une profession mécanique. Enfin la surveillance des écoles du premier degré devrait être confiée principalement à des femmes instruites; car on ne peut nier qu'elles seules ont cette rapidité de coup d'œil, cette finesse de tact qui font qu'elles voient tout, devinent, en quelque sorte, la nature des émotions, des désirs que l'on veut leur cacher; et l'on emploierait avec succès, pour les études du second degré, ou les frères des écoles chrétiennes, ou des pères de famille qui offriraient eux-mêmes toutes les garanties nécessaires.

Qu'on ne me blâme pas si je n'ajoute rien de plus à ces réflexions, quoique je ne me dissimule pas toute l'importance de la solution d'une question qui se rattache aux plus

hauts intérêts de l'état, comme à la prospérité et au bonheur de la société. Il ne m'appartient pas de jeter un coup d'œil critique sur le régime disciplinaire des écoles mutuelles, et encore moins sur les plans arrêtés par les savans qui composent l'université de l'instruction publique, j'ai seulement voulu exprimer ma pensée; je l'ai fait avec franchise, et je souhaite de n'avoir rien dit que d'utile.

De l'influence des climats sur le développement de l'intelligence.

On conçoit qu'il serait difficile de faire une réponse bien précise à qui demanderait ce qu'on doit entendre par climat, car on ne peut ignorer que les pays situés dans le même hémisphère, également éloignés de l'équateur, présentent le plus souvent des différences de température en raison de l'exposition particulière des lieux, de la hauteur des montagnes qui les environnent, du voisinage, des rivières, des fleuves, des mers qui les entourent, de la nature du sol, de la sécheresse, l'humidité, l'intensité des vents qui y règnent, et des nombreuses vicissitudes que peut subir l'air atmosphérique. Toutefois nous possédons une masse suffisante d'observations pour avoir la certitude que les milieux dans lesquels les corps organisés vivent habituellement, exercent la plus grande influence sur leur état physique; et si l'on considère que pendant le cours entier des fonc-

tions de la vie, les molécules organiques dont l'homme est composé se renouvellent plusieurs fois en totalité, on comprendra facilement que les degrés de chaleur ou de froid qu'il endure, la nature de l'air qu'il respire, celle des productions du sol dont il se nourrit, la qualité des eaux, des boissons dont il fait usage, les impressions journalières qu'il reçoit de tous les objets avec lesquels il est en rapport, des usages auxquels il est soumis, produisent des modifications importantes dans ses dispositions organiques, dans les modes primitifs de sa sensibilité; modifications que le temps finit par imprimer aux systèmes de son organisation les plus solides, qui se perpétuent par voie de génération, peuvent être comptées parmi les causes principales des variétés de la race humaine, et fournissent une explication satisfaisante de l'impossibilité où sont les animaux, les hommes mêmes nés sous les zones glaciales de s'acclimater, de vivre entre les deux tropiques.

Quoique cette influence des climats sur notre organisme soit constatée depuis les siè-

cles les plus reculés; que tous les médecins soient convaincus qu'ils ne peuvent espérer de succès qu'en prenant soin d'acquérir sur cette matière des connaissances profondes, je dois en faire l'application à mon système sur l'origine des idées, et dans ce but, je citerai d'abord un passage remarquable du traité qu'Hippocrate a consacré à l'examen de cette question.

« Je veux, dit-il, (1) faire observer combien l'Asie et l'Europe diffèrent entr'elles; et développer pourquoi les peuples qui y habitent se ressemblent si peu. Je serais fort long si je parlais de toutes les différences qu'on y voit. Je ne toucherai que celles qui me paraissent mériter le plus d'attention. D'abord l'Asie l'emporte de beaucoup sur l'Europe par la nature de tous les végétaux qui y croissent, et par celle de ses habitans. Tout vient plus beau et plus grand en Asie qu'en Europe; le climat y est plus doux, les peuples y ont aussi plus de douceur, plus d'attachement à leurs

(1) Cette traduction est du docteur Gardeil.

aises; et la température des saisons comme leur égalité en sont cause. L'Asie est située entre les deux levers du soleil d'hiver et d'été, loin du grand froid et du grand chaud, tout y prend beaucoup d'accroissement et un caractère de bonté, parce qu'aucune violence ne s'y fait sentir, et qu'il y a en tout un juste mélange. Ce n'est pas, du reste, qu'il en soit ainsi dans toute l'Asie; je parle de cette partie qui se trouve au milieu, entre le froid et le chaud. Or, elle est abondante en bons fruits et en beaux arbres. Son ciel est très serein, on y voit beaucoup d'eaux, tant celles qui tombent du ciel que celles que la terre fournit, de manière que le pays n'est ni brûlé ni desséché, ni exposé à des froids rigoureux, mais modérément échauffé par les vents du midi, humecté et rafraîchi par les sources, les pluies et les neiges. Tous les fruits y viennent superbes, soit ceux que la nature produit d'elle-même, soit ceux dont les hommes prennent soin et savent rendre meilleurs au moyen de la greffe ou d'une culture particulière. Les troupeaux y sont nombreux, réussissent mieux qu'ailleurs, et

ont une excellente nourriture. On y élève les enfans avec facilité, les hommes y sont grands, bien constitués et d'une belle figure. Ils ne diffèrent guère les uns des autres ni pour la taille ni pour la bonne mine, de sorte qu'on peut assurer que ce climat approche plus que tout autre de la constitution la plus naturelle et la plus tempérée. Mais le courage, la patience, l'obstination au travail et la fermeté d'ame ne doivent point s'y trouver. Il ne doit point y régner un amour exclusif pour les espèces congénères avec une aversion pour les autres; le goût seul du plaisir, y exerçant un empire absolu, est cause qu'on y voit beaucoup de monstres parmi les bêtes. Ce que je viens de dire d'une partie de l'Asie s'applique aussi aux Égyptiens et aux peuples de la Libye. Quant à ceux qui habitent depuis la droite du Levant d'été, jusqu'au Palus Méotides qui fait la séparation de l'Europe et de l'Asie, ils sont plus différens entr'eux que ceux dont je viens de parler, à cause des fréquens changemens des saisons, et de la nature du sol. Il en est de leur pays comme de celui de tous les peuples. Là où les saisons subissent

de plus grands et de plus fréquens changemens, la terre est plus sauvage et plus inégale. On y trouve beaucoup de montagnes, des forêts, des landes, des prairies. On observera, si l'on y fait attention, quelque chose d'analogue à l'égard des hommes. La nature des uns tient de celle des montagnes, des forêts, des rochers : celle des autres tient des plaines, de leur fertilité; ceux-ci participent à l'humidité des prairies et des marais, et on reconnaît dans ceux-là la nature d'un pays couvert et aride. Les diverses saisons de l'année qui donnent la diversité des formes ont elles-mêmes aussi, dans la continuité de leur succession, bien des différences, et leurs variétés causent autant de constitutions particulières qui sont très nombreuses.

« En Europe, les hommes diffèrent beaucoup entr'eux tant pour la taille que pour la forme du corps, à cause des grandes et nombreuses variations des saisons, des chaleurs extrêmes, des froids rigoureux qui y règnent, des pluies abondantes, des sécheresses prolongées, des vents impétueux qui s'y succèdent. Il est naturel que la race des hommes

s'en ressente; voilà pourquoi on ne trouve point entr'eux cette ressemblance qui s'observe entre les habitans de l'Asie; qu'ils sont même dissemblables d'une ville à l'autre, et que leurs mœurs sont distinctes. La rudesse, la dureté, la violence des passions doivent avoir lieu là où les grands changemens des saisons se font sentir. Les impressions fortes impriment dans le caractère quelque chose de sauvage, d'indiscipliné : aussi les Européens sont-ils plus courageux, plus propres à la guerre que les Asiatiques; et si les différences des saisons peuvent être regardées comme la première cause de la différence de la nature des hommes, la situation du sol, ses productions, la qualité des eaux y contribuent également. »

« Les petits Tartares, dit le voyageur Chardin, ont communément la taille plus petite de quatre pouces que la nôtre, et plus grosse à proportion. Leur teint est rouge et basané; leurs visages sont plats, larges et carrés; ils ont le nez écrasé et les yeux petits. Or, comme ce sont là tout-à-fait les traits des habitans de la Chine, j'ai trouvé avoir bien observé la

chose durant mes voyages, qu'il y a la même configuration de visage et de taille dans tous les peuples qui sont à l'orient et au septentrion de la mer Caspienne, et à l'orient de la presqu'île de Malaca; ce qui depuis m'a fait croire que ces divers peuples sortent tous d'une même souche, quoiqu'il paraisse des différences dans leur teint et dans leurs mœurs, car, pour ce qui est du teint, la différence vient de la qualité du climat et de celle des alimens; et, à l'égard des mœurs, la différence vient aussi de la nature du terroir, et de l'opulence plus ou moins grande. »

Mais Cabanis est surtout entré dans des détails très précis. « La sensibilité de l'homme est, dit-il, par rapport à celle de toutes les espèces animales connues, la plus souple et la plus mobile; en sorte que tout ce qui peut agir sur les autres créatures vivantes agit, en général, d'une manière encore plus forte sur lui. Une grande multitude de faits relatifs à différens ordres de phénomènes nous ont prouvé de plus que si la nature humaine est susceptible de se plier à toutes les circonstances, c'est que toutes la modifient ra-

pidement et l'approprient aux nouvelles impressions qu'elle reçoit. Il est donc, peut-être, inutile de vouloir faire sentir que puisque le climat exerce un empire étendu sur les animaux, l'homme ne peut, en aucune manière, être le seul qui résiste à toute influence de sa part : car c'est évidemment aux qualités mêmes qui caractérisent et constituent la supériorité de son organisation que tient cette dépendance de tant de causes diverses dont il semble être quelquefois le jouet. »

Toutefois on sait que les formes extérieures de l'homme ne sont pas les mêmes dans les différentes régions de la terre. La couleur de la peau, celle des poils qui végètent dans son tissu, leur nature ou leur intime disposition, les rapports des solides et des fluides, le volume des muscles, la structure même et la direction de certains os ou de quelques-unes de leurs faces; toutes ces circonstances présentent des variétés chez les habitans des divers climats : elles peuvent servir à faire reconnaître la latitude ou la nature du sol auquel ils appartiennent. Chaque nation a ses

caractères extérieurs qui ne la distinguent pas moins, peut-être, que son langage. Un Anglais, un Hollandais, un Italien, n'ont point la même physionomie qu'un Français; ils n'ont point les mêmes habitudes de corps. Sur le territoire habité par chaque nation, s'il se rencontre de grandes variétés de sol, on en retrouve toujours la copie, si je puis m'exprimer ainsi, dans certaines variétés analogues, ou dans certaines nuances de structure, de couleur, de physionomie, propres aux habitans respectifs des divers cantons. Les hommes de la montagne ne ressemblent pas à ceux de la plaine : il y a même des différences notables entre ceux de telle ou telle plaine, de telle ou telle montagne. Les habitans des Pyrénées ont une autre apparence que ceux des Alpes. Les rians et fertiles rivages de la Garonne ne produisent point la même nature de peuple que les plaines non moins fertiles et non moins riantes de la Loire et de la Seine; et souvent, dans le même canton, l'on remarque d'un village à l'autre des variétés qu'une langue, des lois et des habitudes, d'ailleurs communes,

ne permettent d'attribuer qu'à des causes inhérentes au local.

En considérant les grandes différences que présentent les formes du corps humain, et même la structure ou la direction des os qui leur servent de base, quelques écrivains ont pensé que des êtres si divers, quoique appartenans au même genre, ne pouvaient appartenir à la même espèce; et, pour expliquer le phénomène, ils ont cru nécessaire d'admettre plusieurs espèces primitives distinctes les unes des autres, et dont les traits caractéristiques restent toujours fixes et indélébiles, comme ceux de la nature elle-même. « J'avoue, continue Cabanis, que je ne partage point leur opinion. Celle de Buffon, qui regardait les variétés que l'homme présente dans les différens climats, comme accidentelles et comme l'ouvrage de ces climats eux-mêmes, me paraît beaucoup plus vraisemblable.

« 1° Parce que d'un climat à l'autre, on voit les races qui leur sont propres s'unir par une chaîne d'intermédiaires, dont les nuances ou les dégradations insensibles se

confondent toujours au point de contact.

« 2° Parce que la même latitude présente souvent divers climats, c'est-à-dire, de grandes variétés dans l'ensemble des circonstances physiques, propres à chaque canton, et qu'alors non-seulement chaque nature de sol produit sa race particulière, mais que si, par hasard, quelques cantons ressemblent exactement à des régions éloignées, les hommes des uns paraissent formés sur le modèle de ceux des autres, et que l'analogie de climat triomphe de l'influence même du voisinage et de cette confusion du sang et des habitudes qu'amène inévitablement la fréquence de communication.

« 3° Parce qu'on observe chaque jour, dans les pays dont le climat a des caractères prononcés, qu'au bout d'un petit nombre de générations, les étrangers reçoivent plus ou moins son empreinte; ce qui arriva, au dire de plusieurs voyageurs, à des familles portugaises établies dans les îles du cap Verd, depuis la fin du quinzième siècle tout au plus, et qui, dans cet espace de temps fort court, sont devenues entièrement semblables

aux nègres indigènes du pays et à ceux du continent voisin.

« 4° Enfin, parce que les défenseurs de cette théorie sont obligés, pour la soutenir, de se livrer à une foule de conjectures. J'ajoute que presque tous leurs argumens sont négatifs, et que la tenacité de quelques caractères propres à certaines races, qui paraissent résister à leur transplantation et à leur dissémination parmi les autres peuples, ne prouve absolument rien. En effet, les observations et les expériences nécessaires pour rendre cette remarque solide et concluante n'ont point été faites : la courte durée des individus permet trop rarement d'apprécier au juste la part que peut avoir le temps dans toutes les opérations de la nature; et rien cependant ne serait plus nécessaire ; car disposant à son gré de cet élément, comme de tous les autres moyens, la nature l'emploie, aussi bien que tous, avec une étonnante prodigalité. »

Il est donc vrai que l'organisation physique des différens peuples est frappée de l'empreinte des climats sous lesquels ils sont nés :

or, les dispositions physiologiques particulières à chacun d'eux confirment les généralités qui précèdent, et servent à rendre compte des modifications de leurs inclinations, leurs penchans naturels, comme de leur aptitude au développement des actes de leur intelligence.

En effet, il suffit, par exemple, d'avoir médité sur les descriptions publiées par les divers voyageurs naturalistes qui ont visité les lieux et les peuplades les plus voisines du pôle nord, pour être convaincu que ce n'est qu'à une température glaciale et continuelle qu'on peut attribuer l'espèce d'abâtardissement physique et moral qui transforme ces indigènes en une race d'hommes presque distincte. On comprend sans difficulté que l'extrême intensité du froid refoulant sans cesse, chez ces individus, les forces de la vie à l'intérieur, diminuant l'action du cœur, resserrant la circulation, devient un obstacle insurmontable à leur accroissement physique, et maintient leurs membres dans un état de petitesse remarquable. On conçoit aisément que la même cause, enchaînant encore da-

vantage les facultés nerveuses, leurs sens sont tellement obtus que les principes sapides les plus stimulans, les liqueurs les plus fortes, les odeurs les plus pénétrantes, de même que tous les objets qui les environnent, ne font sur eux que des impressions légères.

Il est dès-lors évident que cette débilitation continuelle du système nerveux que favorisent encore des boissons huileuses, une nourriture composée de chair de poissons crus, ou des exercices très pénibles, est la source du retard, du peu de désirs qu'ils témoignent pour le sexe; de l'insensibilité dans laquelle ils restent malgré les blessures les plus graves; et qu'il s'ensuit nécessairement autant de dégradation dans leurs inclinations, leurs affections, que d'inertie, de puérilité dans leurs idées. Tout, sur ce point du globe, semble, pour eux, se réduire à l'exercice de la vie animale individuelle.

Ainsi les Esquimaux sont petits, trapus, ayant la tête d'une grosseur disproportionnée, la face large, aplatie vers le front, la bouche arrondie, les cheveux plats, blonds ou noirs, naturellement gras et durs, les

yeux éteints et sans expression, les membres courts, mais musculeux et très forts, le corps massif et sanguin. Leurs mœurs ne démentent pas leur laideur. Indolens par constitution, mais actifs par nécessité, ils se montrent défians, farouches, vindicatifs, parfois féroces; leur gloutonnerie est excessive, et les voyageurs ont dû souvent se mettre en garde contre leurs tentatives de les voler et leur désir continuel de faire du mal à tous les étrangers.

Quant à leur imagination, elle est languissante, d'une timidité extrême, les rend esclaves de toutes les craintes, de toutes les illusions; et, assez stupides pour ne pas chercher à apprivoiser les animaux propres à un service domestique (le chien excepté), leur intelligence ne va pas au-delà de trouver dans les produits de la chasse, de la pêche, leurs moyens de se nourrir, se vêtir, se loger, se construire de petits canots pour naviguer, aborder les vaisseaux marchands, et échanger leurs pelleteries contre de l'eau-de-vie ou les ustensiles dont ils ont besoin.

L'organisation humaine n'est pas ici la

seule preuve de l'influence funeste d'une température tellement glaciale qu'elle s'oppose à la putréfaction même des corps morts. On ne trouve sur cette terre de misère que des lichens, des mousses, quelques plantes chétives, quelques arbres rabougris qui semblent n'avoir été parsemés çà et là que pour faire trève à l'horreur d'une stérilité éternelle, où pour ne pas rompre le système harmonique des êtres. Le règne animal qui, comme je viens de le dire, suffit presque à tous les besoins des habitans, ne se compose que de rennes, d'ours blancs, d'oiseaux de terre et de mer, de phoques, de baleines, ou autres mammifères aquatiques; mais les espèces venimeuses n'auraient pu s'acclimater sous l'action d'un froid aussi rigoureux, et le seul quadrupède qui s'y soit accoutumé, qui y reconnaisse un maître dont il partage les fatigues de la chasse, est une race de chien noir à oreille droite, qui ressemble beaucoup au chien de berger.

Ce que l'on connaît du Groenland, surtout au-delà du 64e degré, de la portion du Kamtschatka, de la Sibérie la plus rappro-

chée du cercle polaire, ne fournit pas un tableau plus gracieux du pays, des mœurs, et de l'intelligence des habitans. Cependant il en est autrement des indigènes placés sous un ciel un peu moins défavorable.

Déja une partie de la Laponie présente une perspective moins triste, un pays meilleur, et qu'on pourrait qualifier de beau en comparaison de ceux que je viens d'indiquer. Bien qu'il soit traversé de rochers très escarpés, d'un grand nombre de montagnes d'une hauteur excessive, et dont la cime est sans cesse couverte de neige, on trouve au pied de celles qui le séparent de la Norvège de vastes forêts de bouleaux, d'aunes; puis des vallées fertiles arrosées par un nombre infini de fontaines, de ruisseaux; qui sont couvertes de gras pâturages, ainsi que de différens végétaux dont plusieurs sont bons à manger, et l'on assure que l'extrême humidité du terrain est le seul obstacle à la pratique du labourage qui y est connu.

Si ces Lapons sont, ainsi que leurs voisins de l'extrême nord, généralement très petits, on remarque qu'ils ont une taille mieux pro-

portionnée que celle des Esquimaux; que leur visage est moins rond, que leurs traits sont mieux dessinés; que leurs yeux d'un gris foncé sont plus vifs, leur système nerveux plus énergique, plus actif, leurs sens plus impressionnables; et le voyageur Léopold de Buch rapporte qu'il se trouve parmi les jeunes gens de cette contrée beaucoup d'individus doux, obligeans, susceptibles d'ambition, et qui doivent avoir aussi d'autres qualités dont on pourrait tirer parti pour leur amélioration. Au reste, les habitudes domestiques que ces habitans ont su imprimer à leurs rennes, le parti qu'ils en tirent pour varier leur nourriture, pour confectionner leurs vêtemens et leurs objets de campement, ou pour transporter des fardeaux; la distribution de l'intérieur de leurs ménages, la subordination qui y règne, la distinction qu'ils ont établie entre la classe riche et la classe pauvre, le respect qu'ils témoignent aux ministres de la religion, les précautions dont ils usent dans leurs rapports avec les étrangers, et plusieurs autres coutumes qu'ils observent avec rigueur, prou-

vent incontestablement qu'ils sont industrieux; qu'ils ont le sentiment des intérêts de famille, et qu'ils ne sont pas dépourvus d'idées d'ordre privé et public, quoiqu'on leur reproche d'être vindicatifs et peu hospitaliers, si ce n'est lorsqu'on leur apporte de l'eau-de-vie dont ils sont fort amateurs.

Il est un autre état de l'atmosphère qui, quoique d'une température plus douce, ne produit pas moins sur l'organisme des effets très fâcheux; je veux parler de celui de ces contrées qui ne reçoivent les rayons du soleil qu'au travers d'une suite rarement interrompue de brouillards épais et souvent puans; dont les terrains bas et fangeux sont couverts de marais, et sur lesquels le vent du sud souffle le plus habituellement. Chacun sait qu'il n'est pas de pays d'une fertilité plus remarquable, d'une végétation plus riche en bois, céréales, fruits ou plantes herbacées de tous genres. Les hommes y sont d'une taille élevée, ont des formes épaisses, arrondies : mais sans cesse plongés dans une sorte de bain de vapeurs; ayant d'ailleurs, pour la plupart, une constitution éminemment lym-

phatique; une nourriture peu substantielle, le tissu cellulaire sous-cutané est, chez eux, très abondant, très relâché, contient une quantité considérable de sérosité, ce qui leur donne un air d'embonpoint, rend leur peau lisse, sans autre coloration qu'une teinte jaunâtre, et les prédispose à l'œdème des extrémités inférieures, ainsi qu'à toutes les maladies par atonie. De cette débilité que l'on remarque de même dans tous leurs tissus organiques, résulte nécessairement la langueur de toutes les fonctions conservatrices de l'individu et de l'espèce; de là cette indifférence, cette paresse, ces goûts routiniers qui caractérisent ces habitans; et comme tout se lie dans l'ordre de la vie, leur sensibilité obscure les met à l'abri des passions ardentes et ne leur procure que des impressions légères, des perceptions imparfaites et fugaces : il n'est donc pas étonnant que leur imagination soit tardive, sans couleur, et que la vivacité, l'étendue de leurs idées ne dépassent pas le cercle étroit de leurs affections : toutefois il faut admettre beaucoup d'exceptions parmi les personnes riches qui prennent soin

de se garantir des intempéries, d'en neutraliser les fâcheux effets par un régime fortifiant; et l'on doit placer en première ligne celles qui, à ce bon usage des dons de la fortune, savent réunir les avantages d'une éducation soignée.

Chercherons-nous parmi les peuples du Midi de nouvelles preuves en faveur de la question? Sans porter notre attention jusque sur les confins de cette partie de la terre qui n'est encore que peu connue, et qui ne recèle probablement que des hordes sauvages, nous trouvons également dans les contrées qui ont été visitées un grand nombre de faits qui prouvent que la variété des formes, de la stature, de la couleur de la peau, de la sensibilité dans l'homme y est en raison de l'intensité d'action que le calorique exerce sur son organisation, sur ses fonctions animales, sur les substances dont il se nourrit, et de la rareté des modifications que la constitution atmosphérique y subit. Il est d'expérience que la chaleur extrême et continuelle d'un climat influe fortement sur la condition organique qui détermine la coloration de la

peau, et que, concentrant l'énergie vitale sur les parties extérieures, elle diminue d'autant celle des parties internes qu'elle amaigrit le corps en provoquant sans cesse des sueurs abondantes; qu'elle débilite les forces musculaires, affaiblit les organes de la digestion peu stimulés d'ailleurs par une nourriture habituellement végétale, favorise la prépondérance du système veineux sur le système artériel; et, frappant les individus d'une atonie relative à la constitution particulière à chacun d'eux, les prédispose aux affections du foie, à la mélancolie, l'hypocondrie, et aux maladies convulsives. De là une indolence habituelle; un caractère craintif, servile; une humeur chagrine, sournoise; des inclinations basses, vicieuses; mais comme l'action du calorique maintient le système nerveux cérébral dans un état d'excitation permanente, la susceptibilité de ce dernier devient en quelque sorte électrique; et dès-lors les perceptions sont vives, rapides, tumultueuses comme les impressions qui les provoquent. Il en résulte l'emportement des désirs, la fureur même des passions, un pen-

chant précoce à la luxure dont les excès hâtent l'époque de la vieillesse; des idées nombreuses, souvent bizarres, et une exaltation d'imagination, un genre d'esprit hyperbolique, un amour du merveilleux qui assurent la fortune et la domination des magiciens, des sorciers, des oracles et des prophètes.

Telle est aussi l'opinion de l'auteur de l'Histoire naturelle du genre humain (1) qui a dit que « l'action mécanique de chaleur est surtout très remarquable dans ses effets et dans l'extrême débilitation musculaire qu'elle produit, en rendant toutefois plus mobile et plus irritable la sensibilité des nerfs. Elle rend les habitans du Midi ou des tropiques bilieux et mélancoliques, petits, maigres, desséchés, faibles, basanés, peu vivaces, à cheveux et à iris des yeux noirs, frugivores, très sobres, comme les personnes âgées; lascifs, jaloux, polygames, efféminés et à voix grêle, pour le physique : elle les fait lâches, paresseux, souples, flatteurs, humbles, es-

(1) Virey.

claves, injustes, cruels, vindicatifs, fins, politiques; enfin très ingénieux, extrêmement religieux, fatalistes, avares, polis, lettrés, sujets à des passions excessivement fortes, mais intérieures et cachées, quant à leur susceptibilité morale. »

Combien la scène est différente lorsqu'on parcourt les zones tempérées. Là, point d'extrême, de froid, de chaud, d'humidité ou de sécheresse, presque jamais de ces variations brusques de l'atmosphère qui influent si souvent d'une manière fâcheuse sur les corps vivans. Les saisons y sont régulières; l'été, l'hiver y conservent une teinte du printemps; les eaux y sont bonnes, abondantes; la fertilité prodigieuse; les plantes, les fruits d'une saveur, d'une qualité excellente, et les corps organisés y acquièrent le plus parfait développement dont ils sont susceptibles. On a reconnu que c'est dans les contrées méridionales d'une température modérée et dont l'exposition est la plus heureuse que se trouvent les formes humaines les plus élégantes, les vrais modèles de la beauté. Les hommes y sont d'une taille élancée, svelte, unie à

une juste proportion des membres dont la vigueur ne dérobe rien à la grace; leurs mouvemens sont souples, rapides, et leurs manières agréables; un air de franchise, de douceur s'allie dans leurs traits à l'expression d'une sorte de dignité imposante; ils sont vifs, spirituels; tout, chez eux, décèle l'heureuse harmonie qui règne entre les différentes fonctions de leur organisme. Les femmes y sont remarquables par l'élégance de leur taille, la perfection de leurs formes, la fraîcheur de leur teint; chacun de leurs traits respire la volupté; ce qui a fait dire à Chardin qu'on ne pouvait les voir sans les aimer. Au reste, personne n'ignore ce que les voyageurs ont raconté de la beauté des habitans du royaume de Cachemire, de celle des Géorgiennes ou des Circassiennes; et s'il faut avouer que les Hellènes ont bien dégénéré de leurs ancêtres, on cite encore le beau sang des femmes de la Grèce, et l'on ne perdra jamais le souvenir de cette foule de philosophes, de sages, de grands capitaines, de héros, d'artistes célèbres qu'elle a produits.

Mais la situation des lieux, le genre de

culture, de nourriture, d'industrie, les coutumes, l'éducation, les alliances et les guerres des peuples établissent entr'eux soit au physique, soit au moral, des nuances tellement variées qu'il est bien difficile de faire entrer avec précision beaucoup d'exemples particuliers dans des considérations générales : disons donc seulement que les habitans des climats tempérés jouissent assez généralement de toutes les conditions organiques qui assurent la régularité, la plénitude de toutes les fonctions de la vie animale, de même qu'elles favorisent de cette manière le développement des actes de leur intelligence ; et que ces peuples étant placés entre les deux extrêmes de chaleur et de froidure, leur complexion comme leur sensibilité se ressentent nécessairement de l'influence de chacun d'eux, selon qu'ils en sont plus ou moins rapprochés. Ainsi les Italiens qui vivent dans une température plus chaude que la nôtre ; qui respirent un air presque toujours sain , qui trouvent sans beaucoup de peines dans les produits de leur sol tout ce qui est nécessaire à la vie , et peut même la rendre déli-

cieuse, les Italiens, dis-je, arrivent rapidement à une stature bien proportionnée sans être trop élevée; leurs formes sont belles; ils ont une constitution sanguine jointe à un système nerveux très irritable; et de l'activité que le calorique imprime soit à l'organe cérébral, soit à tout l'appareil sensitif, il résulte nécessairement que les impressions internes nées des penchans naturels, et celles que les objets extérieurs produisent sur les sens donnent lieu à des perceptions cérébrales vives, profondes, nombreuses et variées qui influent puissamment sur le caractère moral des individus comme sur la nature et la masse de leurs idées. Tous les historiens sont d'accord sur la politesse des Italiens, leur prudence, leurs manières respectueuses envers les femmes; mais on les accuse d'être soupçonneux, dissimulés dans leur haine, très vindicatifs, enclins à tous les plaisirs et même à la débauche : du reste, ils ont une imagination féconde, brillante; on les cite comme habiles négociateurs en politique, et l'on composerait une longue liste de tous les grands génies qui ont illustré

ce berceau de la renaissance des lettres et des arts.

De même qu'une température modérée favorise l'équilibre nécessaire entre toutes les fonctions organiques pour constituer une bonne santé ; de même il peut arriver que, malgré cet état météorologique, l'air tienne en suspension des émanations, des vapeurs, des principes divers plus ou moins nuisibles, et s'oppose à cet équilibre, ou du moins tende sans cesse à le troubler. Tel est le phénomène particulier que l'on remarque en Angleterre. Ce pays jouit, sans contredit, d'un climat tempéré, quoique un peu plus froid que celui de la France : il n'éprouve que rarement de ces transitions subites de l'atmosphère qui jettent le trouble dans le jeu de l'organisme ; mais toujours enveloppé d'un nuage épais, surchargé des vapeurs qui s'exhalent de la combustion de la houille. On ne peut mettre en doute que la constitution physique de ses habitans en reçoit une modification désavantageuse : c'est, en effet, principalement à cette cause qu'on attribue la débilité, l'irritabilité morbide qui consti-

ent le tempérament dit mélancolique, géné-
lement observé sur les bords de la Tamise;
si cette opinion peut paraître exagérée, il
ut avouer que les effets de cette cause sont
uissamment favorisés par l'abus des alimens
ras, pris presque sans mélange de pain, et
ar les excès de bière, de thé, de boissons
ès stimulantes, si ordinaires dans les habi-
ides anglaises.

Sans donc m'occuper des formes physi-
ues de ces insulaires qui sont bien connus,
e dirai que, d'après les circonstances préci-
ées et d'autres peut-être qu'on n'est pas en-
ore en état d'apprécier, il est bien probable
que ce peuple présente des différences pri-
nitives dans le caractère et l'énergie de sa
ensibilité. Je rappellerai que chez le mélan-
colique le surcroît d'action du système hé-
patique produit un surcroît d'énergie dans
a propriété stimulante des sucs biliaires, et
par suite transmet son mode de susceptibilité
à tout l'appareil sensitif : qu'il en doit résul-
ter plus de force, d'accélération dans les
contractions du cœur, dans les mouvemens
circulatoires, dans le jeu de la respiration,

ainsi qu'une plus grande production de chaleur animale, et que, dans ce cas, il est très naturel que les impressions, les perceptions cérébrales auxquelles elles ont donné lieu, soient multipliées, profondes; les déterminations véhémentes, absolues et variées. Mais comme cette extrême sensibilité de tous les systèmes intérieurs maintient les individus dans un état d'agitation, de malaise continuel; que ce malaise se fait sentir d'autant plus souvent qu'il est bien rare qu'il y ait un équilibre parfait entre tous ces sytèmes dont les uns opposent des résistances que les autres n'ont pas toujours la possibilité de vaincre; il est encore dans l'ordre de la vie qu'à côté de la force des impulsions, il se trouve alors de l'incertitude, de l'hésitation dans les déterminations; que ces dernières soient mobiles, changeantes, et que toutes les passions aient un cachet de personnalité. Or les modifications que ces dispositions physiologiques font subir aux affections, aux passions et aux idées, ont été constatées par tous les observateurs, et on en retrouve l'influence dans le caractère moral et intellectuel des

Anglais. Ainsi leur fierté n'est, d'après eux, que l'expression de la dignité de l'homme indépendant. Animés du plus ardent patriotisme, ils sont dédaigneux envers les autres peuples. Leurs habitudes de magnificence à l'extérieur servent souvent à voiler celles d'une économie domestique très sévère; et, quoique fidèles observateurs des devoirs que leur impose leur religion à laquelle ils tiennent, dit-on, plus par principes politiques que par sentiment, leur croyance se prête assez facilement à des petitesses superstitieuses. Sombres, réfléchis, méthodiques même au sein de la dissipation, ils se montrent doux, humains, polis, affables, mais sans aucune complaisance; et si parfois ils cherchent à se dépouiller du caractère national pour prendre les manières gracieuses, le ton de galanterie exquise qu'ils ont admiré dans les grands salons de Paris, on s'aperçoit facilement qu'ils ne sont qu'imitateurs. Les nécessités nées de leur position géographique en ont fait naturellement des navigateurs aussi entreprenans qu'infatigables; entraînés vers des études spéciales par leur désir ex-

trême de domination, par leur soif de l'or, grand dispensateur de la considération et du pouvoir, ils ne pouvaient manquer de devenir aussi habiles spéculateurs en matières de politique qu'en matières commerciales; mais partout où ils ont établi la prépondérance de leur négoce, assuré les moyens de prospérité de leur industrie, on les retrouve toujours avec cet esprit de froid calcul, cette façon particulière de sentir, ce sombre des idées, cette manière de juger, de se déterminer qui sont le type du caractère britannique, et auquel les hommes du génie le plus élevé n'ont pas toujours échappé, je veux parler des Bacon, des Milton, des Locke, des Shakespeare, des Pope, des lord Byron, et tant d'autres.

Si nous portons nos regards sur les provinces du nord qui nous avoisinent, sur l'Allemagne, par exemple, nous retrouverons de nouveau une série de phénomènes analogues dont je n'indiquerai que les principaux. Quoique le froid qui règne dans cette partie de notre hémisphère ne soit pas très intense, les impressions habituelles que les

individus en reçoivent donnent à leur tissu cutané plus de densité, en resserrent les vaisseaux sanguins superficiels, enchaînent sa sensibilité et diminuent de beaucoup la transpiration, tandis que les forces vitales concentrées sur les organes internes assurent l'énergie de leurs fonctions. Disons donc d'abord que d'après ces faits, il n'est pas étonnant que la peau des Allemands soit ordinairement très blanche, et que leurs cheveux, comme tout leur système pileux, soient de couleur blonde. Mais si cette influence du froid ralentit encore la marche du développement du corps, éloigne l'époque de la puberté, l'œuvre de la nature n'en est que plus régulier, plus harmoniqué. C'est avec une sage lenteur qu'elle travaille alors à la perfection des formes, qu'elle donne plus de solidité à la fibre musculaire dont elle accroît la force contractile, et qu'elle fortifie l'appareil de la digestion, ainsi que tous ceux qui servent à la nutrition. Il est, en effet, d'observation que les habitans de cette région ont un tempérament sanguin; que leur taille est élevée; que leurs formes sont épaisses,

assez bien proportionnées; leurs membres très musculeux, très forts; qu'ils sont grands mangeurs, très carnivores, et que s'ils ne sentent que tardivement le besoin de se reproduire, leurs mariages n'en sont que plus féconds.

Quant à leur sensibilité physique, on a depuis long-temps remarqué que les individus dont les organes sont doués de beaucoup de force matérielle, qui jouissent d'un système musculaire très développé, très vigoureux, présentent de même plus de densité, plus de fermeté dans toutes les parties du système nerveux, et qu'il est de fait que les hommes les plus robustes sont les moins sensibles. Or, je viens de dire que les Allemands ont communément une constitution athlétique; il n'est pas même rare de trouver dans l'ensemble du physique des femmes une certaine expression qui tient du masculin; et si l'on ajoute à cette considération que la grande diminution de l'exhalation de la peau favorise chez eux l'abondance des fluides lymphatiques dans le tissu cellulaire, ou sa distention par la graisse; que dès-lors ces sucs

abreuvant, enveloppant l'appareil sensitif, affaiblissent encore son activité qui ne reçoit pas une atteinte plus favorable de la chaleur des poêles, de la fumée de tabac au milieu de laquelle ils vivent; on aura des données suffisantes pour s'expliquer l'impassibilité du peuple germanique, sa lenteur dans ses déterminations, son antipathie pour tout ce qui tend à changer ses habitudes, sa docilité passive à la volonté du pouvoir. Il est de même plus que probable que le sentiment habituel de la puissance de ses forces musculaires prédominant sur celle de ses forces sensitives, contribue pour beaucoup à cette sorte de rudesse qu'on remarque dans ses affections; car la douceur de ses mœurs n'exclut pas la brusquerie de ses manières; et de nombreux exemples prouvent que cette influence doit être comptée parmi les causes qui rendent ce peuple laborieux plein de franchise, fidèle à sa parole, peu rusé, peu accessible à la peur, et courageux plus par devoir que par enthousiasme de la gloire.

Une autre conséquence qui résulte de la concentration des forces de la vie à l'inté-

rieur, est que, chez les Allemands, les fonctions du cerveau s'exécutent dans toute leur perfection possible; que ses perceptions sont profondes, durables, d'un réveil facile; et qu'ainsi cet organe réunit plusieurs dispositions physiologiques dont l'ame se sert pour exercer le rappel de ses idées, ou prolonger son attention et ses réflexions. En effet, il n'est pas de peuple qui soit plus réfléchi, dont la mémoire soit plus heureuse, qui ait plus d'indépendance, plus de fixité dans ses idées, et qui, excepté les Italiens, soit doué de plus de talens naturels pour la musique, genre de délassement que les hommes méditatifs préfèrent. Soit qu'on s'arrête dans les villes, soit qu'on parcoure les campagnes, on entend partout des concerts composés de plusieurs voix qui, quoique modifiées par la nature du langage, ne forment pas moins des accords très harmonieux; c'est ainsi que les ouvriers abrègent en quelque sorte la durée du temps de leurs fatigues, et la plupart d'entr'eux connait la musique instrumentale.

Pénètre-t-on dans la société des hommes d'un esprit cultivé, on y rencontre fréquem-

ment des personnes très versées dans les langues anciennes et modernes et qui en parlent plusieurs correctement. Tous les littérateurs reconnaissent que les ouvrages allemands sont remarquables par l'érudition immense de leurs auteurs; que rien n'arrête la fécondité de leur imagination, la hardiesse de leurs pensées, l'originalité, la bizarrerie même de leurs compositions; que, parmi leurs historiens, il en est d'une célébrité bien méritée; mais ce n'est pas sans motifs légitimes qu'on leur conteste la prétention de signaler Emmanuel Kant comme le seul fondateur de la vraie métaphysique. Au reste, on a dit que leur littérature n'est pas assez estimée en France parce qu'elle n'y est pas assez connue : je laisse à d'autres à juger s'il faut répondre, avec La Harpe, qu'il est vrai que la langue allemande n'y est pas, à beaucoup près, aussi familière aux gens de lettres que l'anglais et l'italien; et que cela suffirait pour prouver qu'ils n'ont pas un aussi grand nombre de bons ouvrages faits pour exciter la curiosité et dédommager du travail toujours pénible, désagréable qu'exige

l'étude des élémens d'une langue; car il faut convenir que ce sont les bons ouvrages qui font florir un idiôme, le répandent chez les étrangers, et surtout les ouvrages d'imagination, de poésie, d'agrément et de philosophie.

Sans doute ce serait déroger à l'exactitude indispensable dans l'étude des faits, et pousser au-delà de la vérité l'importance de l'action du froid ou de la chaleur des climats sur l'organisme humain, si je ne déclarais que je me suis servi du mot *climat* dans son acception la plus étendue; que sous ce nom j'ai voulu désigner l'élévation ou l'abaissement des terrains, leur sécheresse ou leur humidité; la nature du sol, de ses productions, celle des vents, la qualité des eaux et celle de l'atmosphère; qu'il est certain que l'influence de toutes ces choses entre pour beaucoup dans le genre de modification que les degrés habituels de température impriment au système nerveux; et que si j'ai négligé ces détails dans les considérations qui précèdent, c'est pour éviter d'être diffus; heureux encore si je me suis mis à l'abri de

ce reproche. Par la même raison, je m'abstiendrai de commentaires sur l'hygiène, l'industrie, les professions, comme sur tout ce qui peut changer ou atténuer l'influence des climats sur les individus; mais avant de terminer, je me permettrai de courtes réflexions relatives au développement des actes de l'intelligence pendant l'existence de quelques maladies.

De l'influence de quelques maladies sur le développement des actes de l'intelligence.

Les changemens, le trouble que les différentes maladies auxquelles nous sommes sujets produisent dans l'ordre naturel de nos affections, de nos penchans, ne sont, aux yeux du plus grand nombre, que des accidens très ordinaires que chacun déplore, sans s'inquiéter du comment ils ont lieu. On n'est point surpris de voir une jeune personne habituellement vive, gaie, spirituelle, devenir triste, mélancolique, paresseuse; être tourmentée de frayeurs nocturnes, fuir tous les plaisirs, avoir des appétits dépravés, garder un silence qui tient de la stupidité, et tout cela à la suite de la rétention ou de la suppression morbide de ses menstrues. On trouve tout simple qu'une femme atteinte d'une affection nerveuse chronique soit légère, impatiente, très capricieuse dans ses goûts, et que le caractère d'un homme frappé d'une maladie profonde du foie, devienne

sombre, inconstant, irascible; qu'il soit mécontent de tout le monde et souvent de lui-même : mais ce qui paraît, à toutes les personnes qui manquent de connaissances physiologiques, un phénomène fort extraordinaire, c'est un enfant en proie à tous les accidens du scrophule, qui, sous le rapport de son organisation physique, semble être dans un état de décomposition générale, dont la vie s'épuise chaque jour dans les accès irréguliers d'une fièvre lente et qui cependant se fait remarquer par la vivacité de son intelligence, la finesse de ses saillies, la justesse prématurée de ses réflexions; c'est un homme encore jeune, dont les habitudes sociales ont justifié que la douceur des mœurs peut s'allier à l'étroitesse de l'esprit; et qui, pendant les paroxismes d'une fièvre, parle tout à coup avec facilité, discourt pertinemment sur des matières qu'on croyait lui être inconnues; se montre, en un mot, capable d'une imagination heureuse, et retombe dans sa médiocrité en obtenant sa guérison.

Très certainement ces faits qui sont exacts ont dû surprendre la plupart des personnes

qui en ont été témoins, piquer leur curiosité, et fixer leur attention. Mais quelle induction en a-t-on tirée? N'y a-t-on pas trouvé une preuve en faveur de la doctrine qui veut que la pensée soit une production du cerveau? C'est le jugement que plusieurs en ont porté; et l'application que j'ai faite, à divers sujets de mon système sur l'origine de nos idées, en signale déja l'erreur. Mais pour mieux éclaircir la question, entrons dans quelques détails.

Nous savons déja que tous les tissus, tous les organes qui nous composent sont liés entr'eux par les innombrables distributions de l'appareil sensitif pris en général; que tous s'influencent réciproquement, sympathisent dans l'état sain comme dans celui de maladie; et que de l'unité harmonique de leur structure, leurs facultés et leurs fonctions résulte la santé la plus parfaite dont nous puissions jouir. Or, dans cette dépendance mutuelle de toutes les parties de notre être, il est évident qu'une irritation imprimée à l'une d'elles peut être suivie de différens phénomènes sympathiques remarqua-

bles dans d'autres tissus, d'autres appareils organiques plus ou moins éloignés; et, pour n'en citer que quelques exemples, je dirai que le vomissement qui survient pendant la migraine est un phénomène sympathique ; que le plus souvent il en est de même des mouvemens convulsifs, du cours de ventre qui se manifestent chez un enfant dans les douleurs d'une dentition difficile; que M. Larrey cite en preuve l'atrophie des testicules survenue chez un jeune homme de dix-neuf ans, à la suite d'un coup violent qu'il avait reçu à la nuque.

Nous savons encore que, d'après la définition adoptée par des physiologistes modernes (1), la diversité des proportions entre les parties constituantes de l'organisation, assez importantes pour avoir une influence sur les forces et les facultés de l'économie entière, établit la différence des constitutions que l'on a distinguées en sanguine, bilieuse, lymphatique et mélancolique.

---

(1) MM. Hallé et Thillay.

Supposons maintenant un jeune sujet d'une constitution éminemment lymphatique. Son extérieur nous présente une charpente osseuse généralement grêle, des formes épaisses, point de saillies musculaires, une tête volumineuse, une poitrine étroite, des épaules arrondies, un ventre proéminent; sa peau est fine, blanche, peu élastique; ses joues sont colorées d'un rose tendre, ses traits délicats et gracieux, ses lèvres, ses paupières charnues, ses dents blanches et friables; ses yeux bleus, larges et sans vivacité; enfin sa chevelure ordinairement blonde. A l'intérieur l'activité de son système nerveux est communément en rapport avec la prédominance d'action du système lymphatique; mais il est constaté que l'énergie des fonctions de ce dernier exerce une grande influence sur les résultats des autres fonctions. Ainsi l'appareil osseux prend moins de compacité, et se prête facilement au développement parfois considérable que le cerveau acquiert; le sang est moins abondant, et se charge peu de matière colorante et de fibrine; les fibres musculaires restent molles,

faiblement contractiles, les mouvemens du cœur manquent d'énergie; en un mot, tous les tissus présentent moins de résistance, moins de solidité. Ainsi s'explique la lenteur, l'amour du repos que l'enfant témoigne, la douceur de son caractère, sa patience, l'incertitude de ses goûts; mais l'activité de son système cérébral et nerveux rend assez compte de la vivacité des impressions qu'il reçoit, des perceptions qui en sont la conséquence, et de la facilité avec laquelle son ame peut se créer une grande masse d'idées.

Qu'il survienne donc, avec cette disposition organique, et par une cause quelconque, une irritation profonde dans une partie assez étendue de l'appareil lymphatique! L'histoire des faits nous avertit qu'on doit prévoir que cette irritation peut se communiquer de proche en proche à tous les vaisseaux blancs, à tous les ganglions; envahir même peu à peu les divers systèmes vasculaires; et que si elle n'est combattue promptement et avec succès, elle passera à l'état chronique, et produira la dégénérescence du système lymphatique connue sous le nom de scrophules.

Il n'est pas de mon sujet d'entreprendre l'examen du développement, de la marche de cette affreuse maladie et des accidens graves qui en dépendent : je dirai seulement que dans l'état chronique, la tuméfaction de la partie irritée acquiert chaque jour plus d'accroissement, qu'il s'y développe de la rougeur, de la chaleur, et que la douleur, d'abord peu sensible, prend plus d'intensité; que successivement il peut en être de même sur tous les points qui sont le siège d'une irritation analogue, et que de là naissent une foule de désordres contre lesquels les secours de la médecine sont trop souvent impuissans. Annoncer que cette succession d'irritation sur diverses parties externes ou internes est accompagnée d'un mouvement de fièvre qui prend également le caractère de chronicité, c'est citer un fait incontestable : en effet, consécutive à l'intensité d'irritation et aux phlegmasies qui en résultent, cette réaction fébrile est encore provoquée par la résorption du pus séreux que fournissent quelquefois plusieurs ulcères qui attaquent différens points de l'organisation; mais la sur-excita-

tion locale entretenue par ceux qui sont placés à la surface du corps, l'activité que la réaction fébrile maintient dans les fonctions des absorbans répandus dans les profondeurs de nos organes, ainsi que dans celles de tous les systèmes, provoquent sans cesse, par la voie des excrétions, la diminution de la surcharge des fluides qui engouent tous les tissus. Aussi la pulpe nerveuse devient plus ferme, les forces vitales du cerveau acquièrent toute l'énergie dont elles sont susceptibles; cet organe supporte plus long-temps l'impulsion que l'ame lui imprime dans ses actes d'attention et de réflexion; il est donc peu surprenant que l'enfant manifeste alors plus de maturité dans ses idées, plus de justesse dans ses pensées, plus de profondeur dans ses raisonnemens.

L'explication du second exemple me semble encore plus facile à saisir. Il n'est pas rare de rencontrer des personnes qui, quoique douées de beaucoup de sensibilité, sont timides, réservées, froides par caractère; que leur peu de goût pour la société rend fort indifférentes à l'accueil qu'elles y reçoivent, et dont le si-

lence obstiné est presque toujours interprêté comme un manque d'intelligence. Ainsi sans parler d'un mélancolique qui ne cesse de méditer, et auquel il ne faut qu'un évènement inattendu pour mettre au grand jour les hautes conceptions de son génie, choisissons un individu dans l'âge viril, dont le cerveau est sain, qui a reçu une éducation ordinaire, dont les études ont même été très médiocres, et qui a passé sa vie à voir et à écouter. Il est permis de supposer qu'indépendamment des idées qu'il a recueillies dans ses leçons, il a reçu des objets extérieurs, de ses émotions internes, beaucoup d'impressions qui ont été suivies de perceptions dont son ame a pris connaissance, et d'après lesquelles elle s'est créé des idées distinctes de chacun de ces objets, comme du genre des désirs, des inclinations naturelles. Or, pour le dire en passant, de même que l'exercice fortifie tous nos organes, de même il est constant qu'il déploie l'énergie du cerveau et rend ses fonctions plus faciles, plus parfaites, plus régulières. Si donc cet individu, par paresse, par nonchalance ou par entraî-

nement aux plaisirs des sens (dont toutefois il n'abuse pas), n'a jamais pris la peine de coordonner ses idées, ne s'est jamais livré qu'à quelques réflexions passagères, nul doute que son cerveau, borné par habitude aux fonctions de la vie animale, tombera dans l'inertie par rapport à celles dont l'ame se sert dans l'exercice de la vie intellectuelle. Le réveil des perceptions sera aussi lent que difficile, et le peu de développement de la mémoire, de l'imagination de ce silencieux personnage en fera, aux yeux de tout le monde, un être presque inepte. Mais tout à coup, au milieu d'un accès de fièvre, cet homme si borné fixe l'attention, la surprise des personnes qui l'entourent, par la clarté de son élocution, la vivacité de ses idées et la justesse de ses raisonnemens : que s'est-il donc passé dans son cerveau? quelle cause a produit une si heureuse métamorphose? c'est ce dont je crois pouvoir rendre compte.

On distingue dans un accès de fièvre ordinaire trois périodes successives : le froid, la chaleur, la sueur; et chacune d'elles est accompagnée d'un ensemble de phénomènes

qui les caractérisent. Dans la première, le malade éprouve un malaise général, de la lassitude et une sorte d'horripilation bientôt suivie d'un froid qui d'abord se fait sentir le long de l'épine dorsale, puis se répand sur tout le corps, détermine le tremblement des membres, le claquement des dents et se montre particulièrement très intense aux extrémités. La tête est le siège d'une douleur plus ou moins vive, la peau se contracte, devient pâle et sèche, tandis que les lèvres, les ongles prennent une teinte bleuâtre; le pouls souvent rare est petit, concentré; la respiration pénible, entrecoupée; tous les mouvemens paraissent anéantis, et le système nerveux semble être frappé de stupeur. Dans cet état d'irritation générale pendant lequel les sensations sont obscures, les facultés du cerveau en quelque sorte enchaînées, il ne peut paraître étrange que les actes de l'intelligence soient suspendus, et que l'extrême disposition du malade à se livrer au sommeil ne soit interrompue que par l'expression du sentiment de tristesse, d'anxiété profonde qu'il éprouve. Mais les forces de la

vie refoulées vers tous les centres nerveux intérieurs ne restent pas inactives, ne cèdent pas sans résistance à l'oppression qui tend à les détruire. Bientôt la réaction s'établit, le cœur commence à se contracter avec vigueur, à battre avec plus de fréquence; le jeu des artères est plus accéléré, plus fort, la respiration plus étendue, plus facile; la chaleur se porte vers la peau qui devient rouge et souvent brûlante; la physionomie s'épanouit, se colore; le regard s'anime, et peu à peu tous les spasmes marchent à leur résolution. Il est évident que si, dans cette réaction, l'accélération des fonctions organiques n'est pas poussée à l'excès, si le cerveau n'éprouve pas une sur-excitation qui puisse faire naître le délire, il est évident, dis-je, que la vitalité de cet organe sera montée au ton le plus favorable à l'exercice des actes du principe intelligent; que cet état sera maintenu pendant quelques instans par l'abord d'un sang chaud et stimulant, dont la rapidité de circulation sera en rapport avec l'énergie des fonctions du cœur; que le réveil des perceptions cérébrales anciennes et nouvelles deviendra aussi

prompt que facile; et dès-lors il est tout naturel que les sujets qui ont été les objets des études du malade, ainsi que ceux qui ont fixé plus tard son attention, se reproduisent dans l'exercice de sa mémoire; qu'ils provoquent ses réflexions; qu'il en parle avec esprit; qu'il ait même des saillies piquantes, et que ses raisonnemens soient plus remarquables.

Malheureusement, dans un cas semblable, le déclin de l'accès ne se fait pas assez attendre. Il survient une sueur générale qui fait disparaître tous les symptômes fébriles; les contractions du cœur sont moins fortes, le pouls devient régulier, mais plus mou; la chaleur de la peau diminue; la respiration est plus libre; le système nerveux, en général, est moins excité; enfin l'accès se termine, et le peu d'activité de l'intelligence reparaît avec le retour du mode de santé habituelle.

Cette question pourrait conduire à une foule d'autres considérations qui serviraient à démontrer la justesse de sa solution: mais j'ai rempli la tâche que je me suis proposée; reste aux penseurs à juger si j'ai classé les

faits isolés avec assez d'ordre, si je les ai analysés avec assez d'exactitude pour former un ensemble qui se lie sans effort, sans obscurité, au système que je propose sur l'origine de nos idées; si enfin j'ai signalé une vérité; et je termine en répétant avec La Bruyère :

« On doit chercher à penser et à parler « juste, sans prétendre ramener les autres à « notre goût et à notre opinion; car c'est « une trop grande entreprise. »

Sur les passions.

La mobilité excessive de nos passions, la rapidité de leurs développemens, le trouble qu'elles jettent dans tout notre être, la servitude dans laquelle elles tiennent le plus souvent nos facultés intellectuelles, ont présenté nécessairement aux hommes habitués à réfléchir un problême dont la solution devait intéresser vivement leur curiosité : tous, pour le résoudre, ont sondé plus ou moins profondément les replis du cœur humain, et si les plus nombreux ont décrit avec beaucoup de talent les effets de ce feu dévorant qu'entretient sans cesse dans la jeunesse l'activité tumultueuse de ses sensations, il est permis de dire qu'ils ont été moins heureux lorsqu'ils ont voulu les définir. Que peuvent, en effet, nous apprendre les définitions données par la plupart de nos philosophes moralistes?

Suivant les uns, les passions sont un mou-

vement de l'ame opposé à la raison et contraire à la nature.

Suivant d'autres, elles sont l'ame du monde sensible.

D'après Malebranche, les passions sont sagement établies par rapport à leur fin, c'est-à-dire la conservation de la santé et de la vie, l'union de l'homme avec la femme, mais elles sont extrêmement contraires à l'acquisition des vrais biens, des biens de l'esprit, des biens dus au mérite et à la vertu.

Enfin, selon quelques-uns des plus célèbres, tout sentiment excessif est une passion, quelque estimable qu'il puisse être dans son principe, parce que la raison, qui est seule digne de nous gouverner, n'admet point d'excès.

J'avoue que toutes ces définitions m'ont laissé dans une ignorance absolue, et qu'elles n'ont servi qu'à me rappeler celle qu'un docteur a donnée de la paresse, et que Pascal cite dans sa neuvième provinciale.

D'un autre côté, tous les auteurs sont parfaitement d'accord lorsqu'ils traitent de la science de la morale dont ils considèrent la

pratique comme le premier des intérêts de la société, de même qu'ils la proclament comme le plus beau caractère de l'humanité. Mais lorsqu'ils parlent du moral de l'homme, les uns donnent à ce mot la même signification qu'à celui d'ame, d'intelligence, et basent ainsi leurs théories de l'influence du physique sur le moral, tandis que d'autres reconnaissent dans l'homme un être intelligent et un être moral, ou bien lui attribuent un sens moral.

Je dois donc chercher à éviter cette confusion de mots et d'idées qui règne dans les traités sur nos passions, et m'efforcer de faire ressortir la vérité de mes opinions, de l'ordre comme de la clarté de l'exposition de mes pensées : puis-je croire que la difficulté du sujet ne m'entraînera pas à produire l'effet contraire? C'est seulement ce que j'espère.

Si nous sommes forcés d'avouer que les passions sont inséparables de notre condition naturelle; que la vie du plus grand nombre des hommes n'est qu'un tissu de désirs sans bornes comme sans moyens d'être satisfaits ; que si elles servent à leur procurer quelques

instans de jouissance, elles exercent le plus souvent sur leur cœur un empire aussi trompeur que tyrannique; nous ne pouvons de même contester que, sous ce rapport, nous avons avec les animaux des traits de ressemblance très multipliés qui ont servi d'argumens pour établir qu'il n'existe entre eux et nous que quelques différences, et que sur eux on a fondé l'opinion plus qu'étrange que la distance prodigieuse qui nous sépare de la brute n'a d'autre fondement que l'erreur toujours entraînante de notre orgueil.

Laissons cette croyance à qui peut se plaire dans la morale qu'elle inspire; mais pour nous qu'elle révolte, tâchons de bien distinguer, dans le développement de nos passions, l'action du principe de la vie animale d'avec l'influence qu'exerce sur elle l'ame, principe de notre intelligence.

C'est dans ce but que j'établis, comme un fait, que les penchans à telles affections ou telles passions émanent des lois de l'instinct; je veux parler de l'amour de la reproduction et de l'amour de soi; que le centre dont elles reçoivent l'impulsion vitale est le système

nerveux qui préside aux fonctions de la vie de nutrition ;

Que leur différence naît du mode de vitalité particulière de nos viscères ou systèmes d'organes abdominaux dont elles exaltent d'ailleurs ou ralentissent les fonctions ;

Que ce n'est pas comme êtres intelligens, mais bien comme êtres sensibles que nous en éprouvons les atteintes ;

Que nos désirs, nos aversions sont identiques avec les sensations de plaisir ou de douleur ;

Que les individus privés de cerveau ne sont pas exempts de passions, puisque les vers, les insectes ont aussi leurs craintes, leurs désirs, leurs amours, leurs antipathies, leur colère et leurs combats ;

Qu'enfin leur destination naturelle se lie aux besoins de conservation de l'individu et de l'espèce.

On conçoit que l'observation est l'unique moyen d'investigation que la raison nous indique pour soutenir ces propositions qui, aux yeux de beaucoup de gens, ont déja paru bien hardies sinon erronées ; cependant

je n'ai pas moins la conviction que nous serons conduits aux conséquences les plus probables, si je n'ose dire les plus certaines; et que dès-lors nous pourrons donner au mot *moral* une définition conforme à la vérité des faits.

Commençons donc à chercher une première preuve dans l'examen de cette tendance involontaire de chaque individu à se livrer plutôt à telle passion qu'à telle autre.

Quoique les progrès immenses des connaissances anatomiques et physiologiques aient fait perdre toute faveur à la théorie des anciens sur les tempéramens, la justesse de leur esprit observateur, la permanence des faits sur lesquels ils appuyaient leurs distinctions des idiosyncrasies individuelles ont fait survivre la nomenclature qu'ils avaient adoptée à l'explication scientifique qui lui servait de base. On dit toujours tempérament sanguin, lymphatique, bilieux ou mélancolique. Or, tout en adoptant que les traits principaux sous lesquels ils ont peint chacun d'eux sont des formes extérieures qui ne sont remarquables qu'en raison de leur corres-

pondance avec le caractère des fonctions internes, qu'il serait bien plus important de considérer l'état et les proportions différentes des systèmes généraux dans chaque région de notre intérieur, comme les fonctions des organes dont les produits ont le plus d'influence sur les conditions de la vie ; je craindrais d'être inintelligible si je ne conservais les dénominations ci-dessus, sauf à indiquer les rapports qui les lient aux phénomènes organiques des parties internes.

Ainsi je dirai :

L'homme dont la physionomie est animée, le teint fleuri, l'œil vif, la bouche riante, les cheveux châtains, les chairs assez fermes, l'embonpoint médiocre, les membres agiles, la sensibilité active, a ce qu'on appelle le tempérament sanguin, parce qu'en effet le cœur, tous les vaisseaux artériels ont chez lui une énergie d'action prédominante sur celle des autres systèmes. Qu'on examine maintenant ses passions : Participant de l'exaltation de l'appareil sanguin, de l'excitation qu'en reçoit le cerveau, elles sont aussi légères que les phénomènes de la circulation sont

rapides. Il est vif, impatient, courageux, plein de présomption dans ses espérances; et si rien ne l'émeut vivement, il est bon, franc, enjoué, inconstant, d'une société agréable, aimant les plaisirs et le luxe. Lorsque par suite de l'âge, beaucoup de vaisseaux se sont oblitérés, que la résistance des solides contrebalance la force d'impulsion du cœur et l'action du système nerveux, les vaisseaux veineux s'engorgent à leur tour, la circulation sanguine n'est pas la seule qui commence à languir; les forces physiques diminuent de jour en jour; alors moins d'emportemens, plus de défiance dans ses attaques, de réserve dans ses rapports, de circonspection dans ses projets; et qui ne sait pas que l'âge mur est l'époque des affections sérieuses, que l'égoïsme, l'ambition sont alors pour la plupart les seules jouissances qu'on s'efforce vainement de satisfaire.

Si les habitudes de la constitution la plus heureuse, si le naturel le plus social sont susceptibles d'une direction inverse en raison de la seule circonstance d'un changement dans l'énergie d'une fonction générale interne, l'homme dont le mode de santé se lie

aux phénomènes d'une activité particulière du foie, indépendamment de celle du système sanguin, offre à son tour, dans ses passions, une constance qui s'accroît avec l'âge, et ne s'éteint que lorsque l'affaiblissement graduel de l'influence vitale annonce qu'il marche à grands pas vers l'abîme dans lequel doit s'engloutir toute existence physique. Ami chaud ou ennemi implacable, il est hardi dans ses projets, absolu dans ses résolutions; son irascibilité le rend souvent d'un commerce difficile, et la ténacité des impressions qu'il a reçues et qui ont été perçues peut bien avoir fait naître l'opinion que la fureur n'est que la colère prolongée. Lorsqu'au trouble que ses émotions fréquentes et variées entretiennent dans les fonctions des viscères placés dans les hypocondres, trouble dont elles sont aussi la conséquence, il se joint l'effet du temps; lorsque les solides ont acquis plus de densité dans leur contexture, plus de roideur dans leurs mouvemens; que le sang est devenu plus visqueux et moins excitant; que la nutrition est moins complète; que la vitalité enfin commence à dé-

choir, alors l'homme bilieux devient souvent mélancolique; l'impétuosité de ses passions fait place à leur concentration. Il passe alternativement de la fureur à la timidité; il devient superstitieux ou plein de défiance, généreux ou d'une indifférence choquante; souvent il désire, recherche ou se donne la mort, et souvent aussi il en éprouve la frayeur la plus épouvantable.

Quelle différence, si on le compare à l'être que distingue une constitution lymphatique! Avec ce tempérament, l'habitude du corps est molle, lâche, sans coloration. L'œil est grand, mais sans expression, les mouvemens sont lents et paresseux; cet homme a plutôt des goûts que des passions. Enveloppé d'un tissu cellulaire très abondant et très dilaté, il est comme plongé constamment dans une grande quantité de fluide albumineux; sa sensibilité est presque nulle ou du moins considérablement émoussée; aussi il est doux, complaisant, tranquille; l'habitude est la règle de sa conduite, et l'indolence fait toute sa félicité. César disait donc avec raison : « Je ne crains rien des hommes à embonpoint et

à belle chevelure, mais je redoute beaucoup ceux qui portent une face maigre, un teint jaunâtre, et qui se montrent avec un regard vif, sombre et inquiet. »

Ce n'est pas que le tempérament lymphatique franchit toujours l'espace entier de la vie dans cet état apathique, avec cette indifférence pour tous les objets qui l'environnent : souvent les révolutions de l'âge, le climat, le régime, l'éducation lui impriment les modifications les plus favorables, et alors, se rapprochant davantage de la constitution sanguine, sa sensibilité, obscure jusqu'alors, se montre plus active ; le sang déploie une propriété plus excitante ; ses passions deviennent plus animées, plus hardies, et les différences notables qu'on remarque dans son physique se montrent avec des différences analogues dans ses affections et ses penchans.

J'ai déja établi que les phénomènes variés et nombreux dont l'ensemble constitue la vie étaient dus à la sensibilité répartie sous diverses modifications et à différens degrés dans les systèmes ou appareils d'organes qui nous

composent; que de là résultait aussi une disposition naturelle à telle ou telle autre passion, comme une plus ou moins grande énergie dans leur développement : on devrait donc en conclure que l'individu chez lequel le système nerveux prédomine sur tous les autres est celui dont les passions sont à la fois et les plus multipliées et les plus fortes. Mais si l'on remarque que la diversité du tissu ou l'état plus ou moins sain du parenchyme d'un organe combiné avec un nerf, que son développement plus ou moins parfait produit une différence dans l'étendue de sensibilité dont il est susceptible, on concevra aisément que les sensations doivent avoir un degré très inégal d'activité et de force dans le même individu, en raison de mille circonstances, telles que l'âge, le sexe, le régime, le climat, la santé ou la maladie. Or, généralement parlant, le tempérament nerveux se distingue par une mobilité excessive dans ses passions. Ses désirs, ses dégoûts sont aussi fugitifs que ses sensations sont multipliées; ses appétits sont parfois bizarres; mais il n'est pas rare qu'il en soit autrement

suivant le développement, la force ou la faiblesse de ses organes.

Ces anomalies de caractère se montrent surtout dans les tempéramens acquis. Certaines impressions souvent réitérées et fréquemment prolongées, de même que la marche ou la terminaison des maladies, modifient la sensibilité des organes, introduisent de nouveaux rapports entr'eux, changent en partie leur mode d'action et développent, lentement, il est vrai, une nouvelle susceptibilité, et par suite un penchant à de nouvelles passions. Il est reconnu qu'un travail journalier qui exige une grande action musculaire émousse, à la longue, la sensibilité en même temps qu'il favorise le développement des forces motrices. Ainsi le même personnage qui se faisait remarquer par une grande instabilité dans ses affections et ses désirs devient, dans la circonstance alléguée, lent à les manifester, et recherche particulièrement l'occasion de montrer sa supériorité athlétique; ainsi le tempérament sanguin doit aux engorgemens de la veine-porte les habitudes mélancoliques si opposées à son

état primitif ; ainsi certains désordres physiques dont la marche est devenue chronique, font éclore des appétits jusqu'alors en horreur à l'individu qui les exprime.

Les vérités générales que je viens d'émettre se fortifient par les observations que présente l'influence des saisons et des climats. On est également frappé de la modification qu'elle imprime à nos passions et de l'analogie qu'elles présentent. Ce n'est pas que je regarde la température plus ou moins élevée comme en étant la seule cause ; mais alors les habitudes sociales, les productions du sol, le genre de vie qui en est la conséquence font subir à nos fonctions organiques, à notre sensibilité des nuances qu'il est impossible de ne pas saisir, que les plus sceptiques ne pourraient récuser, et qui prouvent évidemment que l'homme, comme toutes les espèces vivantes, est sous une sorte de dépendance des variétés des lieux et de celles de l'atmosphère. Quel est le médecin observateur qui ne sait pas que les inflammations sont plus fréquentes au printemps, les fièvres bilieuses en été, les affections muqueuses en

automne, les maladies catarrhales en hiver ? Eh bien, c'est aussi au printemps que l'homme sanguin jouit de tout le complément de son existence ; sa vivacité, sa légèreté se montrent dans tout leur jour ; sa gaîté surtout est inaltérable, et ses passions sont en harmonie avec les images riantes dont se pare la nature entière.

Le bilieux offre alors plus de douceur dans ses inclinations et ses penchans ; sa joie est plus franche ; l'ensemble de ses manières plus gracieux, et l'affabilité qu'il apporte dans la société atteste l'influence heureuse que ses principales fonctions organiques ont éprouvée de la prédominance d'action de l'appareil artériel.

Au contraire, lorsque par suite des chaleurs de l'été, l'activité du système hépatique est devenu plus énergique, que le foie secrète une plus grande quantité de bile, qui d'ailleurs est devenue plus stimulante, tous les sucs alimentaires se pénètrent de cette qualité, et par suite le sang en reçoit une propriété excitante qui agit puissamment sur tous les centres sensitifs. C'est dans ce mo-

ment que l'homme bilieux déploie tout son caractère; subjugué par l'impétuosité de toutes ses passions, il forme les projets les plus audacieux, tente les entreprises les plus extraordinaires, et comme les obstacles irritent son courage, souvent il entraîne tout par sa violence.

On prévoit que je pourrais pousser plus loin les comparaisons, mais, pour éviter des répétitions toujours fastidieuses, je demanderai qui de nous n'a pas su s'observer assez bien pour juger de la différence que les saisons ont imprimée à ses inclinations, à ses penchans? Qui de nous ne s'est pas senti pénétré d'une sorte de mélancolie à l'approche d'un grand orage, ou n'a pas ouvert son cœur à la gaîté dès la naissance d'un beau jour? Plusieurs naturalistes ont remarqué que les mœurs des peuples, et même leur physionomie offrent plus d'uniformité où les saisons et les températures sont moins variables; qu'entre les tropiques, les naturels d'Amérique et d'Afrique présentent des traits presque semblables et des caractères moraux dont le type est plus constant que sous nos

régions intermédiaires; et si nous interrogeons seulement les faits qui se passent sous nos yeux, quelle disparité dans les mœurs des hommes qui habitent la montagne et ceux qui peuplent la plaine! Plus musculeux et plus robustes, les premiers expriment jusque dans leur langage le caractère farouche de leurs passions; les sons durs et souvent âpres de leur voix semblent nécessaires à leur insensibilité; ils sont hardis, obstinés, se livrent facilement à la colère, et deviennent souvent cruels. Les seconds, formés d'organes plus délicats, de fibres plus déliées, jouissent à un plus haut degré des forces sensitives : ils sont plus faibles et en conséquence plus timides, mais leurs habitudes sont sociales, leurs expressions douces, leurs manières affectueuses; malheureusement ils méritent quelquefois le reproche d'arriver à la vengeance par le chemin de la flatterie. Je ne pense pas que l'on puisse contester les différences morales qui existent entre un Français, un Italien et un Hollandais, et je crois encore moins qu'on veuille admettre une similitude de mœurs entre un

Tartare et un Indien, un Égyptien et un Groenlandais.

Je n'ai fait qu'esquisser des tableaux, et nous voilà déja bien loin de l'opinion qui place la source de nos passions dans le seul domaine de notre intelligence; mais quelque justes que me paraissent les inductions que j'en pourrais tirer, il peut rester encore de l'obscurité, de l'incertitude dans les esprits : rassemblons donc des preuves plus directes, argumentons avec des faits qui sont incontestables.

J'ai déja développé assez longuement les motifs et les preuves qui présentent comme naturelle et vraie la division que j'ai établie pour la vie de l'homme, en vie animale et vie intellectuelle; je crois dès-lors qu'il suffit à mon sujet de dire que tous les physiologistes, quelle que soit leur opinion, ont reconnu qu'il ne dépend point de notre volonté de faire cesser les contractions du cœur, d'activer ou de ralentir la circulation; que les fonctions de l'estomac, des intestins en sont indépendantes, et que celles de l'absorption et des sécrétions sont affranchies de

son empire. Or écoutons Bichat. « La colère, dit-il, accélère les mouvemens de la circulation, multiplie, dans une proportion souvent incommensurable, l'effort du cœur; c'est sur la force, la rapidité du cours du sang qu'elle porte son influence. Sans modifier autant la circulation, la joie la change cependant, elle en développe les phénomènes avec plus de plénitude, l'accélère légèrement, la détermine vers l'organe cutanée. La crainte agit en sens inverse; elle est caractérisée par une faiblesse dans tout le système vasculaire, faiblesse qui, empêchant le sang d'arriver aux capillaires, détermine cette pâleur générale qu'on remarque alors sur toute l'habitude du corps et en particulier sur la face. L'effet de la tristesse, du chagrin est à peu près semblable; et telle est l'influence que les passions exercent sur les organes circulatoires, qu'elles vont, lorsque l'affection est très vive, jusqu'à arrêter le jeu de ces organes. De là les syncopes dont le siège primitif est toujours dans le cœur et non dans le cerveau qui ne cesse alors d'agir que parce qu'il ne reçoit plus l'excitant nécessaire à son action;

de là même la mort lorsque ces émotions exaltent tellement les forces circulatoires que, subitement épuisées, elles ne peuvent plus se rétablir.

« Si la cessation totale ou instantanée de la circulation n'est pas déterminée par cette débilité, souvent les parties en conservent une impression durable, et deviennent consécutivement le siège de diverses lésions organiques. Ainsi Desault avait remarqué que les maladies du cœur, les anévrismes de l'aorte se sont multipliés dans la révolution en proportion des maux qu'elle a enfantés; ainsi une foule de médecins ont reconnu la même cause dans la multiplicité des squirres du pylore.

« La respiration n'est pas dans une dépendance moins immédiate des passions. Ces étouffemens, cette oppression, effet subit d'une douleur profonde, ne supposent-ils pas dans le poumon un changement notable, une altération soudaine, et dans cette longue suite de maladies chroniques, triste attribut du système pulmonaire, n'est-on pas souvent obligé de remonter aux passions du

malade pour trouver la cause de son mal? »

J'en appelle à tout homme réfléchi : est-ce à un malaise de l'ame plutôt qu'au trouble de l'organe sécréteur de la bile qu'on devra attribuer une jaunisse qui se montre spontanément dans un accès de colère ou le saisissement de la frayeur? Est-ce la puissance du principe intelligent qui suspend un appétit vif, ou interrompt la digestion à la nouvelle d'un événement fâcheux? Est-ce sa réaction sur le physique qui fit que Sophocle mourut de joie en recevant une couronne qu'il n'espérait pas? qui causa une hémoptysie dont le czar mourut en se mettant en fureur contre Sigismond, roi de Pologne? qui fait que l'effroi cause subitement un resserrement douloureux dans la région de l'estomac et que cet état convulsif extrêmement pénible se fait sentir long-temps après qu'on a jugé du peu de motifs qu'on a eu de s'effrayer? Pourquoi, suivant Zimmerman, les personnes malades d'engorgement du foie sont-elles habituellement tristes et facilement furieuses? Pourquoi M. de Haller acquérait-il une disposition à l'impatience et à la co-

lère lorsqu'il avait mangé de la chair de vipère? Pourquoi, suivant les naturalistes, les peuples qui se nourrissent de chair sont-ils souvent cruels et même féroces, tandis que ceux qui ne mangent que des végétaux sont doux et pacifiques? Il serait impossible de se rendre compte des effets de l'ivresse qui dispose l'un aux épanchemens de la plus vive tendresse, qui inspire à l'autre toutes les folies de la gaîté, qui développe dans un troisième la morosité la plus insupportable et quelquefois même la fureur, s'il n'était évident que l'action stimulante du vin a exalté, chez chacun d'eux en particulier, la sensibilité d'un appareil organique prédominant. Tout le monde sait que les Orientaux font un grand usage d'opium pour se procurer de l'enjouement, des rêves délicieux, et même se donner de l'ardeur au combat, et je n'ai pas besoin de rappeler à plusieurs de mes lecteurs ce que, dans une disposition à la tristesse, ils ont éprouvé après avoir pris du café.

Je ne finirais pas si je voulais tracer le tableau de tous les états physiques qui influent

sur le caractère de ces crises qui atteignent toutes les destinées, si je voulais peindre aussi tous les désordres organiques dus à cette force impulsive qui entraîne l'homme au-delà de sa volonté, et le place le plus souvent dans la situation qui lui convient le moins; mais n'ai-je pas assez prouvé que notre tendance naturelle aux passions ne prend point sa source dans notre ame, qu'elle émane de la disposition du système nerveux viscéral qui reporte au cerveau l'excitation qu'il en a reçue; que si notre volonté est sans puissance sur les fonctions de la circulation, de la digestion et des sécrétions, on ne peut lui attribuer l'exaltation ou les désordres que nos passions leur impriment, et je n'ajouterai en faveur de cette opinion qu'un seul raisonnement.

Si on admettait que l'ame perçoit d'abord l'impression qui doit déterminer la passion, il faudrait aussi admettre qu'elle la juge, parce que son jugement est aussi prompt que la perception; que si elle la juge, elle ne peut en transmettre l'action à nos organes que par l'intermédiaire du cerveau et par

suite de sa volonté, et que, conséquemment, si l'effet de la passion est assez violent pour détruire tous les ressorts de la vie, il faudra aussi admettre que nous pouvons vouloir, par exemple, mourir de joie ou étouffer de colère.

Je n'imagine pas qu'on me suppose l'extravagance de vouloir dire implicitement que notre ame n'acquiert pas la connaissance de nos passions, qu'elle est toujours étrangère à leur intensité comme à leur obstination; c'est un autre point de vue que j'examinerai bientôt, mais j'établis seulement, dans cet instant, que l'ame ne prend part à nos passions que consécutivement à l'émotion nerveuse viscérale qui les constitue, et que l'activité ou l'inertie dont elles frappent nos fonctions organiques existent avant qu'elle en prenne connaissance.

Ces principes posés, quoi de plus naturel que de voir les animaux, dont un très grand nombre est créé sur le même plan d'organisation que l'espèce humaine, être aussi tourmentés par des passions! Peut-il même être surprenant que ceux qui sont dépourvus de

cerveau ressentent aussi ces commotions intérieures? Non, sans doute; mais l'observateur ne verra dans leur développement qu'un ébranlement nerveux, que des déterminations instinctives tendantes à la conservation de l'individu et de l'espèce.

S'il entrait dans mon plan d'analyser les passions et de discuter si elles sont une source de félicité pour les humains, ou si elles n'en sont que le fléau, je pourrais appuyer l'assertion que je viens d'émettre de l'opinion de plusieurs écrivains qui ont reconnu l'amour comme passion première, archétype de toutes les autres qui n'en sont que des dépendances ou des dérivés. Je pourrais dire, en effet, qu'est-ce que l'amour? si ce n'est l'expression la plus sensible de ce moteur intérieur qui gouverne toute notre machine physique qui, toujours actif, nous attache à l'existence par l'attrait du plaisir, ou nous fait craindre de la perdre par l'effroi qu'il nous inspire à l'approche de la douleur; qui fait qu'au bonheur que nous sentons de posséder la vie se joint le désir de la transmettre; qui nous avertit de nos besoins, règle nos

goûts, veille à notre conservation; qui, enfin, comme l'exprime le professeur Dumas, dirige, d'après des lois fixes et dans un but invariable, tous les actes de l'économie animale. Il n'est personne qui puisse nier la puissance qu'exerce ce principe de vie dont les végétaux jouissent, qui est latent de toutes parts; et nul physiologiste ne rejettera la pensée qu'il est la cause motrice de nos passions.

On me demandera peut-être comment il se fait, d'après ce que je viens d'énoncer, que la vue seule d'un objet puisse faire naître une passion vive, et même on m'objectera que puisque le cerveau a reçu directement l'impression du dehors, notre ame doit nécessairement en prendre connaissance avant que notre système nerveux viscéral en soit ébranlé, ce qui impliquerait contradiction avec ce que j'ai avancé. La réponse se trouve déja dans tout ce qui a été dit sur la vie animale et sur la vie intellectuelle; cependant, pour plus de clarté, reproduisons quelques explications.

J'ai démontré que s'il est vrai que l'appa-

reil nerveux en général semble être divisé naturellement en deux grandes branches dont la première se compose des nerfs qui ont pour point de départ et pour centre le cerveau, organe de la vie de relation; et dont la seconde, qui comprend le système nerveux viscéral ou de la vie organique, a pour centre le plexus solaire qui se trouve dans le lieu correspondant à l'enfoncement connu sous le nom de creux de l'estomac; que s'il est indubitable que l'un et l'autre centre étant placés à la tête d'un ordre particulier de fonctions, ils ont chacun, dans ce but, un mode particulier d'impressionnabilité, il faut aussi ne pas perdre de vue que ces deux centres sont unis par une infinité de rameaux nerveux; qu'il existe entr'eux, au moyen du nerf pneumo-gastrique, une correspondance très directe, très active, et qu'ainsi le cœur, par exemple, est sous la dépendance du cerveau, comme le cerveau sous celle du cœur, quoique au premier aperçu, ils semblent avoir une destination isolée.

J'ai aussi fourni des preuves que le plaisir

et la douleur étant des modifications de la sensibilité favorables ou nuisibles aux fonctions de la vie, on doit les considérer comme les sentinelles avancées de l'instinct de conservation.

Or que doit-il se passer lorsqu'un objet fait impression sur l'organe de la vision? Le nerf optique transmet cette impression au cerveau qui la perçoit, et produit, par sa réaction sur l'organe impressionné, le phénomène de la vision. Mais ce phénomène ne serait ni agréable ni désagréable, l'instinct de conservation resterait inactif si la réaction cérébrale n'aboutissait qu'au globe de l'œil, car, quoique organe d'un sens très délicat, il n'est le siége direct d'aucune de nos émotions; il est donc évident que, par une sage prévoyance du Créateur, la réaction du cerveau se fait sentir en même temps dans le système nerveux viscéral qui renvoie aussitôt au cerveau l'impression de la modification vitale agréable ou désagréable que les organes intérieurs en ont reçue, et provoque ainsi de sa part une nouvelle perception et réaction d'où résultent les mouvemens instinctifs né-

cessaires à la conservation de l'individu. Ce n'est que de cette double perception, qui est subite, que notre ame peut prendre connaissance; et cela est si vrai que, dans plus d'un cas, la perception de la première impression a été tellement légère ou est tellement effacée par l'énergie de la seconde que notre ame ne peut connaître que de la nature de notre émotion, et qu'elle est dans l'impossibilité de se créer des idées précises de la cause qui l'a déterminée. Puis si, dans l'hypothèse dont il s'agit, notre ame était appelée à prendre connaissance de la perception de la première impression, pourrait-on dire qu'il lui serait moins facile d'en borner l'action à la seule perception du cerveau, que de maîtriser, ensuite par l'intermédiaire de cet organe, les effets tumultueux qu'elle cause dans l'activité de notre système nerveux viscéral? Eh ! cependant si chacun de nous s'observait un peu, je ne crois pas qu'il ait manqué d'occasion pour trouver en lui la preuve que son ame a souvent dompté les emportemens involontaires d'une passion très vive.

Nous voilà maintenant dans la position de nous rendre compte des passions des animaux sans être obligés de leur reconnaître un certain degré d'intelligence. Supposons un animal tourmenté de la faim : à la vue de l'objet qui peut servir à la satisfaire, son système nerveux viscéral éprouve aussitôt dans son centre une émotion agréable ; le cœur en reçoit une forte impulsion, il se contracte avec plus de fréquence, la circulation devient plus hâtive, la sécrétion de la salive plus abondante, l'œil plus ardent, son expression avide ; le cerveau qui reçoit de l'abord du sang une excitation profonde, réagit avec vigueur sur les organes locomoteurs ; les mouvemens sont rapides, impétueux, et si un autre animal se présente pour lui disputer sa proie, l'irritation générale devient plus intense, l'ardeur du désir se change en colère, la lutte s'engage, la fureur naît de la résistance, et tout cet orgasme physique tombe aussitôt que le vainqueur est en pleine possession de l'objet du combat. Si les mêmes animaux se rencontrent une seconde fois dans une circonstance semblable, le plus

fort s'avance avec hardiesse et d'un air grondeur, menaçant : au contraire, le renouvellement de la perception cérébrale des douleurs physiques qui ont accompagné la défaite du plus faible, fait naître chez lui le sentiment de la crainte : cette passion qui, nous le savons, enchaîne les forces vitales, empêche, de sa part, le développement d'une détermination forte ; il s'avance avec lenteur, avec hésitation, excité d'un côté par le besoin, retenu de l'autre par la frayeur, il se traîne baissant la queue et les oreilles ; il a l'air de ruser ; mais bientôt, à l'approche du danger, l'épouvante le saisit, domine, stupéfie même le sentiment du besoin, et l'animal se retire comme s'il avait jugé de toute l'inutilité de ses efforts. Combien de personnes ne seraient pas tentées de voir, dans cette conduite, du calcul, de la prévoyance et une sorte de raisonnement, tandis qu'en définitive, ce n'est qu'un éloignement naturel, insurmontable pour tout ce qui peut lui nuire, qu'une détermination instinctive relative à la conservation de son individu.

Je n'ignore pas qu'on pourrait m'opposer

des faits qui sont la conséquence de l'instruction que les animaux peuvent recevoir, et qu'ainsi on pourrait conclure, contre mon opinion, que ce qu'ils exécutent ensuite de ces études ne peut être attribué aux lois invariables de leur instinct : mais j'ai déja traité cette question et je me bornerai à dire que je crois avoir prouvé que la cause unique des actes des animaux est la nécessité de satisfaire leurs besoins ; que si l'éducation que nous leur donnons étend la sphère de leurs actions, c'est que par elle nous introduisons en quelque sorte dans leur organisation de nouvelles manières de sentir, nous modifions ainsi leurs déterminations instinctives, nous les façonnons par l'effet de l'habitude à une série d'opérations qui n'appartiennent point à leur destination naturelle, mais que rien ne peut faire établir qu'ils savent ce qu'ils font et pourquoi ils le font; qu'enfin ils n'obéissent toujours qu'aux impulsions du principe qui veille à la conservation de l'individu et à la perpétuité de l'espèce.

Je n'ai pas la prétention d'avoir argumenté avec tout le talent nécessaire pour

faire naître la persuasion dans tous les esprits; j'ai écrit d'après ma conviction, et si je renouvelle ici ma façon de voir, c'est pour fixer les idées sur le seul point de vue sous lequel je traite la question que je me suis proposée. Au reste, comme un plus grand nombre d'exemples choisis parmi les brutes ne présenterait toujours que des individus esclaves de leurs appétits, dont l'impétuosité des passions n'a de guide et de bornes que la plus ou moins grande intensité des sensations intérieures qu'ils éprouvent, que je serais, en conséquence, conduit à la même démonstration, je m'empresse d'arriver à ce précepte de Thalès : Apprends à te connaître toi-même.

De l'influence de l'ame sur les passions.

Il y a long-temps qu'on a dit que si l'homme était borné à sa froide raison, les grands talens seraient anéantis, que la vertu cesserait d'être sublime : oui, sans doute, ce n'est pas sans l'influence d'une passion forte, sans un dévouement héroïque qu'à l'affaire de Clostercamp le chevalier d'Assas ne balança pas à sacrifier sa vie à la sûreté des Français ; ce n'est pas par un simple calcul de raisonnement que le duc de Montmorency disait que la vie la plus brillante est celle qui finit dans le sein de la gloire ; que le maréchal de Chatillon s'écria, en apprenant la mort de son fils : « Qu'il est heureux d'être mort en servant sa patrie ! » et continua de commander et de combattre.

C'est donc avec raison qu'on a reproché à un grand nombre de métaphysiciens de s'être attachés à étudier, analyser, expliquer les phénomènes de l'intelligence sans s'occuper

directement des rapports qui les lient aux affections du cœur; d'avoir cru qu'il suffisait de rendre compte des opérations de l'ame comme si elle était absolument étrangère aux passions qui nous agitent; mais s'il est vrai qu'ainsi que tous les êtres sensibles, nous éprouvons des émotions internes, des impulsions de désirs et de besoins; s'il est certain que c'est au moment de l'activité des passions fortes que nous nous portons aux résolutions les plus hardies, qu'elles semblent être plus particulièrement l'apanage des hommes supérieurs, on en a conclu faussement et plus méchamment, peut-être, qu'elles sont le principe de l'élévation de nos idées, de la sublimité de nos conceptions, que nous leur devons les merveilles des arts et de tous les objets qui méritent notre admiration, tandis qu'en réalité elles n'en sont que l'occasion.

Les réflexions suivantes serviront d'ailleurs à confirmer cette dernière assertion.

Je suis entré dans des détails assez précis pour qu'il n'y ait pas d'équivoque sur le siège des émotions qui sont les germes de

nos passions; il est certain pour tout le monde qu'elles animent, exaltent, peuvent même suspendre les fonctions de la vie animale, et, qu'excepté ce dernier cas, il en résulte des impressions vives, variées, que le système nerveux ganglionaire transmet aussitôt au cerveau chargé de les percevoir; mais les nerfs viscéraux ne sont pas les seuls agens qui sont appelés à stimuler cet organe, les vaisseaux artériels qui lui portent l'aliment indispensable à sa vie et à son action le placent aussi sous une influence puissante de la part du cœur. Or, lorsqu'à l'explosion d'une passion ardente la circulation s'accélère, le cœur se contracte avec énergie, pousse avec force vers le cerveau de fréquentes colonnes d'un sang chaud et stimulant, il est évident que cet organe en reçoit une excitation intense, que toutes ses propriétés vitales doivent s'exalter, s'exercer dans toute leur plénitude; que le réveil de toutes ses perceptions doit être aussi complet que prompt et facile; que dès-lors ce phénomène fournit à l'ame une occasion très favorable à des associations rapides d'idées neuves, vives, saillantes et

nombreuses; qu'elle trouve, dans la vigueur des réactions cérébrales sur les différens organes, les moyens suffisans de transmettre à la voix, aux gestes, à la parole toute l'énergie d'expression qui convient à l'exaltation de ses pensées, et qu'elle s'en sert de même avantageusement pour manifester ses actes d'une volonté impérieuse, inébranlable, nécessaire à l'exécution de ses grands desseins.

Ne remarque-t-on pas des effets semblables, sinon en totalité, du moins en partie, chez celui qui, sans être en proie aux secousses d'une forte passion, a précipité le mouvement de la circulation artérielle en buvant une dose inusitée de vin généreux ou d'autres substances spiritueuses, et augmenté sympathiquement de cette manière l'énergie des contractions du cœur? Mais le contraire a lieu si une grande frayeur et, à plus forte raison, la terreur s'empare d'une personne dont la constitution est originairement délicate ou affaiblie par des veilles, des méditations trop prolongées, etc. Dans ce cas, l'appareil sensitif, en général, est frappé tout-à-coup d'une extrême atonie,

toutes les forces vitales semblent se dissoudre subitement; le cœur, au lieu de se contracter, ne fait plus que palpiter; la circulation se ralentit; un sentiment de glace se répand dans la poitrine; le corps se couvre d'une sueur froide, le visage pâlit, la lèvre inférieure tremble, le regard s'éteint, les membres fléchissent, l'intelligence est inactive, et il n'est pas rare qu'il survienne une défaillance : or, on ne peut pas mieux tirer de ce fait la conséquence que les grandes passions sont le principe de la sublimité de nos pensées, et nier l'existence d'une ame intelligente : il est clair que tout en jugeant le danger elle s'efforcera vainement de réveiller l'énergie du cerveau, de provoquer ses réactions sur les appareils de la locomotion et de la voix; cet organe, en quelque sorte paralysé, ne peut alors lui obéir; les membres doivent demeurer comme perclus, la voix doit rester muette; elle est dès-lors dans la nécessité de suspendre ses actes intellectuels, puisque le jeu des perceptions cérébrales est interrompu; et si l'on interroge les individus qui ont subi cette triste épreuve, ils répon-

dront, pour la plupart, s'il n'y a pas eu défaillance, qu'ils ont fait les plus grands efforts de volonté pour fuir, se défendre ou maitriser leur frayeur, mais que cela leur a été physiquement impossible. Qu'on analyse cette réponse et je demanderai si, dans un pareil état des forces vitales, ces efforts de volonté peuvent être attribués à une fonction cérébrale : il y a donc dans le développement des passions deux phénomènes qu'il faut étudier séparément pour arriver à la vérité, dont l'un appartient à la vie animale, et l'autre à la vie intellectuelle. Encore une fois, nous avons vu qu'ainsi que nous la brute éprouve souvent de fortes émotions, qu'alors ses fonctions physiques arrivent à un haut degré d'exaltation; mais, malgré cette sur-excitation générale, tout n'y reste-t-il pas purement organique, instinctif? cela me paraît incontestable, et, comme le présent est tout pour elle, il est tout naturel que le calme renaisse avec la satisfaction du besoin qui l'a interrompu. Combien n'en est-il pas autrement chez l'homme? Pour lui un succès n'est que l'aiguillon du désir qu'il

a cherché à satisfaire ; ses passions s'agrandissent dans leur cours, se fortifient par la jouissance, et, dans l'immensité de son orgueil, il ne lui suffit pas de triompher de ses rivaux, il lui faut encore s'élever sur les ruines de ses compétiteurs.

Quelque concluantes que me paraissent ces réflexions, rassemblons, autant que possible, tout ce qui peut leur servir de corollaires.

Rousseau a dit que l'homme qui médite est un animal dépravé, et a soulevé d'indignation beaucoup de penseurs : cependant ce paradoxe, d'ailleurs fort étrange dans la bouche d'un écrivain aussi profond, ne manque pas de toute vérité selon certaines doctrines philosophiques. Si, en effet, il ne faut voir dans cet être privilégié qu'un animal dont l'organisation est la plus parfaite, je ne puis en conclure que cette heureuse condition physique peut empêcher qu'il lui suffise pour exister, même en société, de suivre les seules lois de son instinct ; dès-lors ses besoins, ses désirs, ses fatigues, ses plaisirs ne devraient pas être autres que de se

procurer sa nourriture de chaque jour, et rechercher sa femelle lorsqu'il y serait entraîné par l'orgasme vénérien; la faim, la soif et un petit nombre de maladies devraient aussi être le point de départ comme le terme de ses douleurs, et ses passions se borner à l'exaltation et l'emploi de ses forces physiques pour abattre ses rivaux ou repousser lés agressions qui menaceraient de le détruire; enfin il ne lui faudrait d'autre industrie que celle de se fabriquer des vêtemens pour se garantir des intempéries des saisons, des armes pour la chasse, des ustensiles pour préparer ses mets ou se bâtir un gîte, et seulement il pourrait se plaindre de n'avoir pas reçu de la nature des moyens organiques aussi favorables à ses attaques et à sa défense que ceux dont elle a pourvu les autres animaux. Or, dans cette hypothèse, ses chagrins, ses soucis, son ambition, son désespoir, ses méditations, sources fécondes de la grande variété de ses souffrances, ne sont vraiment qu'une dépravation de sa nature animale, et l'on ne peut voir dans ses riches productions d'art, dans tous les monumens

de son génie, toutes choses inutiles à son existence physique, que des anomalies plus ou moins extraordinaires du jeu de son organisme. En vérité, je n'ose supposer qu'on ait pu avoir la pensée de nous avilir ainsi. Non, ce ne sont pas les seules formes organiques, les fonctions de la vie animale qui constituent l'homme, mais bien son intelligence pour le service de laquelle ce sont des instrumens plus ou moins parfaits; oui, il a comme les animaux, des besoins, des désirs, des passions; mais il a de plus qu'eux une ame pour les diriger, libre dans son choix comme dans ses résolutions, et, par cela même, capable de vouloir ce qui est bien ou ce qui est mal. Niera-t-on qu'une personne, malgré la délicatesse de son organisation et de fâcheux penchans, puisse, par la force de sa raison, s'élever aux plus sublimes vertus; ou, une autre anéantir volontairement la plus heureuse constitution dans la fange des vices? N'est-il pas d'une croyance vulgaire que nos passions se déchaînent avec d'autant plus de véhémence que notre ame s'efforce moins d'en réprimer les emportemens? Ne

dit-on pas d'un homme méprisable qu'il n'a point d'ame? Et Voltaire lui-même ne proclame-t-il pas une action généreuse l'œuvre d'une grande, d'une belle ame? « Il y a dans l'homme, s'écrie Cicéron, une puissance qui lui fait connaître ce qui est bon et lui donne le pouvoir d'éviter ce qui est mal. Cette puissance est non-seulement antérieure à la naissance des peuples et à l'existence des villes, mais elle est aussi ancienne que Dieu par qui les cieux et la terre subsistent. Cette puissance est la raison, qui est une émanation de l'intelligence divine, et elle détermine nécessairement ce que nous nommons vices ou vertus.

Il est donc vrai que si les germes de nos passions sont des phénomènes qui appartiennent à la vie animale, si on doit les considérer dans leur origine comme des modes instinctifs dérivant du besoin de la reproduction et de l'amour de soi; chacun aussi trouve en lui la certitude que son intelligence y prend part, qu'elle les juge, qu'elle jouit d'une force de volonté propre à les combattre, les modérer, les favoriser, en chan-

ger le caractère, sinon en tarir la source. En effet, s'il en était autrement, l'amour ardent qu'éprouve un jeune homme à la vue d'une jeune personne serait entièrement physique; le plaisir des sens serait tout pour lui comme il est tout pour l'animal : de même que ce dernier, il ne lui serait pas donné de s'en priver, il ne le rechercherait que lorsqu'il pourrait en jouir, et il ne suivrait d'autre guide que la loi imprescriptible de la nature. Mais, loin de là, quoiqu'il éprouve plus fréquemment qu'aucune autre créature et pendant un plus long espace de sa vie ce sentiment spontané, involontaire, dans lequel le désir de la volupté joue le rôle principal; quoique l'époque du plus grand déploiement de ses forces corporelles, de sa sensibilité la plus exquise, de son inexpérience, soit celle pendant laquelle il en ressent les impulsions les plus vives, ses affections sont alors même dignes de son intelligence, ses émotions sont pleines de délicatesse : ce qui le séduit, c'est la beauté de la physionomie d'une femme, l'élégance de ses formes, les graces de son maintien; ce qui

l'attache, c'est sa naïveté, ses qualités aimables, les agrémens de son esprit; tout justifie le charme qui l'entraîne : son imagination s'exalte, elle ennoblit sa passion en déifiant l'objet qu'il aime, et, bien qu'il en désire ardemment la possession, il y attache surtout l'idée principale d'un bonheur inaltérable et mutuel. Malheureusement lorsque ses espérances sont déçues, sa raison se refuse trop souvent à maîtriser les irritations de son amour-propre; assez ordinairement il regarde comme légitimes la haine, la vengeance qui succèdent à sa passion jusqu'alors pure de tout blâme; ou quelquefois il s'en prend à lui-même, et se livre sans mesure au chagrin, à la mélancolie, au désespoir; mais, comme beaucoup d'autres, il peut aussi déployer un caractère plus ferme, se montrer plus magnanime; il peut imposer un frein à ces nouveaux penchans et se créer une félicité plus certaine et plus durable, celle de savoir s'affranchir du tourment des passions les moins dignes du cœur humain.

Qu'on ose joindre à cet exemple l'histoire de toutes les passions dont l'ame se détermine

à favoriser les excès, et l'on aura la preuve que leur déréglement ne dépend pas seulement des fâcheuses conditions organiques et individuelles qui les font naître. Ici c'est un homme dont les sens sont épuisés, éteints par les abus répétés de la volupté, qui suit cependant un dégoûtant système de dépravation, et s'efforce vainement de prolonger ses plaisirs physiques à l'aide des moyens les plus odieux de la débauche. Là, c'est le sentiment de l'amour de soi qui se manifeste par les chagrins cuisans de l'envie, les désirs insatiables de la cupidité, les plaintes injurieuses de l'égoïsme; partout, la soif de l'ambition, les fureurs de la jalousie, les imputations de la calomnie, les perfidies de la lâcheté, les bassesses de l'intrigue, l'insolence de l'orgueil, les petitesses de la vanité, etc., attestent jusqu'où peuvent aller les désordres de notre raison. Mais puisque nous sommes forcés de convenir que les passions qui n'ont d'autre fin naturelle que d'être utiles à notre conservation arrivent de notre consentement à un degré d'exaltation aussi nuisible à la santé que fâcheuse pour la société; puisque

même il nous faut reconnaître que la civilisation, en multipliant nos rapports sociaux, nous a fait contracter un grand nombre de besoins factices qui sont devenus la source d'une variété infinie d'émotions qui ébranlent plus violemment notre système sensible que ne peuvent le faire nos besoins physiques; souhaitons que les moralistes parviennent un jour à lutter avec succès contre les écarts de notre volonté, la violation de nos devoirs, et cherchons une compensation aux vices de l'humanité dans les exemples des hautes vertus qu'elle pratique, et dont elle est d'ailleurs seule capable.

Il est de principe qu'une ame vraiment grande et forte se reconnaît à ce qu'elle n'estime que ce qui est utile, que ce qui est honnête et sait commander aux passions; elle regarde comme indigne d'elle d'être l'esclave de son semblable, de ses plaisirs, de toutes les choses extérieures, et on la trouve aussi inébranlable dans l'adversité que sage et prudente dans l'usage des faveurs de la fortune. C'est ainsi que le courageux Molai, ne tardant pas à se reprocher d'avoir, en quelque

sorte, avoué, dans l'espoir de sauver sa vie, que l'ordre des Templiers, dont il était le grand-maître, était coupable des crimes dont on l'accusait, ne résista pas au besoin de se rétracter, et subit la mort avec tant d'héroïsme que les spectateurs de son supplice furent aussi convaincus de son innocence que frappés de sa prophétie lorsque, d'une voix ferme, il ajourna, dit-on, le pape Clément V à comparaître devant Dieu dans quarante jours, et Philippe IV, roi de France, dans l'année; ce qui, en effet, arriva.

C'est ainsi que plus Auguste s'était montré vindicatif, ingrat, ambitieux, cruel et même sanguinaire avant de tenir à lui seul les rênes de l'empire, plus il a fait preuve de grandeur d'ame en respectaut la vie et la fortune de Cinna dont il connaissait le projet de l'assassiner. Qui n'a pas admiré la belle réponse de Louis XII aux courtisans qui cherchèrent à exciter son ressentiment contre La Trimouille dont il avait été le prisonnier, ou contre les seigneurs de la cour qui l'avaient desservi lorsqu'il n'était encore que duc d'Orléans? Quel désintéressement plus noble,

plus héroïque que celui de Louis IX lorsque, revenant en France et monté sur un vaisseau fortement endommagé en donnant contre un rocher, on le pressa de passer sur un autre : « Non, dit-il, ceux qui sont ici avec moi aiment leur existence autant que j'aime la mienne; si je descends, ils descendront aussi : mais ne trouvant pas de bâtiment qui puisse les recevoir, ils resteront exposés à mille dangers; j'aime mieux mettre entre les mains de Dieu ma vie, celle de la reine et de mes enfans, que de causer un tel dommage à tant de braves gens. » — Et quel triomphe plus éclatant de la puissance de l'ame sur le sentiment impérieux des besoins physiques que celui de cette villageoise qui, de même que son mari, accablée sous le poids des années et de la misère, ayant trouvé une bourse contenant plus de quatre mille francs, contemple pendant plusieurs jours avec son compagnon d'infortune cette grosse masse d'or, se condamne ainsi que lui à supporter, sans y toucher, la privation même du pain, et, apprenant au bout de ce temps le nom de la personne qui l'avait perdue, s'empresse

de la lui porter, comme à confesser en la lui remettant tous les efforts de raison que leur avait coûtés leur résistance à la tentation continuelle que la faim leur avait fait éprouver.

A côté de ces faits mémorables dont on trouverait de nombreux exemples dans l'histoire de tous les peuples, viennent se placer des traits de courage, non de celui qui appartient à la vie instinctive des animaux qui est départi à chacun d'eux selon ses besoins et qui est un de leurs puissans moyens de conservation, mais de ce courage réfléchi qui n'exige pas des forces athlétiques, qui se trouve souvent chez les personnes d'une constitution frêle, qui, en un mot, est le propre d'une ame forte et généreuse. Sans doute, les fastes militaires nous offriraient une foule de citations en ce genre, et je conviens qu'il faut autant de talent, de présence d'esprit, de sagesse que de valeur à l'officier qui marche à la victoire à la tète de ses soldats. Mais quoique ce soit un spectacle digne d'exciter l'enthousiasme que de voir des milliers d'individus animés d'une noble audace, affronter les plus grands dangers, attaquer à la

baïonnette des points défendus par le feu roulant de plusieurs batteries, et se dévouer à une mort presque certaine pour le salut ou la gloire de la patrie; il y a, en général, dans cette espèce de courage moins de réflexion qu'une certaine détermination spontanée presque involontaire, un mouvement imitatif qu'on peut comparer à une émotion violente qui se communique comme l'étincelle électrique, et acquiert d'autant plus d'intensité que la masse des individus réunis devient un gage plus assuré de sa force : cherchons donc nos modèles dans la vie privée à laquelle le péril se montre dans toute son étendue, qui le calcule plus froidement, et dont la résolution la plus hardie n'a souvent pour source qu'une affection qui, quoique bien sentie, ne pourrait détruire la force impulsive de l'instinct de conservation si elle n'était dominée par une puissance bien supérieure, je veux dire la puissance de l'ame.

Parmi ces modèles je n'en connais pas de plus admirable que l'archevêque d'Auch : prévenu que le feu dévore une maison de la ville, ce prélat se hâte d'arriver sur le lieu

de ce désastre et de s'assurer s'il n'est resté personne dans ce bâtiment; instruit par une mère au désespoir qu'elle n'a pu enlever son enfant qui est encore dans un appartement du second étage d'où l'on voyait sortir les flammes, il s'empresse de faire appliquer une échelle devant la fenêtre indiquée, propose une récompense de deux mille écus à celui qui sauvera ce jeune infortuné; puis, voyant que personne n'ose s'exposer à un danger aussi imminent, il s'enveloppe d'un drap mouillé, monte d'un pas ferme au sommet de l'échelle, brave la fureur de l'incendie, va saisir le malheureux enfant, et revient le déposer entre les bras de sa mère en lui disant avec le calme de la douceur : « J'ai gagné les deux mille écus, il est bien juste que ce petit être que j'ai arraché à la mort soit mon enfant d'adoption et qu'il en jouisse; bientôt je vous les ferai compter. »

Personne n'oserait refuser son tribut d'éloges ou de reconnaissance à cet homme qui, sans autre mobile qu'un sentiment d'humanité, plus effrayé du danger d'autrui que de celui auquel il va s'exposer, ne calcule même

pas ses forces et ne balance pas à se jeter à l'eau pour aller secourir souvent un imprudent fanfaron que les flots sont prêts à engloutir. Le gouvernement, il est vrai, s'empresse d'honorer par ses récompenses une aussi belle action; mais, dans son zèle à protéger la morale publique, à répandre ses faveurs avec justice, il lui appartiendrait de faire décider, par des hommes d'un esprit supérieur, quel genre de courage peut le disputer en héroïsme à un dévouement aussi généreux que celui de ces savans qui, alliant un amour ardent de la science à l'exaltation des vertus sociales, courent braver la mort partout où une épidémie ou la peste exercent les ravages les plus affreux; qui là ne se bornent pas à consacrer leur temps, leurs veilles à secourir les nombreuses victimes qui les entourent; mais qui, faisant abnégation de leur existence, osent, par des expériences sur eux-mêmes, chercher la solution du problème sur le mode de transmission de ces fléaux, et, toujours vainqueurs de cette crainte qui domine les hommes vulgaires, fouillent avec soin dans les entrailles infec-

tées des cadavres, et s'efforcent d'y trouver des indices sur les moyens propres à sauver ceux qui vivent encore, au risque de n'y recueillir que le germe de leur propre destruction. Ce travail serait fertile en vérités morales, mais poursuivons :

Qu'on affirme que chacun a son organe fort d'où naît son aptitude à acquérir tel ou tel talent; qui l'entraîne à se livrer à l'étude d'un art, d'une science, préférablement à toute autre; que, par exemple, la perfection de l'organe de l'ouïe rendant l'un très sensible à la mélodie ou à l'harmonie le dispose à s'occuper de musique, tandis qu'un autre dont le coup d'œil rapide, juste, embrasse facilement tout ce qu'un tableau peut offrir de beau, de gracieux, s'attache à la peinture; ou bien, que l'énergie des forces cérébrales nous facilitant la culture des travaux de l'esprit nous invite à nous y livrer, c'est une assertion que les conditions sociales dans lesquelles nous nous trouvons ne confirment pas toujours, et qui, quoique basée sur des observations qui établissent en sa faveur beaucoup de présomptions, ne nous em-

pêche pas d'être forcés de convenir qu'il nous est impossible de donner sur les vocations naturelles des raisons bien satisfaisantes, et même de nous demander si, en examinant la question avec soin comme sans prévention, on ne serait pas réduit à ne reconnaître en cela que la simple propension native que nous avons à nous servir de préférence d'un organe dont la structure plus parfaite, le développement plus complet rend l'action aussi facile que sûre. Quoi qu'il en soit du jugement auquel on s'arrêtera, il ne peut détruire la vérité dont chacun a l'évidence intime, je veux dire que notre ame seule se passionne pour les chefs-d'œuvre d'art qu'elle s'efforce d'imiter; ou pour les hautes conceptions du génie qu'elle n'a que bien rarement les moyens d'atteindre. En effet, quelle autre source pourrait avoir notre admiration pour l'excellence du dessin de Michel-Ange, les beautés d'ordonnance, d'expression de Raphaël, le coloris du Titien, le goût exquis, les graces du Corrège? D'où nous viendraient ces émotions vives de satisfaction, d'attachement que nous éprouvons

en lisant les grands écrivains dans tous les genres et de tous les siècles? A quelle fonction de la vie physique se rapporterait cette pensée pleine d'enthousiasme : « Il est beau de mourir pour sa patrie ! » Pour répondre à ces questions, on peut faire des raisonnemens très spirituels, fort habiles pour mettre ici l'expression physiologique à la place de celle de l'intelligence; quant à moi, je n'en conçois la solution possible qu'en admettant qu'il n'appartient qu'à l'ame de connaître, d'aimer le vrai, le beau, le sublime : qu'elle seule peut animer le guerrier de l'amour de la vraie gloire et lui donner toutes les vertus nécessaires pour en être digne; que c'est elle qui se montre austère, intègre chez le magistrat; que c'est elle qui rend le savant avide de vérités, l'enhardit dans ses moyens d'investigation, et le guide par mille sentiers obscurs à la recherche des causes; que c'est elle, enfin, qui exalte, ennoblit toutes nos inclinations, excepté les cas où, se rendant esclave de nos besoins physiques, elle se plaît à conserver à nos penchans le caractère d'animalité qu'ils tiennent de leur source, et

favorise, pour les satisfaire, les passions les plus ignobles; ou bien celui dans lequel elle est contrainte de céder à quelques désordres du cerveau qui opposent à son activité un obstacle insurmontable.

Ici se présente une autre erreur qui était inévitable en suivant la doctrine qui ne veut voir dans nos passions qu'un phénomène organique : ainsi l'émulation qui est l'expression d'une volonté forte de notre ame de perfectionner nos qualités sociales, d'agrandir le domaine de nos connaissances, de s'élever à la hauteur de celles des plus beaux modèles qu'elle s'est choisis, de les surpasser même par de nouveaux chefs-d'œuvre, n'est, aux yeux du sensualiste, que l'énergie d'action de la faculté imitative, affection innée que les animaux ressentent comme nous. On a même confondu cette passion généreuse avec l'ardeur de l'ambition, ou une impulsion modérée de l'envie qui émanent de l'instinct de l'amour de soi.

Je suis loin de nier qu'un cheval dans la vigueur de l'âge s'élance à l'approche d'un coursier qui marche au galop; que la seule

rapidité du roulement d'un char suffit pour l'exciter à précipiter son allure; et que son emportement peut devenir tel que, s'il n'est maîtrisé, l'animal forcera sa course jusqu'à l'impossibilité de respirer. Tous les chasseurs prennent grand soin de dresser leurs chiens à marcher du même pied dans la crainte que celui d'entre ces derniers qui a le jarret plus vigoureux, qui est le plus vite-coureur, rompe la chasse et anéantisse les forces du reste de la meute qui s'épuise à le suivre. Il est même passé en proverbe qu'il ne faut que faire sauter un mouton pour qu'aussitôt tout le troupeau exécute le même mouvement. Mais il n'y a rien dans cette similitude de déterminations instinctives qui ne soit dans les lois de la vie animale; c'est un effet purement machinal, c'est seulement la faculté imitative en action; et combien ne pourrais-je pas citer d'individus humains réunis dont les actes ne sont pas mieux déterminés : je ne saurais donc y reconnaître les caractères de l'émulation, passion grande, intellectuelle, qui ne veut obtenir que des succès honorables, et n'est pas moins digne d'éloges

dans les moyens qu'elle emploie pour y parvenir. Toutefois expliquons cette distinction.

De même qu'il me paraît certain que la faculté imitative qui est inhérente à notre organisation doit être considérée comme la source de notre aptitude naturelle à acquérir un talent parfait dans l'exécution des modèles d'art qui demandent de l'adresse, de la précision, de la souplesse dans nos mouvemens, de même j'ai la persuasion intime qu'on ne doit entendre par émulation qu'un ardent désir de l'ame de s'instruire de tout ce qui est hors de nous, de tout ce qui constitue notre état social; désir qu'elle conçoit par suite des émotions répétées, profondes que nous éprouvons à la vue de toutes les merveilles de la nature. C'est, en effet, cette nature qui nous environne de toutes les causes les plus puissantes pour éveiller dans notre ame le besoin d'étudier, de connaître ce qu'elle ne sait encore qu'admirer. Elle seule nous offre à chaque pas un nouvel être qui nous intéresse, une nouvelle fleur qui fixe notre attention, un nouveau phénomène qui nous étonne; elle seule, par ses sublimes

contrastes, nous saisit d'inquiétude, d'humiliation et de respect; comment alors ne se sentirait-on pas fatigué du poids de toute son ignorance? Avec quelle ardeur n'est-on pas entraîné vers les études qui peuvent dissiper une partie des ténèbres qui nous cachent tant de mystères? Quel homme serait assez inattentif pour ne pas se dire que le vrai mérite peut seul classer les hommes entr'eux sans avoir égard à leur naissance ou à leur fortune.

Je crois donc que nous ne devons qu'à l'activité de notre intelligence ce sentiment d'émulation sans lequel on ne peut espérer de succès dans les sciences, les arts, les emplois ou les affaires industrielles. Ce n'est que sous sa domination que se sont formés les savans célèbres, les politiques profonds, les grands généraux, les orateurs éloquens, les économistes habiles, les artistes distingués; et s'il a servi à créer ces hautes réputations qui survivent aux siècles comme aux citoyens qui les ont acquises, n'est-il pas par cela même le fondement de la gloire des peuples?

Voudrait-on faire remarquer que cette

opinion conduit à établir que tous les individus qui travaillent avec ardeur et sans relâche à s'enrichir des plus vastes connaissances doivent arriver à un degré de savoir à peu près égal, en supposant toutefois des études semblables, tandis qu'au contraire il n'est donné qu'à un bien petit nombre de parvenir à une instruction supérieure, et surtout à cette élévation du génie qui peut seul s'élancer dans le champ des découvertes, éloigner les limites de l'intelligence et atteindre le faîte de la gloire? Je répondrai que les faibles succès de la plupart ne peuvent faire supposer à l'émulation une autre origine que celle que je lui assigne, lors même qu'on admettrait qu'elle est égale chez tous; mais qu'ils prouvent seulement ce que déjà j'ai expliqué dans diverses occasions, c'est-à-dire que chaque organisation individuelle est différente; que la somme de puissance nerveuse et le mode de sensibilité ne sont pas les mêmes chez tous; et que la diversité d'étendue du cerveau, la plus ou moins grande perfection de sa structure, la foule de modifications imperceptibles qu'elle peut

subir, l'énergie particulière de ses forces perceptives et de réaction établissent et doivent établir entre tous les êtres une inégalité constante de savoir et de talens, car l'ame, obligée de prendre connaissance des perceptions de cet organe pour créer ses idées, de s'en servir pour réagir par son intermédiaire sur nos mouvemens, sur les impulsions, sources de nos passions, ne peut empêcher qu'un cerveau soit faible, peu consistant ou mal organisé : comment alors pourrait-elle déployer toute l'étendue possible de ses conceptions, et développer toute l'énergie de ses volontés ?

Nos affections les plus douces, les plus agréables ne sont pas moins sous son influence, et ne reçoivent que d'elle ce charme qui embellit notre existence, de même qu'il est la source de nos jouissances les plus pures. Bien qu'il soit vrai que parmi les phénomènes de la vie animale il n'en est pas de plus incompréhensible et de moins douteux que cette tendance naturelle qu'ont les êtres vivans à se rechercher, s'assembler, se réunir ou se fuir ; que plus il se trouve de rapports

parfaits entre les inclinations et les goûts de deux individus, plus ils sont entraînés involontairement l'un vers l'autre; ou, dans le cas contraire, disposés à se prendre en aversion; il n'en résulterait pas moins que cette sorte d'attraction ou de répulsion vitale qui tient à l'organisation resterait dans les limites des déterminations instinctives, comme cela arrive chez les animaux, si notre ame ne s'appropriait, pour ainsi dire, ces facultés primitives de notre système sensible, et n'imprimait à leur développement le caractère des vertus les plus éminentes : c'est ainsi qu'elle forme l'amitié, la bienveillance, la pitié des impressions perçues de nos sympathies mutuelles, et qu'elle parvient à maîtriser nos antipathies jusqu'à les remplacer par un sentiment réel de sociabilité, ou du moins les faire disparaître; c'est donc elle qui, dégageant le sentiment de l'amitié de la plus grande partie de ce qu'il peut avoir de personnel, fait que cette vertu ne présente ni l'aveuglement de l'amour, ni sa légèreté, ni ses caprices; que, peu sensible aux prestiges des honneurs et des richesses, elle ne se dé-

termine à former une liaison intime qu'en suite d'une étude lente, assidue des qualités louables de l'esprit et du cœur de la personne qu'elle croit pouvoir la mériter; qu'une fois son choix fixé, elle se montre sincère, constante, généreuse, fidèle même au malheur, et plus encore qu'elle reçoit une nouvelle activité de la nécessité de lui prodiguer des soins, des secours, des consolations. Qu'on observe deux vrais amis, c'est à eux qu'il appartient d'avoir le talent de se deviner, se communiquer d'un seul mot, d'un seul geste toutes leurs pensées, et de pressentir avec délicatesse leurs plaisirs et leurs besoins: où trouver plus de simplicité, de douceur, de complaisance que dans leurs rapports habituels? Eux seuls savent être discrets dans l'expression de leurs plaintes ou sur les choses qu'ils se confient; repoussent avec vivacité tout soupçon d'un acte blâmable de la part de l'un ou de l'autre, développent avec grace, avec chaleur les inspirations les plus généreuses, les moyens les plus favorables à leur défense mutuelle, identifient enfin leur existence morale. Pourquoi faut-il que ce ma-

riage de l'ame, comme dit Voltaire, soit sujet au divorce? Qu'il est triste d'être forcé d'avouer que notre susceptibilité trop irritable pour être juste, rompt parfois, sans grands motifs, les plus doux liens que la nature nous a inspirés et que notre raison s'est plue à former ! Mais dans ce cas même le véritable ami gémit en silence, s'interdit tout genre de blame et ne s'exhale jamais en reproches amers.

La réflexion nous conduit également à reconnaître que c'est à l'activité de notre intelligence que nous devons notre supériorité sociale, ces affections bienveillantes qui nous méritent autant d'éloges qu'elles répandent d'agrémens dans nos relations journalières. Pour s'en convaincre, il suffit de s'interroger soi-même : or, il n'est pas d'homme attentif à ce qui se passe en lui qui puisse trouver une similitude réelle entre un plaisir physique et ce contentement si pur, si distinct de tout intérêt particulier que nous éprouvons à obliger un de nos semblables. Elle ne dépend pas de nos sympathies mutuelles cette préférence que nous mettons à secourir

l'honnête homme victime d'une mauvaise fortune, plutôt que celui qui ne doit son malheur qu'à ses écarts, quoique d'ailleurs ce dernier, dans des temps plus heureux, ait fait preuve de qualités du cœur très estimables; et il y a bien loin d'un phénomène instinctif de la vie de relation à la pensée qui place le plus bel apanage d'une couronne dans le pouvoir de faire grace.

Le sentiment de la pitié paraît de prime-abord appartenir plus particulièrement au jeu de notre organisme. Les animaux poussent des cris plaintifs qui répondent à ceux que la douleur arrache aux individus de leur espèce, et l'on a vu plusieurs d'entr'eux parmi les quadrupèdes lécher mutuellement leurs blessures. Pour nous, il est impossible de nous défendre d'une émotion triste, pénible à la vue des maux qui affligent un de nos semblables; nous sommes en quelque sorte saisis du besoin de sympathiser à son malheur, et nous nous sentons entraînés comme malgré nous à lui porter secours pour alléger ses souffrances. Cette impulsion de notre instinct est tellement impérieuse

qu'elle se développe même en faveur des êtres placés en dehors de l'humanité, qu'elle détermine des perceptions cérébrales profondes qui survivent à l'extinction des individus qui en ont été les objets, et malheur est à celui qui a osé être sourd à ce cri de la nature, car il échappe rarement à une inquiétude secrète qui lui reproche son insensibilité. Toutefois les marques d'intérêt que nous donnons à l'infortune décèlent assez, par les moyens que nous employons et par le choix des personnes auxquelles nous les prodiguons, que notre raison y prend la plus grande part. Quelque fâcheuse que soit la position d'un grand scélérat, nous nous faisons un cœur d'airain pour résister à ses gémissemens, pour supporter un instant l'horreur qu'inspire sa misère, et, tout en lui offrant quelques secours pécuniaires, nous ne sentons pas diminuer le mépris qu'il inspire, nous ne nous révoltons pas contre l'idée des châtimens que la justice lui prépare. Notre sang-froid n'est de même que faiblement troublé à la vue de ces mendians oisifs, paresseux qui craignent encore plus le travail

que les haillons de la misère, qui emploient la ruse, la fraude pour exciter notre sensibilité ; qui se donnent des maladies hideuses, simulent des infirmités dont ils ne sont pas atteints pour surprendre notre compassion, et qui consomment dans leur libertinage, leurs débauches toutes les aumônes que leur importunité nous arrache.

Mais combien notre pitié devient profonde, inquiète, généreuse lorsque nous contemplons de malheureux orphelins qui ne peuvent encore entrevoir tout ce que leur avenir a d'affreux ! De quel intérêt affectueux nous nous sentons pénétrés pour un vieillard, pour une famille qu'un travail assidu, une probité constante n'ont pu mettre à l'abri des rigueurs du sort le plus cruel ! et qu'elle nous est douce, flatteuse, la satisfaction d'avoir garanti un être délaissé des dangers d'une vie de désordre, ou d'avoir répandu quelque peu de bonheur sur les restes d'une existence infirme qui succombe sous le poids de la multiplicité de ses besoins !

Cependant il ne suffit pas à notre raison d'avoir le soin de concentrer préférable-

ment ses secours sur l'innocence ou la vertu malheureuse; car, dans plus d'une circonstances, nos bienfaits perdraient beaucoup des bons effets et de la jouissance que nous y attachons, si nous ne savions y ajouter un nouveau prix par les détours ingénieux, les formes délicates, gracieuses que nous employons à les faire accepter. Pour juger de cette nécessité, qu'on se figure tout ce que les revers, la pauvreté non méritée répandent de tristesse, d'amertume, d'irritation dans le cœur de celui qui ne devait pas les redouter ! De quels égards, de quels ménagemens, de quelle prudence ne faut-il pas alors user en lui prêtant secours pour ne pas blesser un cœur ulcéré par l'injustice des coups du sort et augmenter le poids d'humiliation qui l'accable? C'est ce qu'avait bien senti cet Anglais qui, apprenant que Thompson, auteur du poème des Saisons, était poursuivi par un créancier impitoyable, vint le trouver et lui dit : « J'ai résolu de faire des legs à ceux qui m'ont procuré du plaisir, et j'en ai tant éprouvé en lisant votre excellent poème que je me déclare votre débiteur de cent livres

sterlings; puis, par réflexion, j'aime mieux me donner encore celui de vous les compter que de le réserver à mon heritier. »

Louis XIV manquait rarement d'ajouter quelques pensées aimables aux bienfaits qu'il accordait, ou de réparer de cette manière le tort de les avoir fait trop attendre. On sait que madame de Maintenon dont le mérite et la beauté composaient toute la fortune épousa le célèbre Scarron, et qu'après la mort de ce poète, elle sollicita long-temps et vainement pour que la pension de deux mille-livres dont jouissait son mari lui fût continuée. Heureusement madame de Montespan, qui fut aussi sensible aux graces de l'esprit de cette veuve que touchée de sa triste situation, obtint du roi la réparation de cette sorte d'injustice; et lorsque madame Scarron fut présentée à la cour pour remercier le monarque, il lui dit en l'abordant avec bonté : « Madame, je vous ai fait attendre long-temps, mais vous avez tant d'amis que j'ai voulu seul avoir ce mérite auprès de vous. »

Quoiqu'il paraisse difficile d'analyser nos passions sans qu'aussitôt des physiologistes

trouvent pour chacune d'elles une racine dans le jeu de notre appareil sensible; je ne ferai plus qu'une seule réflexion : je demanderai qu'est-ce que le remords? D'où naît cette secrète horreur qu'a de lui-même celui qu'un instant de faiblesse ou d'égarement a rendu criminel? De quelle fonction organique sort cette voix intérieure qui lui répète chaque jour : Tu ne dormiras plus ! qui lui crie sans cesse : Vainement ta femme cherche par sa tendresse, ses soins affectueux à assurer ton bonheur et celui de ta famille; vainement tu es respecté, chéri de tes enfans, et tu peux t'enorgueillir de la pureté de leurs mœurs comme de leurs succès dans les études qu'ils cultivent; vainement tu possèdes une fortune immense et il t'est loisible de te procurer tous les agrémens de la vie physique et sociale; vainement l'ancienneté de ton crime, l'opportunité des circonstances, l'éloignement des lieux qui en ont été témoins te garantissent pour toujours de la vengeance des hommes; vainement même tu as su t'attirer l'estime, la considération de ceux avec lesquels tu vis, et tu en reçois à chaque ins-

tant les preuves d'amitié, de confiance les plus flatteuses; tu n'échapperas pas à une lente torture qui empoisonnera tes plus vives jouissances; tu auras toujours sous tes yeux l'image horrible de ton crime; le calme de la nuit si doux, si réparateur pour l'homme de bien ne sera pour toi qu'un long tourment; et si un instant tu t'endors de lassitude, ce ne sera que pour retrouver au centuple, à ton réveil, les angoisses du supplice que tu dois subir. Il serait plus qu'étrange de vouloir reconnaître dans ces déchiremens intérieurs un phénomène organique plutôt qu'un repentir cuisant de notre ame; et n'est-il pas d'ailleurs impossible d'en trouver un exemple parmi les animaux?

Disons donc qu'il n'y a pas de vérité à confondre dans l'examen de nos passions, les actes de l'intelligence avec les phénomènes de la vie animale; et si je suis parvenu à faire naître des idées claires sur ce qui appartient à l'une ou à l'autre, nous sommes dans la voie la plus sûre pour déterminer le véritable sens qu'il convient d'attacher au mot moral; car nous pouvons établir que

l'on doit entendre, quand on parle du moral de l'homme, non le synonyme de son intelligence, mais seulement le caractère de ses inclinations, de ses passions naturelles modifiées par son intelligence.

Les réflexions qui nous ont conduits à cette définition peuvent aussi faire apprécier tout ce qui se trouve d'exact dans la doctrine si répandue des rapports du physique et du moral de l'homme; elles démontrent de plus que lorsqu'on a affirmé que les désordres des fonctions des viscères du bas-ventre sont le plus souvent causes de l'aliénation mentale, on n'a pas énoncé une proposition paradoxale, mais qu'on a cité un fait vrai; et elles précisent avec exactitude le genre d'importance que la médecine peut avoir dans l'institution d'une bonne éducation morale.

Si l'on voulait contester cette dernière vérité, il faudrait nier l'authenticité des observations sur lesquelles elle est fondée : or, l'histoire des temps les plus reculés comme celle des époques modernes, confirme que de même qu'un nourrisson contracte par l'allaitement le germe des maladies dont sa

nourrice est infectée, de même, quoique saine, la nature des sucs nutritifs qu'elle lui fournit et qui servent à son accroissement, exerce la plus grande influence sur le caractère du développement des fonctions organiques de ce petit être; change en quelque sorte le mode vital qu'elles ont reçu de ses parens et lui transmet ainsi ses inclinations, ses penchans innés, pour ne pas dire qu'elle lui inocule en quelque sorte les propensions aux vices ou aux vertus qu'elle possède. Ce sont ces motifs qui ont légitimé les reproches sanglans que différens philosophes ont adressés aux mères qui refusent sans raisons légitimes de nourrir leurs enfans; c'est l'opinion qui régnait du temps de Platon qui raconte qu'Alcibiade, quoique Athénien, se montra plein de fermeté et de bravoure, parce qu'il avait été allaité par une Spartiate qui joignait le stoïcisme à un grand courage. On lit même dans un journal de médecine qu'un enfant qui avait eu une truie pour nourrice se plaisait à se vautrer dans la fange, et singeait plusieurs habitudes de cet animal. Il serait facile de rassembler une foule de preuves

semblables sans compter celles dont la zoologie fourmille; mais si l'on se rappelle que l'exercice de la vie n'est qu'un mouvement de composition et de décomposition de la partie matérielle de notre corps, comment ne pas concevoir que la nature des substances dont nous faisons notre nourriture et dont les produits doivent remplacer ceux qui, ayant perdu les propriétés vitales qu'ils avaient acquises, s'échappent par les voies excrétoires, peut introduire une modification dans l'exercice de notre système sensible. Il est certain pour tout le monde qu'on parvient à se guérir, à se prémunir même contre une maladie en suivant les préceptes d'une hygiène bien combinée, ou en se nourrissant du lait d'un animal qu'on a eu soin d'alimenter avec des plantes propres à combattre l'affection que l'on éprouve ou que l'on redoute. Cabanis rapporte que certains nègres de l'Inde, ennuyés de la vie, prennent de fortes doses d'extrait de chanvre et d'opium mêlés ensemble, puis que, s'armant d'un poignard, ils s'élancent avec fureur dans les rues, frappent sans distinction

tout ce qu'ils rencontrent jusqu'à ce que la foule se réunissant contre eux parvienne enfin à les exterminer comme des bêtes farouches : et je ne pense pas que quelqu'un veuille prétendre qu'un régime composé de bouillies de maïs, ou de pain d'orge, de lait caillé, de poirée comme de plantes aqueuses, émollientes, douceâtres, le tout arrosé d'eau pour toute boisson, s'opposera moins sûrement à l'activité des passions que ne peut le faire l'éloquence entraînante d'un moraliste.

Sans doute il n'est pas au pouvoir de l'art de changer l'idiosyncrasie d'un individu, de détruire entièrement les germes natifs de sa tendance à telles affections, telles passions : il serait encore plus ridicule de prétendre, comme Galien, qu'on peut, par le seul choix des nourritures, rendre un homme sage, prudent, courageux, ou lui imprimer les vices opposés; mais le médecin instruit sait, qu'abstraction faite des tempéramens particuliers, l'harmonie d'action entre toutes les fonctions de la vie physique d'un individu est la première condition de son état de santé, et que dans cette heureuse situation, ses af-

fections sont, en général, douces, paisibles, amicales, de même que ses manières sont aisées, franches et annoncent le sentiment du bonheur : il sait aussi que ce bien-être dont on ne jouit que rarement est facilement troublé par l'activité des passions dont les effets sont identiques avec ceux du plaisir et de la douleur, puisque les unes dilatent les forces vitales, les déploient dans les organes, les poussent vivement vers les différens points de la périphérie du corps, tandis que les autres les concentrent dans la région épigastrique, dépriment les facultés et jettent le trouble dans tous les mouvemens de la vie. Son expérience lui a démontré que s'il est exact de dire que les passions, suivant leur caractère, produisent dans notre économie deux genres d'effets très distincts, il est essentiel de ne pas perdre de vue que celles qui ont pour conséquence organique l'excitation, l'augmentation de notre énergie vitale, sont aussi l'apanage d'une santé robuste, d'une constitution vigoureuse qu'elles tendent encore à fortifier, de même que celles dont les résultats sont opposés appar-

tiennent à des complexions grêles, débiles qu'elles contribuent à affaiblir davantage : d'où il suit que la crainte, la tristesse, l'envie, la haine, la mélancolie, en un mot, toutes les émotions qui déterminent une constriction spasmodique du centre épigastrique affectent plus particulièrement les enfans d'une constitution languissante, les femmes délicates, lymphatiques, les santés valétudinaires, les vieillards dont la sensibilité est émoussée; comme la joie, l'amour, l'amitié, l'audace, la générosité, la colère se remarquent surtout chez les jeunes gens ou chez les hommes dans la force de l'âge.

Il est donc très raisonnable de penser que la médecine peut contribuer puissamment au succès d'une bonne éducation morale en portant, dès le début de la vie des individus, toute son attention sur la source physique d'où partent les penchans qui serviront de germes à leurs passions, et en les soumettant, s'il en est besoin, a un régime ou traitement médical propres à modifier la constitution qui déja laisse entrevoir quel sera leur caractère. Il est, certes, plus que probable

qu'un enfant qui, par de sages précautions, sera moins en butte à la vivacité des impulsions instinctives, prêtera sans trop de difficulté une oreille attentive aux conseils de la sagesse, que l'activité de ses forces vitales se co-ordonnera avec la nature des impressions, des actions auxquelles il sera soumis; et aucun physiologiste ne niera que l'habitude est un moyen sûr d'en fortifier, pour l'avenir, la régularité.

Les faits viennent d'ailleurs à l'appui de cette proposition, puisqu'il est constant que, quoiqu'une personne soit parvenue au terme moyen de son existence, à l'apogée de sa vigueur, la diète lactée suffit pour calmer l'exaltation de ses forces vitales, détermine des changemens très marqués dans l'activité de ses passions, les transforme en affections douces et paisibles, et quelquefois, suivant certaines conditions de son tempérament, les jette dans tous les écarts de la mélancolie. Qu'on change le régime végétal d'un individu en un usage habituel de substances animales, de boissons toniques, il est sûr que la propriété plus réparatrice, plus stimulante

de cette alimentation excitera l'action de son estomac, réveillera l'énergie de tout le système sensible épigastrique; que les impressions qu'en recevra le cerveau seront plus vives, plus profondes; que ses réactions seront plus fortes, et que l'homme se montrera plus vigoureux, plus actif dans ses mouvemens, plus hardi, plus tenace dans ses résolutions. Pourquoi donc mettrait-on du scrupule à reconnaître que l'hygiène doit faire partie des moyens employés pour l'instruction des préceptes de morale que l'on veut inculquer à la jeunesse? N'est-il pas évident que si, à cette époque de l'âge, l'activité de la circulation, la susceptibilité de l'appareil nerveux qui préside aux fonctions de la digestion et de la nutrition font éprouver à l'organe encéphalique une stimulation très vive, et se signalent par la tendance des individus à l'impatience, la légèreté, la hardiesse, la témérité; on trouvera, à l'exemple de Pythagore, dans la sobriété, dans un régime doux, un premier correctif très efficace; que si la crainte, la peur, l'indifférence, la dissimulation, la méfiance sont les compa-

gnes d'une constitution débile, l'usage des toniques, des fortifians, la gymnastique aideront à réveiller cette énergie des fonctions physiques dont la perfection, l'heureuse harmonie sont indispensables (qu'on me passe le mot) à la santé morale; qu'enfin si l'insubordination, l'irascibilité, l'ambition démesurée appartiennent particulièrement au tempérament bilieux, les boissons délayantes, laxatives, les nourritures peu animalisées le disposeront à être plus docile à la voix de la raison.

Ici se terminent ces considérations quoiqu'elles ne soient qu'une bien faible esquisse du vaste tableau qu'un grand talent pourrait offrir : néanmoins si, en établissant que nos goûts, nos inclinations, nos penchans sont des modes de notre système sensible, susceptibles, instinctivement parlant, d'arriver à un haut degré d'intensité, c'est-à-dire de se transformer en passions, et que notre ame qui est appelée à les connaitre, peut, selon les lois de sa puissance sur le cerveau, les réprimer ou les favoriser, et, dans ce cas, en faire passer l'expression dans

la nature des idées qu'elle se crée, dans le ton de douceur, de dissimulation ou de véhémence qu'elle donne à notre langage, et dans le caractère qu'elle imprime à nos gestes, nos mouvemens et nos actions; si, dis-je, j'ai exprimé la vérité qui a toujours été le seul but de mes méditations, j'aurai assez fait pour provoquer les réflexions du plus grand nombre; et je laisse à d'autres le soin de juger si je n'aurai pas agrandi le cercle des recherches philosophiques en simplifiant l'étude de l'homme considéré sous les rapports de son intelligence avec sa moralité.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

TOME SECOND.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

ERRATA.

PREMIER VOLUME.

Page	132,	ligne	14,	*supprimez la virgule après*	épidémie.
—	140,	—	18,	*lisez*	vésicatoire.
—	152,	—	18,	—	adapté, *au lieu de* adopté.
—	178,	—	9,	—	lois qui le régissent.
—	189,	—	14,	—	s'avancent.
—	223,	—	18,	—	il se jetterait.
—	274,	—	5,	—	principe distinct, *au lieu* d'instinct.
—	312,	—	19,	—	intermédiaire.
—	366,	—	10,	—	Cuvier, *au lieu de* Boyer.
—	391,	—	17,	—	qui fuit l'objet, *au lieu de* qui fait.

DEUXIÈME VOLUME.

Page	18,	ligne	6,	*lisez*	on ne puisse l'appliquer.
—	26,	—	7,	—	d'autres, *au lieu* d'actes.
—	212,	—	9,	—	des différences.
—	221,	—	1,		*mettez une virgule après* puis.
—	*id.*,	—	2,	—	de nymphes.
—	265,	—	6,	—	musculaire.
—	278,	—	12,	—	faculté, *au lieu de* facilité.

